

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Lettres Édifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la C. de J. XXXIe. Recueil, in-12 de 400 pages. À Paris, chez de Hansy le jeune, rue Saint Jacques.

C'EST aux soins du Père *Patouillet*, Monsieur, que nous sommes redevables de ce nouveau volume de *Lettres Édifiantes*. Il est composé de six pièces, qui toutes méritent de fixer l'attention d'un Lecteur curieux. La première est une Lettre du P. *Amyot*, consacrée toute entière à la mémoire du feu Père *Gaubil*, dont la Religion & les Lettres doivent également re-

gretter la perte. Ce ſçavant & vertueux Miſſionnaire étoit Correſpondant de l'AcadémieRoïale desSciences deParis,& Membre de celle dePéterſbourg. On lui doit un *Traité Hiſtorique & Critique de l'Aſtronomie Chinoiſe*, la Traduction du *Chou-King*, la Vie de *Genghis-Kan* tirée des livres Chinois; l'Hiſtoire de pluſieurs *Dynaſties*, entre autres celles des *Yven* & des *Tang*; un *Traité ſur la Chronologie Chinoiſe*, outre un grand nombre de Lettres, de Mémoires & de Diſſertations, adreſſées en différens temps à M. *Fréret* Sécretaire de notre Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. » Le » Père *Gaubil*, dit le P. *Amyot*, étoit » un de ces hommes qui ſçavent de » tout, & qui ſont propres à tout. Il » avoit beaucoup lu, & ſa mémoire » prodigieuſe lui rendoit préſent tout » ce qu'il avoit lu. Théologie, Phy» ſique, Aſtronomie, Géographie, » Hiſtoire ſacrée, profane, ancienne, » moderne, Sciences & Littérature; » tout l'occupoit alternativement, & » rempliſſoit tous les momens qu'il ne » donnoit pas à la prière ou aux fonc-

» sions de son Ministère. Les Docteurs
» Chinois eux-mêmes ont souvent ad-
» miré comment un Etranger avoit pu
» se mettre si bien au fait de leurs
» sciences, & les posséder au point
» de pouvoir les leur expliquer. Ils
» étoient sur-tout dans l'étonnement
» lorsqu'ils entendoient cet homme,
» venu de l'extrêmité du monde,
» leur développer les endroits les plus
» difficiles de leurs *Kings*, leur faire
» le parallèle de la doctrine de leurs
» Anciens avec celle des temps posté-
» rieurs, leur citer leur Histoire, &
» leur indiquer à propos tout ce qu'il
» y avoit eu de remarquable sous cha-
» que *Dynastie*, les grands hommes
» qu'elles avoient produits, les belles
» actions en différens genres qui s'é-
» toient faites dans tous les temps,
» l'origine des divers usages qui s'é-
» toient établis, &c : & cela avec une
» clarté, une aisance, une volubilité
» que ces graves & orgueilleux Let-
» trés avoient peine à comprendre;
» & qui les contraignoient d'avouer
» que la science Chinoise de ce Doc-
» teur Européen surpassoit de beau-
» coup la leur. «

Le Père *Gaubil* étoit, à la Cour de *Péking*, Interprète Impérial des Langues Latine & *Tartare - Mantcheou*, pour tout ce qui va de la Chine en Russie, & pour tout ce qui vient de Russie à la Chine; c'est-à dire, qu'il étoit chargé de traduire en *Tartare-Mantcheou* toutes les Lettres latines qui venoient de la part du Sénat de la Grande-Russie, & de mettre en latin l'original *Mantcheou* des Lettres que le Tribunal Chinois envoyoit en Russie, pour les affaires mutuelles des deux Nations. Cette tâche est très-pénible & très-délicate à remplir pour un Européen. » Car qu'on ne » croye pas, dit le P. *Amyot*, qu'il » en soit ici comme dans les Cours » d'Europe, où la connoissance des » deux Langues suffiroit pour un em» ploi de cette nature. A la Cour de » *Péking*, il faut encore beaucoup de » présence d'esprit, une patience sans » bornes, une connoissance exacte » des lieux, des hordes & des noms » particuliers des petits *Regulos Tar-* » *tares* qui font leur séjour entre les » Etats de la Chine & ceux de la Russie;

» ſans cela on ſeroit ſouvent expoſé
» à confondre le nom d'un pays en-
» tier avec celui d'une montagne ou
» d'une rivière; le nom d'une mon-
» tagne ou d'une rivière avec celui
» d'un homme ou d'une horde, &c.
» D'ailleurs, ce n'eſt point à loiſir, ni
» dans la ſolitude du cabinet, & au
» milieu de ſes livres ou de ſes cartes
» géographiques, qu'il eſt permis de
» traduire; il faut le faire dans le Pa-
» lais même ou dans le lieu où ſe tient
» le Tribunal; il faut le faire rapide-
» ment, quelqu'épineuſe que puiſſe
» être l'affaire dont il s'agit; il faut le
» faire en préſence d'une foule de
» Mandarins qui, n'étant-là que pour
» attendre que la traduction ſoit ache-
» vée, s'entretiennent, d'un ton fort
» élevé, de leurs affaires particuliè-
» res, ou interrompent ſans ceſſe le
» Miſſionnaire par mille queſtions dif-
» férentes, & pour le moins inutiles.
» Rien de tout cela n'étoit capable de
» déconcerter ou d'embarraſſer le Père
» *Gaubil*. Il n'en perdoit pas un mo-
» ment de ſon travail ni de ſa gaîté;
» il traduiſoit & diſcouroit en même

» temps avec ceux qui venoient l'in» terrompre, & satisfaisoit à toutes » leurs demandes. « Le P. *Gaubil* avoit refusé d'accepter un Mandarinat dans le Tribunal d'Astronomie. Il passa 36 ans à *Péking*, & y mourut d'une dyssenterie violente le 24 Juillet 1759.

La seconde Lettre est du Père *de Ventavon*; on y trouve des détails intéressans sur la Cour de Péking & sur l'Empereur actuel. A la suite de cette Lettre, viennent deux Mémoires que nous devons encore au Père *Gaubil*, l'un sur la *Cochinchine*, l'autre sur le *Tongking*. On étoit, jusqu'ici, assez peu instruit de l'intérieur de ces Royaumes & de leur Histoire; on ignoroit la suite des Rois qui les ont gouvernés, & les révolutions fréquentes dont ces deux contrées ont été le théâtre. Le sçavant Missionnaire en donne une connoissance, sinon détaillée, au moins générale. Cette notice est l'extrait d'un ouvrage Chinois, publié par l'ordre de l'Empereur regnant.

La cinquième pièce de ce Volume est un Mémoire sur le *Thibet* & sur le

Royaume des *Eleuthes*, nouvellement ſubjugué par les Chinois, avec une relation exacte de cette conquête. Le Thibet, gouverné par un *Dalay-Lama* ou Chef ſuprême de la Religion, étoit, depuis long-temps, tributaire de l'Empereur de la Chine. Le principal Roi des *Eleuthes* ayant voulu s'en emparer, l'Empereur fit marcher des troupes contre ce Prince, & réduiſit ſon propre Royaume ſous ſon obéiſſance. Telle fut l'origine de cette guerre. Le Père *Amyot*, à qui l'on doit les détails de cette conquête, rapporte la Lettre dans laquelle le Général Chinois *Tchao-Hoei* rend compte à l'Empereur du ſuccès de ſes armes. Cette lettre eſt d'autant plus curieuſe & plus intéreſſante, qu'elle donne une juſte idée de la manière dont les Tartares *Mantcheoux* terminent leurs expéditions militaires, & qu'elle fait connoître en même-temps l'eſprit d'ordre & de détail que cette Nation porte dans toutes ſes entrepriſes. Le Général *Tchao-Hoei* s'eſt ſignalé dans cette guerre par l'art des reſſources ; il s'eſt trouvé, près d'une année entière,

ſans chevaux, ſans argent, ſans vivres, à la tête de trois ou quatre cens hommes ſeulement, dans un pays inconnu, ſemé de piéges, & occupé de toutes parts par les troupes ennemies. Cependant il a ſçu ſe ſoutenir, ſe défendre, attaquer même, juſqu'à l'arrivée des ſecours qu'il avoit demandés, avec leſquels il a pouſſé ſes conquêtes juſqu'à *Badak-Chan*. A ſon exemple, Officiers & Soldats, tous ſe ſont conduits en héros, ou peut-être même en déſeſpérés; car c'eſt à la Chine que la maxime, *il faut vaincre ou mourir*, a lieu plus que par-tout ailleurs. Si les Guerriers, qui ſont vaincus, ne périſſent point par le fer de l'ennemi; ils périſſent par la main d'un bourreau. On n'a égard ni au ſang ni au grade; on punit l'Officier comme le ſimple Soldat, & les Officiers Généraux comme les ſubalternes. Lors même qu'on ne ſçauroit punir la faute dans la perſonne qui l'a commiſe, on la punit dans celle de ſes enfans, s'il en a, ou dans celle du reſte de ſa famille. On en vit un exemple dans le cours de cette guerre. Un Officier ſe trou-

voit d'un Détachement qui fut envéloppé par l'armée ennemie ; lui seul mit bas les armes ; mais tous les autres se firent massacrer, plutôt que de se rendre prisonniers. Le Général ayant appris la lâcheté de cet Officier, envoya promptement dans son pays des Soldats, avec ordre de se saisir de sa famille, & de tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confisqués ; ses femmes & ses enfans furent faits esclaves ; les garçons furent condamnés à faire publiquement une espèce d'amende honorable. On habilla militairement les malheureuses victimes de la lâcheté de leur père ; on leur mit une flèche dans chaque oreille, & dans cet équipage on leur fit faire le tour de la Ville. Celui qui les conduisoit crioit de tems en tems : *c'est ainsi que sont traités les fils d'un rebelle.* La cérémonie se renouvella dans le Camp même, où l'on fit conduire les prétendus criminels.

Après cette conquête, terminée en 1760, l'Empereur *Kien-Long* voulut décerner des distinctions aux Officiers & aux Soldats qui avoient con-

battu dans cette guerre : ceux qui avoient été bleſſés eurent des récompenſes particulières, ſelon le genre de bleſſures qu'ils avoient reçues ; car on diſtingue à la Chine les bleſſures en ſix ordres différens, qu'on appellent bleſſures du premier ordre, du ſecond ordre, &c. Les Domeſtiques ou les Eſclaves qui avoient accompagné leurs Maîtres dans des actions périlleuſes, furent récompenſés en argent. « Mon intention, dit l'Em» pereur, eſt de répandre mes bien» faits ſur tout le monde : il ſe pour» roit faire que quelqu'un eût été ou» blié ; mais chacun peut s'adreſſer » aux Grands que j'ai chargés de cette » affaire, & leur expoſer ſincèrement » ce qu'il a fait dans le cours de cette » guerre. On me rendra compte de » tout avec fidélité, & je ferai enſorte » que perſonne ne ſoit mécontent. En » attendant, pour faire voir à tout » l'Empire combien je ſuis ſatisfait de » mes Officiers Généraux, outre les » récompenſes dont je les ai déja gra» tifiés, je donne au Général *Tchao-* » *Hoei* le titre de *Comte*, avec tous

» les honneurs dont jouissent les *Regutos*. Je lui permets de plus, ainsi » qu'aux Lieutenans Généraux *Fonté*, » *Ming-Joui* & *Atikouen*, d'aller à cheval dans les Cours de mon Palais. » J'accorde la même grace à *Chouédé*, » & il pourra en profiter dès qu'il sera » de retour à *Péking* «.

La destinée de ce *Chouédé* a quelque chose de si extraordinaire, que je ne puis me dispenser, Monsieur, de vous en faire part. Ce Seigneur Tartare avoit exercé long-temps, & avec un applaudissement général, la charge de Gouverneur des Neuf Portes, emploi qui passe pour un des plus difficiles qui soient dans l'Empire. Les *Mantcheoux* ne parloient que de ses belles qualités ; les Chinois le combloient d'éloges ; mais il est rare d'avoir un mérite si distingué, sans avoir en même-temps un grand nombre d'envieux. *Chouédé* eut les siens ; il fut desservi auprès de l'Empereur. On l'éloigna de la Cour & on l'envoya à l'armée, parce qu'on prévoyoit bien qu'il n'y soutiendroit pas la réputation qu'il s'étoit acquise dans le Gouver-

nement. On ne ſe trompa point. *Chouhédé*, à la guerre, étoit un homme déplacé ; auſſi ne tarda-t-il pas à perdre l'eſtime de ſon Maître. On le trouvoit toujours en faute de quelque côté ; enfin les choſes allerent ſi loin, que l'Empereur envoya l'ordre de le faire mourir. Tout Courier, qui eſt chargé d'un ordre immédiat de l'Empereur, fait une diligence extrême. Celui qui portoit l'Arrêt fatal n'arriva que trop tôt ; mais, heureuſement pour *Chouédé*, il arriva dans un temps où ce Seigneur étoit néceſſaire, & il fut adreſſé à une perſonne qui connoiſſoit tout ſon mérite. Les Généraux s'étoient déja apperçus que *Chouhédé* n'étoit pas un guerrier ; le bon ſens & la néceſſité les avoient contraints de lui donner d'autres occupations ; ils l'avoient chargé du ſoin d'établir le bon ordre dans les païs qu'ils avoient conquis, & de faire enſorte que l'armée fût exactement pourvue de tout. Il étoit, en effet, le ſeul ſur lequel on pût compter pour remplir un Emploi de cette importance, dans les circonſtances fâcheuſes où l'on ſe trouvoit alors.

Cependant l'ordre de le faire mourir étant arrivé, celui qui étoit chargé de le faire exécuter le lui intima. *Chouhédé* l'écouta avec respect, mais avec un sang froid & une fermeté dignes des anciens Romains. *Je suis l'esclave de l'Empereur*, dit-il, *ma vie est à lui. Il m'a condamné à mourir, parce qu'il a cru que je n'étois pas digne de vivre. Mais vous, qu'il a chargé de ses ordres, & qui voyez l'état des affaires, vous devez prendre sur vous de ne les pas exécuter, dût-il vous en coûter la vie. Le bien de l'Empire, & le service de notre Maître commun le demandent ainsi dans les circonstances présentes. Faites ce que vous jugerez à propos; me voici prêt à tout.*

Le gendre de l'Empereur, qui avoit reçu l'ordre, se trouva fort embarrassé. En n'obéissant pas il se rendoit coupable d'un crime qu'on punit de mort à la Chine; & en obéissant, il couroit risque de faire périr toute l'armée. Il prit un milieu, de concert avec *Chouhédé* même: ce fut de lui donner quinze jours pour faire tous les Réglemens nécessaires à la conser-

vation des troupes. Ce terme expiré, l'ordre de l'Empereur devoit être exécuté.

Après cette convention, *Chouhéaé* contiua de travailler aux affaires, avec un esprit aussi tranquille, & un air aussi serein qu'auparavant. Ceux qui le voyoient agir avec sa liberté ordinaire, n'auroient eu garde de soupçonner sa disgrace, si d'ailleurs ils n'en avoient été instruits. Ceux qui lui étoient le moins affectionnés, ceux-même qui l'avoient accusé auprès de l'Empereur furent convaincus, par sa conduite, que le bien de l'Etat étoit le seul motif qui le faisoit agir, & que la crainte de la mort n'étoit pas ce qui l'avoit empêché de réussir dans les actions militaires. Ses amis, cependant, ne l'avoient pas tous abandonné dans sa disgrace. Un des Ministres, nommé *Lqïpao*, homme respectable par son âge, & d'une droiture, d'une incorruptibilité à toute épreuve, osa se déclarer pour lui; mais il n'eut occasion de parler à l'Empereur que quelques jours après le départ du Courier. Ce sage Ministre,

ayant fini les affaires pour lesquelles il avoit été mandé, se mit à genoux, & pria l'Empereur de permettre qu'il lui fît quelques représentations qui regardoient le bien de son Empire. Après qu'il en eut obtenu l'agrément, il parla avec force contre l'injustice qu'on avoit faite à *Chouhédé* de le condamner à mort. Il fit une courte énumération des services qu'il avoit rendus à l'Etat; il osa même dire, en présence des autres Ministres & des Courtisans, que *Chouhédé* étoit peut-être le seul homme de l'Empire qui fût véritablement attaché aux intérêts de l'Etat & à la personne de Sa Majesté; il conclut par supplier l'Empereur de révoquer un ordre qu'il avoit donné, sans doute, sur de faux exposés. *Il n'est plus temps*, répondit l'Empereur, *il y a cinq jours que le Courier est parti, & il est impossible qu'un autre puisse le prévenir. Cela n'est pas impossible*, reprit *Laïpao*, *& je prie Votre Majesté d'en dépêcher promptement un second. Eh bien*, repartit l'Empereur, *puisque tu crois que la chose peut réussir, je ne vois que toi qui puisse l'e-*

exécuter ; je te dépêche, pars, & va annoncer à Chouhédé que je lui laisse la vie, & que je lui pardonne. Je suis trop âgé, *Sire*, répondit *Laïpao*, *pour entreprendre un pareil voyage ; mais j'ai un fils qui le fera pour moi. Eh bien qu'il parte, dit l'Empereur.* A l'instant *Laïpao* se retira, & le soir même son fils partit pour l'armée. Il n'arriva que quelques jours après le premier Courier, mais assez à temps pour annoncer la grace à un homme qui la méritoit si bien.

Ce XXXI[e] Recueil est terminé par un *Mémoire sur l'établissement des Juifs à la Chine*. La découverte d'une Synagogue à *Cai-fong-fou*, Capitale de la Province de *Ho-nan*, fut une nouvelle intéressante pour tous les Sçavans de l'Europe. Le Père *Duhalde*, après avoir publié la Lettre du Père *Gozani*, promettoit de nouvelles observations, & ce sont ces observations, attendues depuis long-temps, qui font la matière de ce Mémoire. Le P. *Ricci*, auteur de cette découverte, ne put d'abord en tirer tout l'avantage qu'on devoit en attendre. Attaché, par les besoins de sa Mission,

à la Ville de *Péking*, il ne put se transporter à *Cai-fong-fou*, qui en est éloigné de près de deux cens lieues. Il se contenta d'interroger un jeune Juif de cette Synagogue, qu'il rencontra dans la Capitale; il en apprit qu'il se trouvoit à *Cai-fong-fou* dix ou douze familles d'Israëlites, qu'ils venoient d'y rétablir leur Synagogue, & que, depuis cinq ou six cens ans, ils conservoient, avec le plus grand respect, un exemplaire très-ancien du *Pentateuque*. Le P. *Ricci* lui montra aussitôt une Bible Hébraïque; le jeune Juif en reconnut le caractère; mais il ne put le lire parce qu'il se livroit uniquement à l'étude des Livres Chinois, depuis qu'il aspiroit au dégré de Lettré. Trois ou quatre ans après, le Père *Ricci* trouva la commodité d'envoyer sur les lieux un Jésuite Chinois, avec d'amples instructions pour vérifier ce qu'il avoit appris du jeune Juif. Il le chargea d'une lettre Chinoise pour le Chef de la Synagogue; il lui marquoit dans cette lettre, qu'outre les Livres de l'Ancien Testament, il avoit encore tous ceux

du Nouveau, qui montroient que le Messie qu'ils attendoient étoit venu. Dès que le Chef de la Synagogue lut ce qui regardoit la venue du Messie, il s'arrêta & dit que cela n'étoit pas, puisqu'ils ne l'attendoient que dans dix mille ans. Mais il fit prier le Père *Ricci*, dont la renommée lui avoit appris les talens & les connoissances, de venir à *Cai-fong-fou*, qu'il seroit charmé de lui remettre le soin de la Synagogue, pourvut qu'il voulût s'abstenir des viandes défendues aux Juifs. Le grand âge de ce Chef, & l'ignorance de celui qui devoit lui succéder, avoient déterminé ce bon vieillard à faire ces offres au Père *Ricci*. La circonstance étoit favorable pour s'informer de leur *Pentateuque* : le Chef consentit volontiers à donner le commencement & la fin de toutes les sections; ils se trouvèrent parfaitement conformes à la Bible Hébraïque de *Plantin*, excepté qu'on ne trouvoit pas de points voyelles dans l'exemplaire Chinois.

En 1613, le Père *Aleni* reçut ordre de ses Supérieurs de se transf-

porter à *Cai-fong-fou*, pour pousser plus loin cette découverte. Sa profonde érudition, & sur-tout la connoissance qu'il avoit de l'Hébreu, le rendoit l'homme du monde le plus propre à y réussir; mais les temps étoient bien changés; l'ancien Chef étoit mort. On montra bien au Père *Aleni* la Synagogue, mais il ne put jamais obtenir qu'on lui fit voir les Livres; on ne voulut pas même tirer les rideaux qui les couvroient. La résidence que les Jésuites établirent dans la suite à *Cai-fong-fou*, donna de nouvelles espérances. Le Père *Gozani* fut le premier qui réussit dans ses tentatives. Ayant obtenu un accès facile, il tira une copie des Inscriptions qui se trouvent, écrites dans la Synagogue, sur de grandes tables de marbre, & il les fit passer à Rome; les Juifs l'instruisirent aussi de leurs principaux usages : on peut en lire les détails dans la Lettre de ce Missionnaire, insérée dans le VIIe Recueil des *Lettres Édifiantes*.

Ces premières connoissances excitèrent l'attention des Sçavans. Le P.

Etienne Souciet, qui travailloit alors à un grand ouvrage sur l'Ecriture, fut le plus ardent à presser cette découverte. C'est des Lettres que lui écrivirent à ce sujet les PP. *Gozani*, *Domenge* & *Gaubil*, que le P. *Patouillet* a extrait ce qu'il rapporte dans ce *Mémoire*, qui fera beaucoup de plaisir à la classe sçavante des Hébraïsans ; je me borne à vous faire part de quelques observations générales sur l'état de cette Synagogue. Les Chinois appellent les Juifs qui demeurent parmi eux *Hoai-Hoai*, ce nom leur est commun avec les Mahométans ; mais ces Juifs se nomment entr'eux *Tiao-Kin-Kiao*, c'est-à-dire *ceux dont la Loi retranche les nerfs*, parce qu'ils se font une Loi de n'en point manger, en mémoire du combat de Jacob avec l'Ange. L'espèce de bonnet bleu qu'ils portent dans leur Synagogue pendant la prière, leur a fait prendre encore le nom de *Lan-Mao-Hoai-Hoai*, pour se distinguer des Mahométans qui portent un bonnet blanc. Ces Juifs disent qu'ils entrèrent à la Chine sous la Dynastie des *Han*, & qu'ils venoient

de *Si-Yn*, c'est-à-dire du pays de l'Occident. Il paroît, par tout ce qu'on a pu tirer d'eux, que ce pays d'Occident est la Perse, & qu'ils vinrent par le *Corassan* & *Samarkand*. Ils ont encore dans leur langage plusieurs mots Persans ; & ils ont conservé pendant long-temps de grands rapports avec cet État. Ils croyent être les seuls qui se soient établis dans cette partie de l'Orient ; ils ne connoissent point d'autres Juifs dans les Indes, dans le Thibet, & dans la Tartarie Occidentale. Pendant long-temps, ils ont été fort considérés à la Chine ; plusieurs ont été Gouverneurs de Provinces, Ministres d'Etat, Bacheliers, Docteurs, &c. Mais ils sont aujourd'hui bien déchus de cet ancien état de splendeur. Leurs principaux établissemens sont détruits, & la plupart ont embrassé la Secte Mahométane. On ne connoît aujourd'hui que ceux de *Cai-fong-fou*. Lorsqu'ils s'établirent dans cette Ville, ils comptoient plus de soixante & dix mille familles des Tribus de Benjamin, de Lévi, de Juda, &c. Maintenant ils se trouvent ré-

duits à ſept familles, qui ſont tout au plus mille perſonnes.

Le Père *Domenge* trouva ces Juifs dans une grande ignorance. Les plus habiles n'entendoient que quelques endroits du *Pentateuque* & des Livres qu'ils liſent le plus ſouvent. Ils ſentent très-bien leur foible ſur cet article, & ils s'en excuſent ſur ce qu'il y a plus d'un ſiècle qu'il ne leur eſt venu de Docteur de *Si-Yn*, c'eſt-à-dire, de l'Occident, & qu'il y a long-temps qu'ils ont perdu leur *Tou King-Puen*, c'eſt-à-dire leur Grammaire ou leur Livre pour entendre l'Ecriture. Ils ſe ſervent de leurs Livres ſacrés lorſqu'ils veulent tirer les ſorts. Ils obſervent la Circonciſion le ſeptième jour après la naiſſance; les jours du ſabbat, ils ne voudroient pas même allumer du feu chez eux. Outre les jours de ſabbat, ils ont la Pâque & pluſieurs autres ſolemnités, & il y a un jour qu'ils paſſent tout entier dans la Synagogue à gémir & à pleurer; ils connoiſſent les Anges, les Séraphins & les Chérubins; ils ne reçoivent point de proſélytes; jamais ils ne

ne se marient avec des Etrangers. Ils n'ont imprimé en Chinois qu'un fort petit Livre sur leur Religion ; c'est celui qu'ils présentent aux Mandarins lorsqu'ils sont menacés de quelque persécution. Leurs Letrés & leurs Docteurs honorent *Confucius* ; ils révèrent tous leurs ancêtres morts, & ils ont leurs tablettes à la manière des Chinois. Dans leurs prières, ils se tournent vers l'Occident, & leur Synagogue est aussi dans la même direction, sans doute en mémoire de Jérusalem qui, par rapport à eux, est à l'Occident. Les riches se dispensent aisément d'aller à la Synagogue ; il suffit pour cela d'avoir fait transcrire un de leurs Livres sacrés, & de l'avoir mis dans les armoires du lieu saint. Aussi ne voit-on souvent, les fêtes ordinaires, que quarante à cinquante personnes dans la Synagogue. Lorsqu'un de ces Livres a été déposé dans ces armoires, il ne peut plus sortir du Temple. Un Juif étoit convenu de vendre le sien à un Missionnaire ; mais il fut surpris lorsqu'il l'emportoit. On le lui arracha de force, & on l'accabla de reproches.

Le P. *Gaubil* eut occasion de se lier plus particulièrement avec ces Juifs. Il connut, par leurs entretiens, qu'ils croyoient le Jugement dernier, la Résurrection des corps, le Purgatoire, l'Enfer & le Paradis ; mais ils n'ont point de profession de foi particulière. Il leur expliqua le sens que nous attachons communément au mot *Jehova* ; tous lui applaudirent, & l'assurèrent qu'ils avoient toujours reconnu dans ce mot l'éternité de Dieu ; qu'il signifioit *être, avoir été & devoir être toujours.* Avant de sortir de la Synagogue, le P. *Gaubil* demanda à voir leurs Livres. Le Chef de la Synagogue y consentit. Ils lui en montrèrent un surtout, qu'ils avoient caché jusqu'alors aux Missionnaires, & qui, par sa singularité, fixa toute l'attention du Père. C'étoit un reste du Pentateuque qui paroissoit avoir beaucoup souffert de l'eau. Il étoit écrit sur des rouleaux d'un papier extraordinaire ; les caractères en étoient grands & nets ; on ne voyoit rien au-dessous des lettres ; mais, au-dessus, il y avoit des accens & des espèces de points, tels que le Père *Gaubil* assure n'en avoir jamais

vûs ailleurs. Il interrogea le Chef sur ce manuscrit qui paroissoit avoir les caractères d'un monument antique ; voici ce qu'il en apprit : Du temps de l'Empereur *Van-Lié*, la Synagogue fut brulée, & tous les Livres périrent pour la seconde fois ; mais des Juifs de *Si-Yu* (d'Occident) étant arrivés dans ces circonstances, ils en obtinrent une Bible, avec d'autres Livres. Ce *Pentateuque* est le seul de ces Livres qu'ils ayent conservé en original ; ils n'ont que des copies des autres qui se sont perdus par le laps des temps. Le P. *Gaubil* offrit une somme considérable pour ce *Pentateuque* ; mais il fut refusé.

Le Père *Domenge* dit qu'il n'a vu, dans la Synagogue de ces Juifs, ni encensoir, ni instrumens de musique, ni habits de cérémonie. Tout se réduit à y être sans pantoufle, & à porter sur la tête un bonnet bleu. Leurs *Takings*, ou Livres sacrés, sont tous divisés en cinquante-trois sections, & on en lit une chaque jour de sabbat. Ainsi les Juifs de la Chine, comme les Juifs d'Europe, lisent toute la Loi dans le cours de l'année. Celui qui fait

la lecture met le *Taking* sur la Chaire de *Moïse*. Il a le visage couvert d'un voile de coton fort délié ; à côté de lui est un Soufleur, & quelques pas plus loin, un autre Juif, chargé lui-même de redresser le Soufleur, en cas qu'il se trompe.

Je ne répéterai point, Monsieur, les justes éloges que j'ai déja plusieurs fois donnés à ces Recueils ; la collection qu'ils forment est, sans contredit, une des plus précieuses que nous ayons, parce qu'elle est le dépôt d'une infinité de connoissances sûres, & de détails intéressans qu'on ne trouve point ailleurs. Ce nouveau volume est digne de ceux qui l'ont précédé, & vous pouvez juger, par l'analyse succinte que je viens de vous en tracer, que le goût & le discernement ont présidé au choix des matières. Je ne vous parle point aujourd'hui du XXXIIe Recueil qui vient d'être publié en même temps que le XXXIe ; je me propose d'en faire la matière d'une autre Lettre.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Mai 1774.

LETTRE II.

Œuvres de Chaulieu d'après les Manuscrits de l'Auteur, belle édition en deux volumes in-8°. A Paris, chez Claude Bleuet, Libraire sur le Pont Saint Michel.

TOUTES les Éditions des œuvres *de Chaulieu*, publiées jusqu'à présent, sont très-inexactes & remplies d'omissions, de transpositions, d'altérations & de contre-sens ; on ne possédoit de ces œuvres que des copies infidelles : l'Abbé *de Chaulieu* n'avoit jamais confié son porte-feuille à personne. La magnifique Edition que je vous annonce, Monsieur, est faite sur trois manuscrits originaux, sur un entr'autres qui, peu de temps avant la mort de ce Poëte charmant, fut rédigé sous ses yeux, d'après une copie corrigée par lui-même ; ces manuscrits ont été donnés par M. le Marquis *de Chaulieu*, petit-neveu de l'au-

teur, & la lettre par laquelle il se détermine à s'en désaisir est imprimée à la tête de cette nouvelle édition. Son avantage sur toutes les précédentes n'est donc pas équivoque; elle renferme d'ailleurs une cinquantaine de pièces qui ne sont point dans la dernière donnée par le pesant & minucieux *Saint Marc*. On y trouve de plus une *Préface* très-intéressante, composée par l'Abbé *de Chaulieu* lui-même, & qu'il paroissoit destiner au Public; ce qui ne s'accorde point avec l'intention qu'on lui prêtoit de ne laisser jamais voir la lumière à ses ouvrages. Cette *Préface* est d'autant plus curieuse, que cet illustre Abbé y développe sa véritable façon de penser, & qu'elle prouve que les Philosophes de nos jours se sont un peu trop pressés de le ranger parmi les partisans de l'incrédulité: assertion démentie par cette *Préface*, par plusieurs de ses *Lettres* où il revient sur le même objet, & plus formellement encore par les sentimens religieux qu'il fit éclater dans sa dernière maladie. Mais il faut entendre l'Abbé *de Chaulieu* lui-même.

» J'ai cru devoir compte, nous dit-il, » & n'ai songé qu'à le rendre ici aux » honnêtes gens qui auront assez de » temps à perdre pour s'amuser à » lire mes folies, ou assez d'indul- » gence & de gaîté pour s'en divertir. » Je n'ai pas voulu qu'ils pussent être » choqués d'un manquement apparent » de bienséance dont j'ai toujours été » esclave, ou qu'ils soupçonnassent » de libertinage des choses que la » chaleur d'une imagination trop vive » m'a dictées, & que je n'ai jamais » pensées. Ce que j'ai fait ne s'appelle » point des ouvrages; il m'en a trop » peu coûté pour cela: c'est un amas » confus des sentimens de mon cœur, » quand les différentes passions les ont » fait naître, ou des caprices de mon » imagination, quand elle s'allumoit » par mon enjoûment naturel, l'oc- » casion, la gaîté de la table, la ga- » lanterie, &, plus que tout cela, par » l'envie de plaire à des Princes, à » tant d'illustres amis que j'ai eus, plus » distingués par leur agrément & par » leur esprit que par leur naissance & » leur dignité, & tous ensemble aussi

» libertins que moi. L'applaudisse-
» ment de tant de gens d'esprit, & le
» malheureux amour-propre dont il
» est impossible de se défendre, qui
» rehausse le prix de ce que nous pos-
» sédons, me persuada alors que je
» pouvois tenter tout ce que l'éten-
» due d'une imagination brillante &
» féconde pouvoit mettre au jour:
» cette pensée me flatta. Je crus pos-
» séder quelque partie de ce trésor
» inestimable: séduit par ces erreurs
» plutôt que guidé par la raison, je
» voulus faire quelque chose de sin-
» gulier; je m'abandonnai tout entier
» à mon génie. Je pensai que l'imagi-
» nation, portée à un certain degré,
» pouvoit égayer ce qu'il y a de plus
» triste, conserver les ornemens de la
» Poësie parmi ce qu'il y a de plus sé-
» rieux, & jetter des fleurs sur ce
» qu'il y a de plus sec & de plus aride.
» C'est dans cette idée que j'ai com-
» posé les *Trois façons de penser sur la*
» *Mort*. Il faut plaire aux esprits bien-
» faits, disoit M. *Pascal*; c'est à eux
» que je m'adresse ici, & je les conjure
» de ne me pas condamner sur les ap-

» parences, & de n'aller pas prendre
» pour mes opinions ce qui n'étoit
» en effet que des essais de Poësie.
» J'ai fait *la première façon de penser sur*
» *la Mort* dans les principes du Chris-
» tianisme & de toute l'étendue de
» la miséricorde de Dieu, seul asyle
» des pécheurs comme nous; & je
» l'ai faite sans être par malheur dé-
» vot. J'ai fait *la seconde* dans les prin-
» cipes du pur Déïsme, sans être So-
» cinien; *la troisième* dans les principes
» d'*Epicure*, sans être impie ni athée.
» C'est ainsi que j'ai chanté les amours
» & le vin, toujours voluptueux & ja-
» mais débauché. Ferme dans les prin-
» cipes de ma Religion, je n'ai point
» prétendu dogmatiser le libertinage;
» j'ai cherché seulement à faire voir
» jusqu'où l'abondance de la rime, la
» fécondité de l'imagination & la fa-
» cilité du génie pouvoient aller. Voilà
» le seul chapitre sur lequel je deman-
» derai quelque grace au Lecteur; j'a-
» bandonne tout le reste à la censure,
» &c. «

Vous sçavez, Monsieur, que les su-
blimes Penseurs de nos jours ont fait

tous leurs efforts pour prêter leurs opinions aux grands hommes du dernier siècle qui en étoient réellement les plus éloignés, aux *Fénélons*, aux *Bossuets*, &c, &c. Il n'a pas été fort difficile de faire voir toute l'absurdité de ces petites calomnies philosophiques. Mais, depuis quelque temps, les auteurs mêmes dont les ouvrages paroissoient se rapprocher le plus de leurs admirables principes, leur échappent tous les jours. On a démontré que *Montaigne* étoit un bon Chrétien; voilà *Chaulieu* qui revient aujourd'hui nous assurer qu'il a toujours été *ferme dans les principes de sa Religion*: en vérité, cela est désespérant. Il faut que le parti commence à ne plus être à la mode; car les vivans & les morts le désertent à l'envi. On peut même prévoir le temps où le libertinage de l'esprit sera aussi honteux que celui des mœurs auquel il tient de si près.

Chaulieu, dans cette même *Préface*, nous assure qu'il s'est donné des peines incroyables pour mettre du nombre & de l'harmonie dans ses vers,

pour éviter le choc des mots durs & les ſyllabes déſagréables. Il eſt certain cependant qu'il a beaucoup de pièces où un vers ne trouve ſa rime qu'après trois ou quatre rimes d'une autre eſpèce; & que tout conſidéré il doit ſe contenter d'être le premier des Poëtes négligés; mais auſſi que cette négligence a de charmes! Quelle vérité! Quel feu! Quelle brillante imagination! *Chaulieu* n'eſt preſque jamais un auteur qui compoſe; c'eſt le convive le plus aimable qui célèbre l'amour & l'amitié le verre à la main, & qui fait paſſer ſon ivreſſe dans tous les cœurs. Aucun Poëte n'eſt plus ſéduiſant qu'il l'eſt dans ſes bonnes Pièces. Je ne connois rien au-deſſus de ſes Epîtres au Chevalier *de Bouillon*, de ſes Stances ſur *Fontenai* *, de quelques unes de ſes Epîtres au Marquis *de la Fare*, de ſon *Voyage de l'Amour & de l'Amitié*, de ſes vers ſur l'Inconſtance, ſur l'Imagination, de quel-

* Patrie de l'Abbé *de Chaulieu*. Il nâquit en 1639 au Château de Fontenai dans le Vexin-Normand, & mourut à Paris le 27 Juin 1720, âgé de 81 ans.

ques-unes de ſes Chanſons, & de la plupart de ſes Madrigaux. Comme tout le monde connoît les œuvres de cet auteur, je me borne à parcourir avec vous quelques-unes des Pièces nouvelles qui ſe trouvent dans cette belle Edition. M. *de Malézieux* donna un jour ces vers à l'Abbé *de Chaulieu*, comme il arrivoit pour ſouper à Sceaux chez Madame la Ducheſſe *du Maine* :

Quelle ardeur ſubite m'enflamme !
Quel Dieu s'emparant de mon ame,
M'inſpire la fureur des vers !
Apollon, quittant le Parnaſſe,
Vient-il animer nos concerts ?
Ou *Chaulieu* vient-il à ſa place ?

Chaulieu lui fit cette réponſe pleine de cette aiſance qui lui étoit ſi naturelle :

Pourquoi chercher ſi loin quel eſt ce feu nouveau
Qui s'allume dans ton ame,
Ou quel Dieu d'un trait de flamme,
Vient échauffer ton cerveau ?
Qui peut avoir un regard de *du Maine*,
Et qui connoît le pouvoir de ſes yeux,

A-t-il besoin de chercher d'autres Dieux,
Ou d'aller boire à la belle fontaine
Où si souvent s'enivre *Malézieux* ?

Une des meilleures Pièces parmi celles que l'on ne connoissoit pas, est une Ode contre la corruption du style & le mauvais goût qui déja commençoit à s'introduire. Je ne vous citerai que ces strophes :

Du Poëte de Sicile
Qu'est devenu le haut-bois ;
La flute & la douce voix
Dont *Moschus*, dans une Idille,
Chantoit les prés & les bois ?
Beau pinceau, tendre & fertile,
Où sont ces vives couleurs,
Que, pour peindre ses douleurs,
Vint emprunter de *Virgile*
Philomèle en ses malheurs ?
Catulle, *Gallus*, *Horace*,
Aux soupers de *Mécénas*,
N'égayoient point le repas
De vers obscurs qu'au Parnasse
Phébus même n'entend pas.

Le Poëte, après avoir parlé du siècle

heureux d'*Auguste*, qui fut celui du bon goût, ajoute :

Mais bientôt après suivirent
En foule les faux brillans :
Depuis ce malheureux temps,
Les *Dubartas* refleurirent
Au Caffé de *la Laurens* *.
Paix-là ! J'entends *Fontenelle*
Qui géométriquement,
Par maint beau raisonnement,
Fait, à la pointe fidelle,
Le procès au sentiment.
Le dur, l'enflé, le bizarre
A sa voix reprend vigueur ;
De son école l'auteur
Le plus plat se croit *Pindare* :
Danchet même a cette erreur.
Mais, quoique dans leur chimère
Ils foulent *Malherbe* aux pieds,
Je n'y vois que des *Fripiers*
Retourner l'habit d'*Homère*
Dans leurs vers estropiés.
Ferrand **, chez qui se conserve,

* Caffé célèbre de la rue Dauphine où s'assembloient les beaux-esprits du temps.

** Poëte aimable, plein d'esprit & de délicatesse, mort en 1719, à 42 ans.

Dans un eſprit vif & doux,
Ce qui reſte de bon goût ;
C'eſt toi qu'*Apollon* réſerve
Pour oppoſer à ces fous.
Sauve ta chère Patrie
De l'invaſion des Gots,
Qui, montés ſur de grands mots,
Ramènent la barbarie
En triomphe chez les ſots.

Vous trouverez encore dans le ſecond volume beaucoup d'Epigrammes ou de Madrigaux qui n'avoient point été imprimés. Ce Madrigal m'a ſemblé remarquable par la fineſſe & la ſingularité de la penſée qui le termine :

La Fare me diſoit un jour tout en colère :
Sçais-tu que ta Maîtreſſe eſt friponne & légère ?
Romps des fers qu'en honneur tu ne peux plus porter ;
Laiſſe-la déſormais & ſonge à l'éviter.
Le conſeil eſt très-bon, & d'un ami ſincère ;
Lui dis-je, & je croirois que l'on ne peut mieux faire,

Cher ami, que d'en profiter :
Mais son esprit m'amuse, elle a l'art de me
plaire,
Et je ne l'aime plus assez pour la quitter.

Chaulieu avoit une antipathie décidée pour *la Motte*; il ne laisse échapper aucune occasion de le tourner en ridicule. En effet, rien de plus opposé à cet auteur que l'imagination froide & compassée de ce bel esprit; mais au moins faut-il convenir que c'étoit un bel-esprit, & ne pas dire avec *Chaulieu qu'il s'est couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli*. Quoiqu'il en soit, Monsieur, voici une assez plaisante Epigramme *sur l'Approbation donnée par la Motte à l'Œdipe de M. Arouet, depuis M. de Voltaire.*

O la belle Approbation !
Quelle nous promet de merveilles !
C'est la sûre prédiction
De voir *Voltaire* un jour remplacer les *Corneilles*.
Mais où Diable, *la Motte*, as-tu pris cette
erreur ?
Je te connoissois bien pour assez plat auteur ;

Et sur-tout très-méchant Poëte,
Mais non pour un lâche flateur,
Encor moins pour un faux Prophète.

Je ne m'étonne plus si M. *de Voltaire* a donné à *la Motte* le titre d'*homme de génie* dans ses *Commentaires sur Corneille*, & dans quelques autres de ses infaillibles jugemens : c'est une affaire de pure reconnoissance ; mais, d'après l'Epigramme que vous venez de lire, je voudrois bien sçavoir quel nom il eut donné à l'Abbé *de Chaulieu* qu'il appelloit *son Maître* ; je crois qu'il eût bien changé de ton. L'on en peut juger par les belles épithètes qu'il a distribuées aux *Jean-Baptiste Rousseaux*, aux *Pompignans*, aux *Rousseaux* de Genève, & qu'il prodigue encore à tous ceux qui n'admirent pas tous ses écrits sans examen & sans restriction. Car, pour être ami de M. *de Voltaire* il ne suffit pas d'aimer ses bonnes Pièces fugitives, & d'applaudir aux scènes de *Zaïre*, de *Mérope* & de *Mahomet* : il faut encore se mettre à genoux devant le Poëme de Genève, les *Pélopides*, les *Guèbres*, les *Loix de Minos*, le *Dépositaire*, &c, &c, &c.

Cette nouvelle Edition des *Œuvres de Chaulieu* est supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, tant par le mérite des Pièces qui n'avoient pas encore vu le jour, que par l'épurement du texte, si je puis parler ainsi, & par la richesse de l'exécution Typographique. Elle est ornée d'un très-beau portrait de l'auteur. Les deux volumes *in*-8° se vendent brochés 9 livres, & reliés en écaille 12 livres. On a tiré quelques exemplaires en papier de Hollande, dont le prix est de 18 livres brochés, & 24 livres reliés dorés sur tranche.

Olinde & Sophronie, Drame Héroïque en cinq Actes & en prose ; par M. Mercier, Brochure in-8° de 120 pages. A Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.

PENDANT que je lisois la Tragédie en vers d'*Olinde & Sophronie*, dont je vous ai rendu compte en dernier lieu, je me rappellois que j'avois entrevu, il y a deux ou trois ans, sur le même sujet, une autre Pièce dont je n'avois

pas osé entreprendre la lecture. J'ai cherché depuis dans le tas de mes vieilles Brochures, &, après de longues perquisitions, j'ai enfin déterré le Drame de M. *Mercier*, & j'ai pris sur moi de le lire. L'auteur y introduit un Vieillard nommé *Nicéphore* qui est le père d'*Olinde*. *Ismen* se trouve le père de *Sophronie*; ce qui produit une reconnoissance qui auroit pu être touchante, & qui ne l'est point. Mr *Mercier* fait agir aussi, d'après le *Tasse*, le personnage de *Clorinde* qu'il rend amoureuse d'*Olinde*. Cette Héroïne, dans le cinquième Acte, renverse le bucher & tue *Ismen*. Autre changement : au lieu de l'Image de la Vierge enlevée, *Ismen* accuse les Chrétiens d'avoir profané la Mosquée ; on y trouve l'Alcoran déchiré & foulé aux pieds. Ce Prêtre fanatique, dévoré de remords à la fin de la Pièce, avoue que c'est lui-même qui a déchiré ce Code de la Loi Musulmane pour en rejetter toute la vengeance sur les Chrétiens. Au reste, Monsieur, les gens de goût ont bien raison de s'élever contre les Tragédies qui

ne font pas en vers. Il n'y a rien de si facile au monde que ces sortes de productions, &, si l'on encourageoit ce mauvais genre, il n'est pas de Grimaud sortant du Collège, qui ne voulût donner la sienne. Mais ils auroient bien de la peine à nous en bâtir d'aussi médiocres que celle de M. *Mercier*. Ce sont de gros paquets de prose dont la vue seule fait trembler les regards les plus intrépides. J'ai eu le courage de les examiner avec soin; je n'ai pas trouvé dans cette Tragédie une seule scène touchante, une seule situation heureusement rendue, un seul caractère bien conçu, bien développé, un seul détail intéressant. Le sujet en fournissoit cependant plusieurs. Le Dialogue est lourd & pénible; si l'on donnoit cette Pièce au Théâtre, au lieu de deux heures & demie pour la représentation, il en faudroit cinq ou six; les Spectateurs en seroient assommés. Mais ce qu'il y a de plus ridicule dans cet ouvrage, c'est le style. M. *Mercier* a voulu conserver la pompe de la diction de *Melpomène*; il en est résulté un galimathias poëtique qui ne

ressemble ni à des vers ni à de la prose. On voit un homme qui se hausse péniblement sur la pointe des pieds & qui enfle ses deux joues à chaque mot qu'il profère : *Ma triste paupière loin du soleil, poursuivoit une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé..... Père moins indulgent, que votre bouche foudroie votre fils.... Pourquoi se dérober à ces regards touchans qui nous disent,* JE T'APPORTE LE BONHEUR..... *Cet Ismen dont les lèvres sont une source de fraudes,..... Armé d'un langage adulateur... Cette victime innocente embrassa le Bourreau qui devoit l'égorger.... Votre récit auroit jetté dans mon sein la soif d'expier dans son sang vos souffrances.... Ton bras s'est trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre...... Clorinde n'abbaisse point ses mains superbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuseaux; c'est donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé* (le torrent des Chrétiens.) *J'ai plus d'une fois semé les champs de leurs membres, & teint les fleuves de leur sang. Ismen* veut que ces mêmes Chrétiens soient *enchaînés devant la colère*

du Sultan. *Clorinde* leur reproche de *cacher un flambeau séditieux sous des vêtemens de candeur.* Elle remercie dans une autre scène un vieil Eunuque qui l'a élevée, *d'avoir appris à sa main enfantine à gouverner le frein des coursiers. Les aîles de la Renommée ont daigné porter mon nom en divers climats. L'esclavage de son sexe a révolté mon jeune orgueil. . . . . L'amour qu'adopte la valeur, marche en vainqueur illustre. . . . . La majesté souveraine absorbe ces légères taches inévitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les destinées d'un vaste Empire. . . . J'ai fait poursuivre ces rebelles par des regards qui me sont vendus.* Cette même *Clorinde* est aussi quelquefois très-philosophe. *Quel est donc*, s'écrie-t-elle daus un monologue, *ce joug qui prétend me captiver ? La liberté de mon être sera-telle subordonnée à des préjugés capricieux ! Quoi ! les accens de la haîne & de la vengeance s'annoncent avec appareil à la face de l'Univers, & pour dire* J'AIME, *il faudra chercher l'ombre & le mystère ! . . . Demain les premiers rayons du soleil se plongeront dans les flots de leur sang coulant le long*

des rues jonchées de leurs cadavres. . . . . Faisons du Trône d'Aladin le marche-pied de mon Autel. . . . . Et l'éclair imprévu de tant d'attraits. . . . . Ils versent l'insolence & la révolte dans de jeunes cœurs. . . . Tu laisses la foule de ces Soldats vulgaires aller remplir la profondeur de la Mosquée. . . . . Les fumées qu'exhale l'encensoir, voilà les armes d'Ismen. . . . . N'humilions point les instrumens de la gloire devant la thiare d'un Pontife. . . . Sous ma dure cuirasse, j'ai senti mon sein palpiter. . . . . Mon zèle a pour guide un plus cher dessein. . . . . Tandis que ce bras emporté foudroiera l'ennemi: comment un bras qui est *emporté* peut-il *foudroyer ? Tour à tour chacun fatigue ma volonté. . . . Le Sceptre blesse les mains qui ne le soutiennent pas avec fermeté.* Il est assez rare d'avoir les mains blessées par un objet qu'on soutient mal. *Vain bruit qui n'interrompt point la publique harmonie des louanges. . . . A moi la mort, à elle la liberté. . . . . Toi dont la voix adouciroit les douleurs d'un Monde. . . . Vois mon ame te servant d'Ange tutélaire, aidant la flamme de ta prière à monter vers les*

Cieux.... Déchire ce crédule bandeau que le mensonge attache sur ton front.... C'est un champ d'illusion que fertilise la fourberie.... Vois les Bourreaux forçant son ame à ployer devant moi.... Ce sont des hurlemens de rage qui mugissent dans ton ame..... Ce teint pâle & livide relève les serpens dont ton cœur est rongé.... Tout semble autour de moi m'écraser de son poids.... Amis, j'ai frappé le Chef, balayez ce reste vil trop indigne de nos coups...... Ismen vivant est un spectre qui me glace d'effroi, &c, &c, &c.

Voilà, Monsieur, une partie des belles choses que présente en foule cette sublime Tragédie. Il y a maintenant dans cette Capitale un jeune homme qui s'est fait une grande célébrité dans les cercles par son talent pour la lecture. Il lit de préférence les Drames de M. *Mercier* & la *Mélanie* de M. *de la Harpe*. Il ne peut assurément mieux choisir pour mettre dans la plus grande évidence la supériorité de son art. En effet, le prestige est tel, qu'il fait trouver à ses auditeurs toutes ces Pièces supportables. Je suis, &c.

A Paris ce 26 Mai 1774.

LETTRE

LETTRE III.

Historiettes ou Nouvelles en vers, par M. Imbert, seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'auteur ; un volume in-8° de 198 pages, avec des Gravures. A Paris, chez Delalain Libraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.

CES Contes de M. *Imbert* ont eu beaucoup de ſuccès, Monſieur, & la meilleure preuve qu'on puiſſe en donner, eſt cette ſeconde Edition qui a ſuivi de ſi près la première. L'auteur a adopté une partie des obſervations que j'avois faites ſur ce Recueil ; il en a rejetté la plupart des petits Contes qui n'étoient que des mots connus mis en vers ; il a même ſupprimé pluſieurs des grandes Pièces qui n'avoient pas réuſſi autant que les autres, & il en a ſubſtitué cinq ou ſix tout à-fait nouvelles.

Enfin, il n'en eſt aucune où il n'ait fait ou des retranchemens ou des corrections conſidérables. Ainſi, cette ſeconde Edition eſt de tous points ſupérieure à l'ancienne. Je me borne à vous parler des Contes ajoutés par l'auteur. Le premier eſt intitulé *le Fou de Qualité*. C'eſt un Gentilhomme appellé *Roſelle*, qui ſe laiſſe arrêter par le Prevôt à la place d'un voleur, & qui avoue preſque qu'il eſt coupable afin d'avoir le plaiſir de cauſer la perte de ce Prevôt qui aura fait pendre un homme comme lui; il étoit près de monter à la potence; quelqu'un le reconnoît & avertit le Juge :

A cette voix qui le trahit,
Roſelle s'arrête & lui dit :
Chut! paix donc, de par tous les diables!
Laiſſez faire, & qu'à ſes dépens
Il apprenne à pendre les gens.
Garde, Archer, Démons intraitables,
Sont exorciſés à ce mot.
On prie humblement de deſcendre
Le faux coupable, qui bientôt,
Les bras croiſés vers le Prevôt,
S'écrie! Ah! vous vouliez me pendre!

Hom! Monsieur le Prevôt, je crois,
Vous ne l'auriez pas fait deux fois;
Puis se tournant avec colère
Vers celui qui vient de parler:
Bavard, pourquoi me déceler,
Dit-il? Que ne laissois-tu faire?

Voyez comme il étoit malin!
S'aller faire pendre à dessein,
Pour punir après cette offense!
Cependant, humble en sa présence,
Le Prevôt craignoit d'être enfin
Mal payé de son imprudence.
Sur l'heure il tombe à ses genoux;
S'excuse sur son ignorance,
Et *Roselle* enfin, sans courroux,
Lui cria: Prevôt, levez-vous.
A vos pleurs je veux bien me rendre;
Vous avez appris mon secret;
Rendez bien grace à l'indiscret,
Car sans lui je me laissois pendre.

La narration de ce Conte est facile, agréable & semée de détails plaisans; mais le fond de l'histoire pris dans *Desperiers*, à ce que nous apprend M. *Imbert*, paroîtra peut-être un peu

forcé. On aura beau dire que c'est un Conte ; encore faut-il qu'il ait quelqu'air de vérité. Est-il vraisemblable qu'un homme se fasse pendre pour susciter des affaires à son Juge ?

Celui qui a pour titre *les Amans Corsaires* ou l'*Heureux Stratagême*, n'a pas le même défaut. Je le regarde comme un des meilleurs de tout le volume ; l'idée, qui est très-heureuse, appartient à M. *Imbert*. Deux amis habitans d'Antibes, Ville maritime de Provence, étoient jaloux à l'excès, &, loin de confier leurs femmes à aucune Duegne ou Sentinelle, ils ne s'en fioient, pour les garder, qu'à de bonnes clefs & à leurs propres yeux. Malgré toutes ces précautions, les deux Belles se choisissent chacune un Amant. L'auteur peint de la manière la plus ingénieuse, l'espèce de baisers dont elles payoient leurs tendres soins :

J'entends de ces baisers, que sur sa main
discrette,
Une jeune Beauté pose amoureusement ;
Et qu'en souflant légèrement

Elle fait voler en cachette
Vers les lèvres de son Amant.
Car pouvoit-on les donner autrement ?
Mais hélas ! à la fin sans doute,
Tous ces baisers, quoique charmans,
Envoyés d'un peu loin, refroidis sur la route,
Soulageoient peu nos deux Amans.

Cette peinture est charmante ; c'est à ces sortes de détails que l'on distingue l'homme qui sçait écrire de ces Conteurs si communs, dont les vers ne diffèrent de la prose que par de mauvaises rimes. Les deux Amans imaginent un excellent tour pour duper les maris de leurs Belles. On sçut que ces deux Jaloux devoient un beau matin faire une promenade sur mer avec leurs captives. Aussitôt voilà nos Amans qui arment une Galère à l'enseigne de Tunis, ceignent le Turban, se font accompagner d'une troupe d'amis, en un mot, qui se font Corsaires & viennent voguer le même jour près des bords d'Antibes :

Bientôt sur leur chemin paroît l'humble nacelle,

Où chacun des Jaloux couve des yeux sa
Belle :
Les voilà ! les voilà, mes amis, armons-
nous !
Ce mot seul les enflamme tous.
Le glaive nud, dans l'air, lance mille étin-
celles.
La vague s'ouvre en écumant,
Et rame & voile en mouvement
A la nef ont donné des aîles.
On fond sur les Vieillards : Rendez-vous.
A ce mot,
La troupe, avec des cris de joie,
Saute dans la nacelle, & les Chefs aussitôt,
Les armes à la main, courent saisir leur proie.
Les Belles, dit l'histoire, ignoroient le com-
plot:
D'effroi d'abord leurs membres tressailli-
rent ;
Mais sitôt qu'à travers l'habit Algérien
On reconnut l'Amant, leurs cœurs se ré-
jouirent :
Ces Dames néanmoins en usèrent très-bien,
Et décemment elles s'évanouirent.

Le Chef des Vainqueurs cependant,
A la voix haute, à l'œil ardent,

En hérissant sa moustache guerrière ;
Comme le *Jupiter* d'*Homère*,
Fronçoit son foudroyant sourcil ;
Esclaves, à genoux, dit-il,
Subissez la loi du Corsaire.
Oui, s'écrioient les deux époux ;
Oui, nous tombons à vos genoux ;
Mais pour vous implorer. Grace ! — Paix ! Saint Prophète !
Je vois là deux jolis Tendrons :
A très-grand prix nous nous en déferons ;
Cette taille est, ma foi, parfaite
Pour meubler un Serrail : c'est pour le Grand-Seigneur.
Il la paîra très-bien, sur mon honneur.
— Quoi ! nos femmes ? — Paix donc ! Regardez, je vous prie,
Cet œil fripon qui brille auprès de moi :
Le Grand-Seigneur les aime à la folie.
Je vois, sous ce fichu, certain je ne sçais quoi
Qui va, vient.... Voilà, je parie,
Qui vaut de l'or. Hélas ! eh, que deviendrons-nous,
Disoient les Vieillards ? — Oh ! pour vous,
Leur sort a décidé du vôtre,

Et vous allez servir d'Eunuques l'un & l'autre.
—D'Eunuques! ciel! quel arrêt effrayant!
Eh! ne pourroit-on pas... En payant.... —En payant?
Mais si la somme étoit honnête.....
Au fond, l'or d'un Faquin vaut bien celui d'un Grand.
—C'est bien assez de cent pistoles? —Cent!
Je ne sçais qui retient mon glaive, qu'à l'instant
Il ne fasse voler à vingt pas votre tête.

Long-temps encore on marchanda,
Mais à la fin pourtant on s'accorda;
Car tel étoit le but du stratagême
Des deux Amans. Soit; vous allez avoir,
Reprirent les Vieillards, votre argent dès ce soir;
Nous courons le chercher nous-même.
Oui; mais quel sera cependant
Le garand du retour? On demanda des gages,
Et l'on convint qu'en attendant
Ils laisseroient leurs femmes pour otages.

Oh! comme le départ de ces sombres époux
Donne à tout des faces nouvelles!
L'amour a pris soudain la place du courroux;

Mouſtaches, glaives nuds, ſont aux pieds des
deux Belles,
Et les Corſaires à genoux.
On ouvrit les yeux. Ah! ſans doute
L'Amour, ſans arme, eſt bien plus dange-
reux!
Quand il menace, on fuit; quand il flatte,
on l'écoute.
Chaque Belle fit un heureux.
Eh! ſans avoir l'ame inhumaine,
Belles, auriez-vous pû réſiſter en ce jour?
Pour vos Amans vous aviez tant d'amour,
Et pour vos Epoux tant de haine!
C'étoit trop de moitié. Comme un prochain
retour
Ne laiſſoit déſormais qu'un inſtant à leurs
flammes:
Jamais inſtant ne fut mieux employé.
Enfin, avec leur or, en rouleau bien ployé,
Arrivent les Vieillards, pour racheter leurs
femmes.
L'un des Amans alors, le front plus égayé,
Les tire à part, & leur livrant ces Dames,
Gardez votre or, dit-il, vos femmes ont payé.

Le Conte qui a pour titre *Trois Maris, trois Cocus*, n'eſt pas moins plai-

ſant. Trois jeunes filles anticipent ſur les droits du mariage, & font leur père trois fois ayeul. Celui-ci changea de pays pour les pourvoir plus aiſément. Trois frères ſe préſentent ; ils épouſent chacun la leur. Au repas de nôce, quelqu'un qui ne ſçavoit que le tiers de l'aventure des Belles, fait tenir à chacun des maris un billet qui leur apprend qu'un des trois eſt avant ce qu'on n'eſt pour l'ordinaire qu'après la cérémonie. Les deux aînés prennent chacun leur épouſe à part ; ces deux Dames avouent charitablement la faute de leur jeune ſœur. Les deux maris qui ſe piquoient d'être d'agréables railleurs, ſe mettent à perſiffler leur frère ; mais celui-ci tire de ſa femme le ſecret dans toute ſon intégrité, & projette de ſe venger un peu de leurs bons mots.

Sans lui confier ſes deſſeins,
Il apprit d'elle en quelles mains
Étoient les trois Poupons, iſſus de ces trois
Dames :
Et, ſans laiſſer rien ſoupçonner ;
Un jour il invite à dîner

Ses deux frères avec leurs femmes,
On trouva somptueux le festin qu'il donna,
Mais le dessert les étonna.
L'enchanteur *Monréal* donne un coup de baguette,
Et dans la salle arrivent à l'instant
Les trois Poupons, famille grandelette,
Qui, suivant la leçon qu'à tous trois on a faite,
Trote autour de la table, & s'en va répétant:
Papa! Maman! A cette scène,
Tous furent stupéfaits, comme vous jugez bien:
Çà, que chacun se donne ici la peine,
Dit *Monréal*, de reprendre son bien;
Car, en vertu du conjugal lien,
Le bien de nos femmes est nôtre.
Mon frère aîné, cette fillette est vôtre;
Ce garçon est à vous; cet autre, c'est le mien.
Mesdames, dit-il à leurs mères,
Les reconnoissez-vous? (Il fallut convenir)
De vos récits trop peu sincères,
Pardon si j'ose vous punir.
Vous voyez qu'entre nous, tout est égal, mes frères.
Le plus court est, je crois, d'agréer comme un don

Cette famille un peu précoce :
Mes frères, ces joyaux, sont le présent de
nôce ;
Au fond chacun de nous y gagne la façon.
Auprès d'eux, *Monréal*, content de sa vengeance,
Pérora tant, que tout fut pardonné ;
(*Bacchus* d'ailleurs dispose à l'indulgence)
Et d'après le conseil, qu'il leur avoit donné,
Tous vêcurent dès-lors en bonne intelligence.
Une Beauté, qui fit brêche à l'honneur,
Veut, par sa complaisance, en effacer le
blâme ;
Une Belle trop sage a par fois de l'humeur :
Belphégor paya cher la vertu de sa femme.

C'est encore *Desperriers* qui a fourni l'idée de ce Conte à l'auteur ; mais tous les détails, dont plusieurs sont remplis d'élégance & de graces, appartiennent au Poëte moderne. Je ne finirai point cet article, Monsieur, sans vous faire observer la fécondité & la variété du talent de M. *Imbert*. En moins de deux ans cet auteur nous a donné trois volumes de Poësies de genres absolument différens, & tous

trois lui font beaucoup d'honneur. Il est sûrement un de nos jeunes Poëtes qui méritent le plus d'encouragement & qui justifient davantage les espérances que ses premiers essais ont fait concevoir de son talent.

Discours de Maître Belleguier, ancien Avocat, sur le Texte proposé par l'Université de la Ville de Paris pour le sujet des prix de l'année 1773. Brochure in-8° de 19 pages.

Ce titre n'est pas exact : *Pour le sujet des Prix*. Il n'est pas ici question des *Prix* qu'on distribue aux Ecoliers à la fin de chaque année dans tous les Colleges de cette Capitale ; il s'agit *d'un seul Prix* d'Eloquence Latine, fondé par feu M. *Coignard*, Imprimeur-Libraire, Conservateur des Hypothèques, &c., en faveur des Maîtres-ès-Arts de l'Université de Paris ; eux seuls peuvent y travailler & concourir. Le prix est décerné tous les ans au meilleur discours latin sur le sujet que propose le Recteur de l'Université. Au reste, Monsieur, vous

ne le sçavez peut-être pas, c'est M. *de Voltaire* lui-même qui, sous le nom de l'Avocat *Belleguier*, est l'auteur du Discours François que je vous annonce. » Je ne compose pas, dit-il, pour » les Prix de l'Université, je n'ai pas » tant d'ambition ; mais le sujet de » cette année me paroît si beau & si » bien énoncé, que je ne puis résister à » l'envie d'en faire mon Thême «. Voici le sujet, tel que l'a énoncé M. l'Abbé *Coger*, qui étoit alors Recteur de l'Université : *Non magis Deo quàm Regibus infensa est ista, quæ vocatur hodiè Philosophia ;* c'est-à-dire, *la prétendue Philosophie de nos jours attaque également & Dieu & les Souverains*, ou bien, *n'est pas moins ennemie du Trône que de l'Autel.* M. *de Voltaire* commence son Thême par trois contre-sens 1°. Il traduit le texte Latin par *Cette, qu'on nomme aujourd'hui Philosophie, n'est pas plus ennemie de Dieu que des Rois.* Il ignore, sans doute, que ce texte Latin, *non magis quàm*, est synonime à ces mots *æquè ac, tàm, quàm*, & que cette phrase, *non magis Deo quàm Regibus*, est équivalente à

celle-ci, *æquè Deo ac Regibus*, *tàm Deo quàm Regibus*. Ce texte eſt très-familier à *Tite-Live* : *Non Patrum magis quàm Plebis ſtudiis Fabius Conſul factus eſt* * ; ce qui ſignifie, *Fabius dut le Conſulat autant à l'affection du Peuple qu'à celle du Sénat*. L'Hiſtorien dit ailleurs : *Annus erat peſtilens Urbi agriſque, nec hominibus magis quàm pecori* ** ; il faut traduire, *cette année, la peſte fit d'affreux ravages dans la Ville & dans les Campagnes, & n'attaqua pas moins les hommes que les troupeaux*. La traduction, *n'eſt pas plus ennemie de Dieu que des Rois*, fait donc ou une équivoque, ou un contreſens. 2°. Ces mots *iſta Philoſophia*, ſignifient *cette indigne Philoſophie* : *iſta* eſt un pronom qui, dans cet endroit, annonce le mépris. Si l'on eût voulu faire l'éloge de la Philoſophie, on eût dit *illa Philoſophia*. M. *de Voltaire* ne ſçait pas la différence qui ſe trouve entre les deux pronoms *iſte* & *ille* : ſecond contreſens. 3°. *Quæ vocatur hodiè*, *que l'on appelle*

* C. 48 du Livre 2.

** C. 6 du Livre 3.

aujourd'hui; il eſt clair qu'il ne s'agit que de la fauſſe Philoſophie que nos incrédules modernes font tous leurs efforts pour accréditer, au mépris des Loix, des Mœurs, du Gouvernement & de la Religion; & M. *de Voltaire* nous entretient, dans tout ſon *Diſcours*, de la Philoſophie en général, de celle des Anciens, de *Platon*, d'*Ariſtote*, de *Solon*, de *Pythagore*, de *Zoroaſtre*, ou de celle de *Deſcartes*, de *Gaſſendi*, de *Rohault*, &c: troiſième contreſens. Le ſçavant M. *Larcher*, dans ſon admirable *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire*, a démontré que M. *de Voltaire* n'entend pas le Grec; qu'il en ignore les premières déclinaiſons; qu'il n'en a jamais lu que de mauvaiſes traductions, leſquelles il défigure encore le plus ſouvent. Il ne feroit pas difficile, comme vous voyez, Monſieur, de prouver à cet Ecrivain, qui a la manie d'être univerſel, qu'il ne ſçait pas même le Latin, ou du moins qu'il en a oublié le peu qu'il ſçavoit.

L'Avocat octogénaire qui plaide aujourd'hui d'une voix ſi foible la cauſe déſeſpérée de la Philoſophie du jour,

décide qu'*elle est le plus digne soutien de la Divinité*, & cela d'après des lieux communs vagues sur la Philosophie en général, ou sur celle des Anciens & de quelques Modernes en particulier. Belle conclusion ! De ce qu'*Orphée*, *Zaleucus*, *Solon*, *Socrate*, *Newton*, *Pascal*, &c, ont recommandé l'amour de Dieu & du Gouvernement, est-ce à dire que ceux qu'on appelle aujourd'hui Philosophes pensent de même ? Pour être conséquent, M. *de Voltaire* auroit dû montrer que la doctrine de nos prétendus Esprits forts est conforme à celle des Sages de l'antiquité & des vrais Philosophes des derniers temps ; & rien n'est si aisé à prouver que le contraire, comme l'a fait voir l'auteur d'un Ecrit qui parut en 1770, & que j'ai sous les yeux. Il a pour titre : *La Nouvelle Philosophie dévoilée, & pleinement convaincue de lèse-Majesté divine & humaine au premier chef.* « La nouvelle Philoso-
» phie, dit l'auteur de ce Livre, ne
» rougit plus de ses excès ; elle jette
» à bas son masque ; elle annonce à
» toute la terre, dans un ouvrage
» qu'on peut regarder comme son

» chef-d'œuvre, quels ſont ſes vrais
» ſentimens, ſon but, ſon deſſein :
» elle n'avoit encore oſé, juſqu'ici,
» s'expliquer avec autant d'éclat, de
» force & d'énergie qu'elle le fait
» dans le Livre intitulé *Syſtême de la*
» *Nature* ». Il ajoute : « Le Créateur
» de l'Univers eſt outragé plus qu'il ne
» l'a jamais été dans aucune Nation....
» On porte contre tous les Rois chré-
» tiens, ſans en exceper notre auguſte
» Monarque, l'audace juſqu'au plus
» haut dégré de l'inſulte ; on leur ar-
» rache tous leurs droits ; on renverſe
» tous les principes de l'obéïſſance lé-
» gitime que leur doivent leurs Sujets.
» Ce n'eſt point un ſeul Particulier qui
» commet de ſi grands crimes, c'eſt
» une multitude d'hommes qui s'aug-
» mente tous les jours, & qui conſpi-
» rent ouvertement pour anéantir
» toute Majeſté divine & humaine.
» Ce ne ſont point des mortels ſans
» conſéquence ; ils ſe décorent tous
» des noms faſtueux de ſeuls Sages, de
» vrais Philoſophes..... ; il ne leur
» reſte plus qu'à prendre les armes
» pour détruire ce qui s'oppoſe à leurs
» deſſeins ». Voilà les faits que cet

Auteur anonyme expose, & dont il donne une foule de preuves, après lesquelles il conclut : « L'athéïsme & » l'idolatrie, la sédition & la révolte, » voilà les horreurs où nous mène la » nouvelle Philosophie. Peut-on se » dissimuler, disoit M. *de Fleury*, Avo» cat Général, dans son Réquisitoire » du 6 Février 1759, peut-on se dissi» muler qu'il n'y ait un projet conçu, » une Société formée pour soutenir le » Matérialisme, pour inspirer l'in» dépendance & la corruption des » mœurs ».

Ce projet s'exécute tous les jours avec une nouvelle audace. Après avoir attaqué le Maître de l'Univers, nos incrédules se déchaînent avec fureur contre le Gouvernement & contre les Souverains. Ouvrez *l'Apologie de la Philosophie*, ou *Essais sur les Préjugés* ; vous y lirez cette assertion : « Si » l'on considère avec attention la fu» neste chaîne des erreurs & des vices » qui affligent l'humanité, on verra » qu'elle part de l'Autel & du Trône » (page 61....). L'homme n'est qu'un » enfant, toutes les fois qu'il s'agit de » ses Dieux & de ses Rois ; il n'a ja-

» mais le courage d'examiner leurs
» titres ; il croupit dans la fange de
» la servitude & de la superstition
» (page 69....). Assez long-temps la
» Philosophie ne présenta que des re-
» mèdes trop foibles pour la grandeur
» du mal. A quoi sert de temporiser,
» lorsqu'il faudroit porter la coignée
» à la racine de l'arbre ? La douceur
» est funeste à des plaies, que le fer
» seul est capable d'extirper (page
» 220....). Détrompées de leurs hon-
» teux préjugés, que les Nations sen-
» tent qu'elles sont libres ; qu'elles
» peuvent en appeller des institutions
» absurdes de l'antiquité à leur utilité
» présente (page 302....). Des Sou-
» verains, ennemis nés de leurs Su-
» jets, feront-ils donc toujours forcés
» de faire descendre du Ciel les faux
» titres de leur pouvoir ? (page 57,
» &c. &c. &c.) »

L'auteur de l'*Histoire Philosophique & Politique des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, Tome 6, Liv. 18, pag. 294, Edition *in*-8°. 1772, s'énonce ainsi : « La Pensylvanie dément l'imposture » & la flatterie, qui disent impudem-

» ment, dans les Cours & dans les » Temples, que l'homme a besoin de » Dieux & de Rois. Ce sont des Dieux » cruels qui ont besoin de Rois qui » leur ressemblent pour se faire ado- » rer. Ce sont des Rois méchans qui » ont besoin de Dieux tyrans pour se » faire respecter. Mais l'homme juste, » l'homme libre, ne demande que ses » égaux pour être heureux ».

L'auteur du *Systême Social*, Londres 1773, traite les Souverains avec le dernier mépris ; « Il n'est point de » maxime plus propre à corrompre » les Princes, & plus destructive pour » les Peuples, que celle qui persuade » aux uns & aux autres que les Rois » ne sont comptables de leur conduite » qu'à Dieu seul.... En disant aux Sou- » verains qu'ils n'ont d'autre Juge » que la Divinité, on a visiblement » anéanti pour eux toutes les digues » qui pouvoient les contenir. Chap. » 10, page 101 ».

Enfin on lit, dans la *Préface* des *Œuvres Posthumes de M. Helvetius* *, les vœux sacriléges qu'il fait pour que

* *De l'Homme, Ouvrage Posthume de M. Helvetius. A Londres 1773.*

la France passe sous une autre domination. « Les Citoyens, dit-il, insensibles à la gloire, sont, par la forme » de leur Gouvernement, invinciblement entraînés vers l'ignorance & » l'abrutissement. Tel est l'état de la » France.... Ce n'est plus sous le nom » de *François* que ce peuple pourra » de nouveau se rendre célèbre; cette » Nation avilie est aujourd'hui le mépris de l'Europe; nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté; c'est » par la consomption qu'elle périra; » *la conquête est le seul remède à ses* » *malheurs* ».

Si je voulois extraire des œuvres de M. *de Voltaire* lui-même, tous les traits fanatiques d'irréligion & d'indépendance qu'il y a répandus, je lui ferois voir que personne n'a soulevé plus que lui les Sujets contre le Gouvernement; que personne n'a été plus que lui perturbateur de la Religion & de l'Etat. Mais ce que je viens de citer prouve suffisamment, & sans replique, combien est louable le zèle de M. l'Abbé *Coger* d'avoir proposé un sujet, que M. *de Voltaire* a si platement ridiculisé.

Recueil des Edits, Déclarations, Lettres Patentes, Ordonnances, &c, &c, &c; premier & second Sémestre de 1772. A Paris, chez Ruault Libraire rue la Harpe.

En vous annonçant, Monsieur, vers la fin de l'année dernière *, cette importante collection, je vous en indiquai le plan tel qu'on l'avoit tracé dans le *Prospectus* qui parut alors. On s'étoit proposé de retrancher des *Edits*, *Ordonnances*, &c, les clauses de style & les préambules qui n'offroient rien d'intéressant. Mais, depuis que plusieurs souscripteurs ont laissé entrevoir quelqu'inquiétude à cet égard, on s'est déterminé à donner désormais, dans leur entier, les *Edits*, *Lettres Patentes*, &c. Comme cette réforme dans le plan produit une augmentation de dépense, elle nécessite une augmentation dans le prix de la souscription; elle sera de 13 liv. 10 s. par chaque année, à l'exception de 1772 & de 1773 que l'on continuera de fournir au prix de 10 l. 10 s., port franc dans tout le Royau-

* Voy. l'*Année Littéraire 1773, Tome VII, page 284.*

me, parce que la collection de ces deux années est exécutée suivant le premier plan. On souscrit présentement pour les années 1771, 1770 & 1774. Les deux premières seront délivrées complettes aux Souscripteurs en Octobre & Novembre prochain, avec le premier Sémestre de 1774. On continuera ainsi la collection, en remontant, avec les années courantes, jusqu'à l'avénement de *Louis XV* au Trône. On devoit placer une Table des matières à la fin de chaque Sémestre ; mais on a jugé qu'il seroit mieux de la rejetter à la fin du second Sémestre, pour éviter deux Tables dans la collection de chaque année. Lorsqu'il se trouvera assez de matière pour former un volume de Tables, on le donnera séparément, afin de faciliter la recherche des pièces dont on auroit besoin, & de ne pas compulser un trop grand nombre de volumes. Il est inutile, Monsieur, de répéter ce que j'ai déja dit sur les avantages de ce Recueil, un des plus utiles & même des plus nécessaires qu'on ait jamais imaginés.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Mai 1774.

L'ANNÉE LITTERAIRE.

LETTRE IV.

Les Princes d'Arménie, Nouvelle par M. d'Uſſieux. A Paris, chez Duſour Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, in-8° de 66 pages, avec des Gravures.

CETTE *Nouvelle* eſt la première du ſecond volume du *Décaméron François* de M. *d'Uſſieux*. Le début en eſt impoſant & majeſtueux. » *Cyrus* » le Grand, arrêté tout-à-coup par la » mort au milieu de ſes conquêtes, » avoit à peine reçu les honneurs de » la ſépulture, que *Cambyſe* ſon fils & » ſon ſucceſſeur au Trône des Perſes, » convoqua, dans ſon Palais de Baby- » lone, l'aſſemblée générale des Ma-

» ges & des Grands de l'Empire. On
» les vit, au jour marqué, se rendre
» en foule dans une vaste & superbe
» enceinte, où s'élevoit un Trône
» d'or, appuyé sur trente degrés d'al-
» bâtre, & couronné d'un dais, teint
» deux fois dans la pourpre de Tyr.
» Placés en silence, chacun devant le
» siège qu'on lui destine, ils attendent
» que leur Maître paroisse. Un Hé-
» rault arrive & s'écrie : *Prosternez-*
» *vous ; voici le Grand Roi.* A ces mots,
» ils tombent sur leurs genoux & res-
» tent le front attaché à la terre, tan-
» dis que *Cambyse*, accompagné de
» son fils *Mitrane*, jeune héros, qui
» ne touchoit point encore à son qua-
» trième lustre, s'avance au milieu
» d'eux, & marche vers son Trône.
» Il s'assied ; son fils est à sa droite.
» Leurs yeux se promènent quelques
» instans sur cette assemblée nom-
» breuse ainsi humiliée. Puis tout à
» coup : *Levez-vous*, dit *Cambyse*, *votre*
» *Roi vous permet de le regarder & de*
» *vous asseoir.* Aussitôt chacun se lève
» & prend sa place. L'œil fixé sur le
» Monarque, ils attendent qu'il dai-

» gne leur faire connoître sa volonté » souveraine «. Après un assez long silence, *Cambyse* l'interrompt en annonçant quil a conçu le projet de se venger du Roi d'Arménie, de *Tygrane* qui lui a enlevé la jeune & belle *Isméne* il y a vingt ans. *Cyrus* s'étoit contenté de porter la guerre dans ce Royaume, d'en conquérir la moitié, & de rendre l'autre tributaire de sa couronne. Mais la haine de *Cambyse* n'est pas encore satisfaite : il veut renverser *Tygrane* du Trône, lui arracher la vie & mêler son sang à celui de son fils *Arsène* & de sa fille *Apamie* ; il nomme *Mitrane*, son fils & son successeur, pour aller exécuter ses ordres. *Mitrane* se charge à regret de cette sanglante expédition ; mais son père lui offre de partager avec lui dès ce jour même la souveraine puissance, & le jeune Prince n'est pas à l'épreuve de l'offre d'un Sceptre que la volonté de *Cambyse* pouvoit faire passer indifféremment à celui de ses fils dont il voudroit faire choix. Il part ; envain *Tygrane*, pour conserver la paix à ses Peuples, offre de doubler le tribut que

ses Etats payent au Roi de Perse ; le nouveau Monarque reste infléxible ; les Princes d'Arménie ont recours à la plus vigoureuse résistance : mais leurs forces étoient trop inférieures aux troupes des Perses, & *Mitrane* s'empare de la Capitale de ce Royaume. Ce jeune Prince, plein d'humanité, compatit au malheur des Vaincus ; il voit, avec douleur, que l'infortuné *Tygrane* est tombé en son pouvoir, & il néglige d'approfondir la vérité du bruit qui couroit de la mort d'*Arsène* & d'*Apamie* sur le champ de bataille ; car la jeune *Apamie* avoit aussi pris les armes pour la défense de son père. *Mitrane* présente à *Cambyse* deux urnes qu'il suppose contenir la cendre des enfans du Roi captif. Le sort s'étoit plu à traverser des intentions si généreuses. *Arsène* & *Apamie* avoient été faits prisonniers par un Détachement que commandoit un Officier nommé *Orimane*. On ignoroit leur rang. *Cambyse* condamne ces deux étrangers à mourir avec leur Roi ; ils arrivent dans l'instant que *Tygrane*, les yeux baignés de larmes, embras-

ſoit les urnes où il croyoit qu'étoient contenues leurs cendres ; *Arsène* ſe précipite dans ſes bras ; *Apamie* perd l'uſage des ſens, & *Mitrane*, touché d'une reconnoiſſance ſi attendriſſante, fait des efforts inutiles pour obtenir la grace de ces infortunés ; on les ramène dans leur priſon ; le Monarque Perſan pardonne, ou feint de pardonner à ſon ennemi, mais à une condition plus cruelle que la mort : il veut qu'il choiſiſſe une victime entre ſes deux enfans. Cette grace barbare amène un combat héroïque entre *Arsène* & ſa ſœur qui ſe diſputent à qui fera le ſacrifice de ſa vie. Leur père ſurvient tenant une coupe dans laquelle eſt un poiſon mortel : ils veulent le partager avec lui ; ils forment la réſolution de mourir tous trois enſemble, & chacun s'efforce de puiſer le premier dans la coupe : *Mitrane* entre & arrête les effets de leur déſeſpoir. Dans le même inſtant un Satellite vient demander à *Tygrane* celui de ſes enfans qu'il ſacrifie. Le fils de *Cambyſe* décide ce malheureux père à livrer ſa fille, en lui engageant ſa pa-

role que la vie de cette Princesse est en sureté ; il ne s'explique pas. On emmène la jeune *Apamie* & l'on rend la liberté aux deux Princes qui vont chercher un asyle dans le Palais de *Mitrane*. La Princesse approchoit du bucher, & le superbe *Cambyse*, décoré de toutes les marques du pouvoir suprême, étoit assis sur une galerie élevée pour considérer de-là ce barbare spectacle & la foule de ses sujets qu'il croyoit voir ramper à ses pieds. Déja les Gardes entraînoient la victime, lorsque le généreux *Mitrane*, suivi de *Tygrane* & d'*Arsène*, arrive à pas précipités. » Il » vole au bucher : suspendez le sup» plice, s'écria-t-il, &, dans le même » instant, écartant d'une main les Gar» des, & de l'autre *Apamie*, il fléchit » le genouil devant le Tyran : Par» donne, ô mon père, s'écria-t-il, » pardonne à *Tygrane*, & rends-lui » sa généreuse fille, je t'en conjure » par leur misère profonde. Serez» vous plus inéxorable que les Dieux. » On peut les désarmer ; ils aiment à » faire grace. Mon père, au nom des » Dieux, faites graces à *Tygrane*......

» Mais *Cambyse*, toujours plus infléxi-
» ble, fait signe aux Soldats de livrer
» la Princesse aux flammes. Ils s'ap-
» prochent de nouveau pour obéir :
» Cruels, reprend *Mitrane*, éloignez-
» vous, éloignez-vous, vous dis-je.
» Puis, s'adressant à *Tygrane* & à ses
» deux enfans : Princes, hâtez-vous
» de tomber comme moi aux pieds de
» *Cambyse*. Cette soumission vous sau-
» vera sans doute..... Mais vous ba-
» lancez ! Eh quoi ! est-ce ici l'instant
» de la fierté ? *Tygrane* jette un regard
» sur sa fille, & les chaînes dont il la
» voit chargée, & l'aspect du bucher
» qui brûle pour elle, désarment son
» orgueil : Eh bien, dit-il, ma dou-
» leur l'emporte. *Arsène* combattoit
» encore les mouvemens de la fierté :
» mon fils, lui dit son père, regarde
» ta sœur, & tu te laisseras vaincre.
» A cette voix le jeune Prince frémit
» d'indignation. Il tombe cependant à
» genoux, & son exemple entraîne la
» Princesse.

» Tous les quatre, les mains éten-
» dues vers *Cambyse*, restent muets
» quelques instans. Ils attendent que

» le Tyran prononce la grace qu'ils
» implorent. Son féroce orgueil fut
» charmé sans doute de voir un Roi
» & ses enfans réduits à cet état pu-
» blic d'abaissement. Il se demande à
» lui-même s'il écoutera la clémence.
» Il se consulte, il hésite ; mais sa
» haine emporte encore la victoire :
» vous m'êtes trop odieux, s'écria-t-il,
» pour que je vous pardonne : tu mour-
» ras, *Apamie*. Les trois infortunés se
» relèvent alors furieux. *Mitrane*, non
» moins indigné, les imite, & s'éloi-
» gnant du bucher en marchant vers
» son père : voilà donc, s'écria-t-il, tout
» ce que j'obtiendrai de toi : eh bien,
» assouvis ta haine. Pour moi, qui ne
» me pardonnerois jamais d'en avoir
» été le premier ministre, je vais dé-
» rober ma vie aux remords ; & si tu
» prends plaisir à voir mourir les en-
» fans aux yeux de leur père, jouis du
» bonheur de voir expirer le tien dans
» les flammes. Soudain il prend son
» essor vers le bucher, s'arrête, frappe
» du pied la terre, & s'enlève ; mais
» *Arsène* & *Tygrane* s'opposent à son
» désespoir ; le Peuple pousse des cris

» d'indignation & de douleur, & *Cam-*
» *byse* lui-même, frappé au seul en-
» droit par où son ame étoit encore
» sensible : Arrête, dit-il, ô mon fils,
» arrête, respecte tes jours, je fais
» grace à toute cette famille. Le Peu-
» ple applaudit à cette nouvelle inat-
» tendue par des acclamations mul-
« tipliées.

» *Mitrane* demande silence à l'assem-
» blée, & s'adressant à son père : Vous
» avez commencé de vous vaincre.
» Achevez ce noble sacrifice ; ce n'est
» point assez pour votre gloire d'a-
» voir rendu à ces augustes infortu-
» nés la liberté & la vie. Il faut ren-
» dre encore à *Tygrane* la couronne
» de ses pères ; il le faut, la Perse l'at-
» tend de vous. Le Peuple, par une
» nouvelle acclamation, joint ses
» prières à celles du Prince. *Cambyse*
» fait un dernier effort sur lui-même,
» & dès le même jour *Tygrane* & ses
» enfans, rétablis dans leurs premiers
» droits, reprennent le chemin de
» l'Arménie, emportant avec eux,
» dans le fond de leur cœur, une éter-

» nelle reconnoiſſance due aux bien-
» faits de *Mitrane.* «

Cette *Nouvelle*, Monſieur, eſt, comme vous devez en juger par cette courte analyſe, une des plus touchantes de la collection de M. *d'Uſſieux.* Comme les principaux perſonnages ſont preſque toujours en danger, l'intérêt s'accroît à chaque page par des ſituations plus critiques les unes que les autres, & l'action ſe dénoue à la ſatisfaction du Lecteur. On ne peut que ſouhaiter la prompte publication des autres Anecdotes qui doivent completter ce ſecond volume.

Le Château d'Otrante, Conte Gothique, traduit de l'Anglois de M. Horace Walpole, ſur la ſeconde Edition; deux parties in-12 de plus de 100 pages chacune.

Ce Conte eſt une eſpèce de Roman à peu près dans le genre du Poëme de l'*Arioſte.* Comme les événemens y ſont fort multipliés, fort

bisarres & assez peu suivis, il n'est guères susceptible d'analyse. Le Libraire assure que ce petit Ouvrage passe pour un modèle d'excellente plaisanterie en Angleterre ; à la bonne heure : mais il ajoute que la traduction a eu du succès parmi nous, & il est assez singulier que nous n'ayons pas la moindre connoissance de ce succès. L'auteur s'est efforcé de concilier dans ce Conte les deux genres de Romans, l'ancien où tout n'est qu'imagination & défaut de vraisemblance, & le moderne dans lequel on ne s'attache qu'à la nature. Ces deux genres paroissent cependant incompatibles dans la même production. Aussi la lecture du *Château d'Otrante* m'a-t-elle très-peu intéressé & rarement fait rire. C'est un Château dans lequel il se fait des prodiges. Un casque énorme écrase le fils du Seigneur, qui alloit se marier à la fille d'un autre Seigneur voisin. Le père de ce jeune homme veut épouser cette jeune fille, quoiqu'il soit déja marié ; elle se sauve dans un souterrein, & il la fait chercher par-tout. Les Valets ont une

grande peur des Efprits. Les portraits changent tout feuls de place ; le refte des événemens eft à peu près du même genre , & ne tiennent guères davantage les uns aux autres ; prefque toutes les plaifanteries font dans la bouche des Domeftiques ; en voici un échantillon. *Manfred*, qui eft le Seigneur, cherche la jeune *Ifabelle*, & entend dans le fouterrein un bruit confus de plufieurs voix. Il diftingue celles de quelques-uns de fes Domeftiques qui crioient : « Où eft Monfei-» gneur ? Où eft le Prince ? Me voici, » répondit *Manfred*; avez-vous trouvé » la Princeffe ? Le premier venu repli-» qua : ah ! Monfeigneur, que je fuis » aife de vous avoir trouvé ! De m'a-» voir trouvé, lui dit *Manfred*. Avez-» vous trouvé la Princeffe ? Nous » croyons l'avoir trouvée, Monfei-» gneur, reprit le Domeftique, en le » regardant d'un œil effaré.... mais.... » mais. Qu'y a-t-il, s'écria le Prince ; » s'eft-elle fauvée ? .... *Jacques* & moi, » Monfeigneur.... Oui, moi & *Jac-» ques*, reprit le fecond, encore plus » confterné que le premier.... Parlez » l'un après l'autre, leur dit *Manfred*,

» où est la Princesse ? Nous l'igno-
» rons, répondirent-ils tous deux à
» la fois ; mais nous sommes effrayés
» au-delà de ce que nous pouvons
» vous dire.... Je le crois, butors,
» leur dit *Manfred* ; mais qui est-ce
» qui vous a ainsi effrayés ? Ah ! Mon-
» seigneur, dit *Jacques*, *Diego* a eu
» une vision effrayante... votre Altesse
» aura de la peine à nous croire....
» Quelle nouvelle absurdité est celle-
» ci, s'écria *Manfred* ? Répondez-moi,
» sinon je jure par le Ciel... Pourquoi,
» Monseigneur, s'il plaît à votre Al-
» tesse de m'éouter. *Diego* & moi....
» Oui, moi & *Jacques*, reprit son ca-
» marade.... Ne vous ai-je pas défendu
» de parler tous deux à la fois, leur
» dit le Prince ? Vous, *Jacques*, ré-
» pondez-moi ; car votre camarade
» paroît avoir l'esprit plus égaré que
» vous. De quoi s'agit-il ? Monsei-
» gneur, dit *Jacques*, s'il plaît à votre
» Altesse de m'écouter : *Diego* & moi,
» conformément aux ordres de vôtre
» Altesse, avons été chercher la jeune
» Princesse : mais craignant de ren-
» contrer l'Esprit de notre jeune Maî-
» tre, le fils de votre Altesse, Dieu

» veuille avoir ſon ame en paix, le-
» quel n'a point été enterré en terre
» ſainte.... Sots, s'écria *Manfred* tout
» tranſporté de colère, c'eſt donc un
» Eſprit que vous avez vu? Oh! pire,
» pire que cela, s'écria *Diego* : j'ai-
» merois mieux avoir vu dix mille
» Eſprits.... Dieu me donne patience,
» reprit *Manfred*, ces lourdauts m'aſ-
» ſomment.... Retirez-vous, *Diego*.
» Et toi, *Jacques*, dis-moi, es-tu dans
» ton bon ſens? Rêves-tu? Tu m'as
» toujours paru aſſez ſenſé; cet autre
» ſot t'a-t-il auſſi effrayé? Parle, qu'as-
» tu vu? Pourquoi, Monſeigneur,
» reprit *Jacques* en tremblant, j'allois
» dire à votre Alteſſe, que, depuis
» l'accident qui eſt arrivé à mon jeune
» Seigneur, à qui Dieu faſſe paix,
» aucun de vos fidèles ſerviteurs,
» nous ſommes tels bien que pau-
» vres, aucun de nous, dis je, n'oſe
» ſortir du Château, à moins qu'il ne
» ſoit accompagné : ſi bien que *Diego*
» & moi, croyant que la jeune Prin-
» ceſſe pouvoit être dans la grande
» galerie, nous avons été l'y cher-
» cher, pour l'avertir que votre Al-
» teſſe avoit quelque choſe à lui com-

» muniquer..... O étourdis ! s'écria
» *Manfred* : & dans cet intervalle elle
» s'est enfuie, parce que vous avez
» peur des Esprits.... Ne sçais-tu pas,
» maraud, qu'elle m'a laissé dans la
» galerie, & que je ne fais que d'en
» sortir. Cela n'empêche pas qu'elle
» ne puisse y être, reprit *Jacques* ;
» mais j'aimerois mieux que le Diable
» m'emportât plutôt que d'y retour-
» ner.... ». Ce qui causoit la frayeur
de ces Domestiques étoit l'apparition
d'un Géant armé de pied en cap, &
dont la jambe leur avoit paru aussi
grosse que le casque qui avoit écrasé
le jeune Seigneur. L'auteur s'efforce
de justifier toutes ces bouffonneries
par l'exemple de *Shakespeare*, qui a
mêlé les bons mots des Fossoyeurs
aux scènes sublimes de sa Tragédie
d'*Hamlet* : cette excuse peut être
bonne pour certains fanatiques de la
scène Angloise ; mais je doute qu'on
s'en contente en France. Sur ce que M.
de Voltaire a condamné ces discours
de Fossoyeurs, l'auteur avoue que
cet Ecrivain est un homme d'esprit ; il
ne lui en trouve pas, cependant, à beau-
coup près, autant qu'à *Shakespeare* ; s'il

s'agissoit de génie, il pourroit avoir raison. Quoi qu'il en soit, il relève une erreur assez grossière de cet Ecrivain, j'entens M. *de Voltaire*. Voici, dit-il, un exemple de son sçavoir dans l'Histoire. « M. *de Voltaire* avoue, » dans sa Préface sur le *Comte d'Essex* » de *Thomas Corneille*, qu'on s'est » étrangement écarté de l'Histoire » dans cette Pièce. L'excuse qu'il en » donne est que, lorsque *Corneille* la » composa, la Noblesse Françoise » étoit très-peu versée dans l'Histoire » d'Angleterre, mais qu'aujourd'hui » qu'elle la sçait, on ne pardonneroit » point une pareille faute. Cependant, » oubliant que ce siècle d'ignorance » est passé, & qu'il est inutile d'ins- » truire les personnes versées dans » l'Histoire, il s'avise, pour faire pa- » rade de son érudition, d'apprendre » à la Noblesse Françoise les noms des » Favoris de la Reine *Elisabeth*, qui » étoient, suivant lui, *Robert Dudley* » & le Comte de *Leicester*. Croiroit- » on qu'il fût besoin d'apprendre à » M. *de Voltaire* lui-même, que *Ro-* » *bert Dudley* & le Comte de *Leicester*

» étoient une seule & même per-
» sonne ? »

DISSERTATION sur l'usage des Caustiques pour la guérison radicale & absolue des Hernies ou Descentes, de façon à n'avoir plus besoin de Bandages pour le reste de la vie ; par M. Gauthier, Conseiller, Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de Montpellier ; Brochure in-12 de 142 pages. A Paris, chez Antoine Jombert fils aîné rue Dauphine ; & chez l'Auteur aux Ecoles de Médecine, rue de la Bucherie.

MR. *Gauthier*, dans cette Dissertation, propose un Caustique appliqué sur une incision légère, pour guérir, sans distinction d'âge ni de sexe, les hernies les plus complettes & les plus volumineuses, de manière à n'attaquer ni la vie ni la santé. Ce n'est point ici une pure spéculation, c'est un effet connu, c'est une opération par laquelle on obtient une cure radicale, moyennant quelques minutes de douleur.

Guy de Cauliac, Ambroise Paré, &

avant eux les Anciens, connoiſſoient cette méthode des Cauſtiques; mais ils la rendoient infiniment douloureuſe & barbare; c'étoient des tourmens d'un mois entier; encore n'étoit-on pas sûr d'être guéri. *Albucaſis* appliquoit un fer rougi juſqu'à la blancheur, *donec eveniat album & projiciat ſcintillas.* M. *Maget*, Chirurgien habile, a été plus heureux; il a fait des cures étonnantes, ſous les auſpices de M. le Duc *de Mortemart*, & ſous les yeux de deux Médecins éclairés, M. *Gauthier* & M. *le Thieullier* ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. M. *Gauthier* a ſubſtitué aux Cauſtiques des Anciens, l'huile de vitriol, comme plus sûre, plus prompte & plus active. La douleur eſt vive, mais courte; en dix minutes elle s'évanouit; la plaie ſe ferme, avec le ſecours du baume d'*Arcæus*; les peaux ſe conſolident; on garde la chambre trois ſemaines, un mois tout au plus, avec une légère ceinture de futaine.

Rien de plus intéreſſant pour l'humanité que cette découverte; le huitième des hommes a des hernies; le ſixième de nos Soldats en eſt attaqué;

on souffre, on meurt de ces maux cruels, & tout le charlatanisme des bandages n'en guérit pas. Aussi l'importance de cet objet a-t-elle attiré l'œil vigilant de M. *de Sartine*, à qui rien n'échappe de tout ce qui est utile. Il a fait donner à M[rs]. *Gauthier* & *Maget* trois hommes que l'on a tirés de Bicêtre; on les a choisis d'âges différens, l'un de vingt-deux ans, l'autre de quarante-huit, le troisième de soixante-onze; deux ont été opérés & sont parfaitement guéris, sçavoir le plus jeune & le vieillard; celui de quarante-huit ans n'a pu subir l'opération entière, pour des accidens qui n'ont aucun rapport à cette opération. Voilà des faits bien constatés dans des procès-verbaux dressés scrupuleusement par les ordres d'un Magistrat à qui l'on n'en impose pas.

Malgré ces succès incontestables, le croiriez-vous, Monsieur, quelques Chirurgiens & tous les Bandagistes déclament contre la méthode des Caustiques. On a dit à M. *Gauthier*: *l'Académie de Chirurgie veut vous écraser de son poids; un de nos Sçavans y a lu contre vous un Mémoire foudroyant.*

M. *Gauthier* rit au milieu de l'orage, &c, en attendant qu'on l'écrase, il guérit. Le Mémoire qui devoit le foudroyer a paru, & c'est lui qui foudroye le Mémoire. Lisez sa réplique, Monsieur, elle est vraiment amusante ; M. *Gauthier* y prend le ton de la plaisanterie & le soutient. Au reste, n'allez pas croire que la plus saine partie de nos Chirurgiens soit attaquée de cette basse jalousie de métier. Nous avons, dans ce Corps utile & respectable, des hommes du premier mérite, qui reconnoissent l'excellence des Caustiques, dont ils ont vu les heureux effets ; tous nos Médecins l'approuvent, entr'autres M. *Petit*, ce grand Anatomiste. Demandez-lui, Monsieur, ce qu'il pense de ce traitement ; il vous répondra que M^rs^. *Gauthier* & *Maget* guérissent radicalement les hernies, & son suffrage en vaut mille.

Mais, disent encore quelques personnes, *que deviendront les Bandagistes* ? Ces hommes qui nous vendent fort cher leur cuir & leur acier, qui ne sçavent que nous donner des entraves douloureuses, qui ne guérissent pas, eh bien, ils vendront leur acier

pour faire des ressorts de pendules ou des lames de couteau; ils vendront leurs peaux pour faire des gants; ils feront mieux, ils iront à l'Ecole de M. *Gauthier*, qui leur apprendra à guérir les hernies; il leur offre généreusement ses services & ses leçons. Il demeure avec M. *Maget* sur l'Estrapade.

Je finis, Monsieur, par des Vers que l'illustre M. *de la Condamine* nous a laissés sur l'emploi des Caustiques dans les hernies. Ce respectable Vieillard voulut être opéré, & le fut. M. *Petit*, que j'ai cité plus haut, a été le témoin oculaire de sa guérison parfaite. Ces Vers n'ont point encore vu le jour; ils sont probablement la dernière production de cet Académicien, qui étoit également cher aux Sciences & à la Société.

J'employois autrefois un acier élastique;
Ce secours à mes maux fut toujours étranger;
Une main plus habile y présente un Caustique;
La douleur d'un instant fuit avec le danger.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Mai 1774.

LETTRE V.

Traité du Suicide, ou du Meurtre volontaire de soi-même; par M. Jean Dumas, un volume in-8° de 450 pages. A Paris, chez Valade Libraire, rue Saint Jacques; prix 5 livres relié.

Le Suicide est encore un de ces présens funestes que nous devons à la nouvelle Philosophie. C'est parmi nos Sages, parmi les Bienfaiteurs de l'humanité, que cette doctrine meurtrière a trouvé ses Apologistes: c'est à la lecture de leurs Ecrits que l'imagination du malheureux s'enflamme, que son désespoir s'aigrit, & que la rage s'empare de son cœur: Philosophie non moins impuissante que cruelle, c'est donc ainsi qu'elle console! Voilà donc où se réduisent toutes les ressources qu'elle offre à l'ame découragée que l'infortune accable: un poignard & des poisons! Cette fureur épidémique qui, de jour en jour,

fait de nouveaux progrès dans l'Europe, mériteroit sans doute d'attirer & de fixer l'attention de tous les Gouvernemens. Mais, en attendant qu'ils s'en occupent, on doit voir avec reconnoissance des Ecrivains estimables consacrer leurs veilles à détruire ces principes sanguinaires, qui n'ont déja fait que trop de ravages.

M. *Dumas* considère le Suicide en lui-même, & dans ses effets relatifs à la Société. Il prouve d'abord que la vie des hommes appartient à Dieu seul qui les a créés; qu'aucun d'eux ne peut pas plus disposer de la sienne que de celle d'autrui, sans un droit donné par le Créateur, & que ce droit sur nous-même, loin de nous être accordé, nous est refusé par toutes les voies dont Dieu se sert pour nous faire connoître sa volonté. Il montre ensuite que les maux qui affligent la nature humaine, ne peuvent nous autoriser à disposer de nos jours; que la vie, quelles qu'en soient les misères, n'est jamais privée de tout bien, qu'elle n'est jamais absolument insupportable ni proprement malheureuse, &

qu'elle offre toujours à chaque individu autant & plus de motifs pour la conserver que pour l'abréger. Il détaille les divers avantages résultans pour la Société même, des maux physiques qui donnent lieu à l'exercice de toutes les vertus. Les plus grandes & les plus pénibles n'existeroient point sans les maux ; c'est dans les adversités que l'homme se forme à la prudence, à la sagesse, à la circonspection, à la prévoyance, à la modération, à l'amour du travail. Le spectacle des maux qui nous entourent, réveille, nourrit & fortifie en nous ces sentimens tendres, généreux, compatissans, si nécessaires pour lier & rapprocher les hommes, & qui ne se manifesteroient point dans un monde dont les disgraces n'auroient rien de frappant & de terrible. » Si l'homme perclus, souffrant & pauvre, » dit M. *Dumas*, se trouve dans l'im» puissance d'exercer les Arts & de » travailler pour le bien public ; s'il » consume dans l'inaction les bien» faits du Riche qui pourroient être » employés à favoriser l'activité &

» l'industrie

» l'induſtrie de quelqu'autre Sujet; s'il » occupe autour de lui des bras que la » compaſſion & l'humanité dérobent » à des travaux plus profitables pour » la Société, il n'en eſt pas pour cela » moins utile au monde. Son exem» ple inſtruit, conſole les autres; ils » s'eſtiment plus heureux depuis qu'ils » ont vu l'excès de ſes maux. Sa conſ» tance à les ſouffrir leur apprend à » mieux ſupporter leurs peines, les » leur adoucit & ranime leur courage. » Le mécontentement qui empoiſonne » la vie, ſort de leur cœur qu'il flé» triſſoit, & les livre aux agréables & » vivifiantes influences de la conſo» lation qui vient les remplir. Plus » contens de leur ſort à la vue du ſien, » leur ame, fermée au murmure & à » la plainte, s'ouvre au plaiſir & à la » joie; ils puiſent, dans leurs diſgra» ces mêmes, des ſatisfactions & des » forces qui aggrandiſſent leur capa» cité pour le bonheur, les animent » aux plus grands efforts pour l'attein» dre, & les préparent à le trouver » dans tous les états. «

On a beaucoup exagéré, par des

aſſertions vagues, le nombre des Peuples chez leſquels le Suicide a été en vogue & autoriſé par les Loix. L'hiſtoire de la plupart des Nations, tant anciennes que modernes, en préſente peu d'exemples. Toutes les loix civiles de l'Europe, depuis qu'elle eſt devenue la partie la plus éclairée de l'Univers, le réprouvent & le flétriſſent, &, juſqu'à l'époque de notre beau ſiècle philoſophique, peu d'auteurs en avoient entrepris l'apologie. Les loix d'Athènes puniſſoient le coupable de Suicide, même après ſa mort, en ordonnant que ſa main fût coupée & brulée, ſéparément du reſte du corps. A Thèbes, le cadavre d'un homicide volontaire étoit brulé avec infâmie. Une multitude d'autres traits de l'Hiſtoire Grecque prouvent que, chez ce Peuple éclairé, on étoit extrêmement ſévère ſur cet article, & qu'il puniſſoit quelquefois la ſimple intention du Suicide, même de cette ſorte de Suicide indirect, qui, d'ailleurs, paſſoit pour être ſi honorable, parce qu'il avoit la valeur pour principe. L'auteur cite, à ce ſujet, l'exemple de

cet *Ariſtodème* dont parle *Hérodote*, qui, pour effacer un opprobre dont il s'étoit couvert, ayant fait des prodiges de valeur dans la bataille de *Platée*, & ayant été tué, fut privé des honneurs funèbres; parce que, diſoit-on, étant ſorti des rangs & s'étant jetté en furieux au milieu des ennemis, il paroiſſoit manifeſtement avoir cherché la mort.

Si tous les Philoſophes de l'Antiquité n'ont pas formellement condamné le Suicide, il en eſt très-peu qui l'ayent regardé comme un acte de courage & de grandeur d'ame; la plupart, au contraire, n'y ont vu qu'un effort de l'orgueil, qu'un excès d'emportement & de déſeſpoir, qu'une ſuite du trouble & du dérangement de l'eſprit, qu'une marque de foibleſſe & de lâcheté dans une ame incapable de ſupporter l'infortune, ſouvent plus terrible que la mort même. Si l'on ne voyoit commettre le Suicide qu'à des hommes de bien ou à des hommes qui, toute leur vie, ont fait preuve de courage, on pourroit ſoutenir, avec quelque vraiſemblance, que le

Suicide est un acte de vertu & de valeur ; mais l'expérience montre que le scélérat & l'honnête homme, le poltron & le brave, les femmes & les héros, les personnes à sentimens & les ames les plus basses, en sont également capables ; on voit même que ces derniers exemples sont beaucoup moins rares. C'est donc avec raison que *Sénèque* disoit que, pour sçavoir se donner la mort, il n'est pas nécessaire d'être un *Caton ;* que son Valet & sa Servante en ont fait autant, & que les plus vils des mortels ont trouvé cet abri contre les maux qui les accabloient. *

L'auteur observe que ce n'est pas dans les beaux siècles de Rome, dans les temps fertiles en grands hommes, mais dans les siècles les plus efféminés & les plus pervers, que le Suicide fut si fort en vogue parmi les Romains. Ce fut sur-tout sous les regnes tyranniques des Empereurs, monstres que l'Enfer sembloit avoir vomis pour désoler la terre. Qu'on se figure un Peuple d'esclaves, gémissans sous le joug

* *Sen. Epist.* 70.

des ces despotes sanguinaires, & l'on ne sera pas surpris de voir, dans ces temps de mollesse & de corruption, une foule de personnes de tout sèxe, de tout âge, de toute condition, prévenir, par une mort volontaire, les tortures & les derniers supplices qui les menaçoient à chaque moment, & dont l'appréhension continuelle étoit plus affreuse pour elles que mille morts. L'auteur cite encore l'exemple des Américains. » Quand on voit, » dit-il, leurs nombreuses armées » mises en déroute par une poignée » d'Européens qu'ils eussent écrasés » au premier choc s'ils avoient eu » une étincelle de courage, on a peine » à contenir son mépris pour les an- » ciens habitans du Pérou & du Méxi- » que. Cependant, ces mêmes hommes » se détruisirent en foule par le poi- » son, par une faim volontaire, par » tous les instrumens de la mort qui » étoient à leur portée, & un grand » nombre de ceux que le fer Espa- » gnol avoit épargnés, périrent ainsi » par le Suicide. «

Mais, dira-t-on, n'est-il point de

ces cas, où, pour parler comme M. de *Voltaire*,

La vie est un opprobre, & la mort un devoir ?

» L'auteur répond qu'à considérer » les choses en elles-mêmes & selon » les vrais principes de la morale, la » vie ne sçauroit être un opprobre » que pour le scélérat, & que cet op» probre n'est point effacé par sa mort » quoiqu'elle soit un bien pour la So» ciété. Lorsque, dans le désordre où » l'ont plongé ses crimes, il attente » sur lui-même, direz-vous qu'il a » rempli un devoir & qu'il s'est con» duit en brave homme ? Mais conve» nez au moins qu'il avoit un devoir » plus sacré à remplir, une action » plus courageuse à faire : c'étoit de » changer de mœurs, de réparer les » maux qu'il avoit causés, de rentrer » dans le chemin de la vertu ; & cela » exigeoit une vraie force d'esprit, au » lieu que le Suicide n'exige que du » désespoir. «

Après avoir montré que le délire & la frénésie accompagnent toujours les morts volontaires, l'auteur demande

ſurquoi donc eſt fondée cette fameuſe diſtinction entre le Suicide lâche & le Suicide honorable. Cette différence, ſelon lui, vient des objets qui, étant de diverſe nature, les uns grands & ſublimes, les autres vils & mépriſables, teignent des mêmes couleurs & les ſentimens qu'ils font éclorre dans l'ame, & les actions que ces ſentimens font naître au-dehors; c'eſt ainſi que les actes les plus déteſtables en eux-mêmes, ſe couvrent d'un vernis brillant, & ſont ſouvent ennoblis par leurs cauſes, leurs motifs & les circonſtances qui les accompagnent. L'auteur cite, pour éclaircir ſa penſée, l'effroyable hiſtoire du Tribun *Vultéïus* & de ſa cohorte, telle qu'elle eſt rapportée dans *Florus* & dans la *Pharſale* de *Lucain*. Lorſque le vaiſſeau qu'ils montoient fut arrêté au milieu de la flotte de *Pompée*, entre les bas-fonds & les écueils de la mer d'Illyrie, ces Soldats, après s'être vaillamment défendus, ſe trouvant fatigués de carnage & ſentant leurs forces épuiſées, *Vultéïus* les exhorta à prévenir, par une mort de leur choix,

la honte de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis. » Chers camarades, leur dit-il, je renonce à » la vie : on ne ſent combien il eſt heureux de mourir, que lorſqu'on touche à ſon heure fatale, & les Dieux » ne la cachent aux hommes vulgaires que pour les engager à conſerver leurs jours. « Animés, par ces paroles, du même eſprit & de la même fureur, ils finiſſent par s'entretuer tous ſur le tillac. » Ce déſeſpoir & ce » Suicide, dit l'auteur, ont ſans doute » un air de nobleſſe & de grandeur » que n'auroit point la mort d'une » femme qui s'empoiſonneroit ou s'étrangleroit pour une infidélité de » ſon amant. Mais cette nobleſſe, cette » grandeur n'eſt, ni dans le Suicide » ni dans le déſeſpoir : car ſi *Vultéius* » & ſa troupe ſe fuſſent tués ſans combattre & par lâcheté, la même action, au lieu de les couvrir de gloire, » les eût couverts d'ignominie. Tout » ſon éclat n'eſt donc qu'un éclat réfléchi du caractère de ces gens, de » leurs actions paſſées, du péril où » ils étoient engagés, des objets qui

» ont excité leur rage, & de l'impor-
» tance que toutes ces choses ont ac-
» quise dans l'opinion des hommes :
» c'est cela qui, non-seulement, ex-
» cuse à nos yeux, mais qui ennoblit
» jusqu'à leur désespoir & leur fré-
» nésie. «

Après avoir considéré le Suicide en lui-même, l'auteur passe aux désordres qu'introduiroit dans la Société la funeste doctrine qui l'autorise, si elle y étoit admise & consacrée par l'usage.
» Dans le droit, dit-il, qu'on croiroit
» avoir de se tuer soi-même, on pré-
» tendroit bientôt trouver celui de
» tuer les autres. Si je suis autorisé à
» sacrifier ma vie pour me délivrer
» des malheurs qui m'accablent, di-
» roit le Méchant, pourquoi ne le
» serois-je pas aussi à sacrifier celle de
» mon semblable, qui doit m'être bien
» moins chère que la mienne ? La Na-
» ture, qui ne m'a pas mis dans le
» monde pour n'y faire que souffrir,
» n'y a pas mis non-plus les autres
» pour me rendre malheureux. La
» première loi qu'elle m'impose, c'est
» de m'aimer ; &, si elle me prescrit

» aussi d'aimer mon frère, elle me per-
» met, en cas de collision, de préfé-
» rer mes intérêts aux siens, ma vie
» à sa vie, & conséquemment de le
» tuer, quand, pour mettre fin à la
» rigueur de mes maux, il faut né-
» cessairement que l'un de nous deux
» meure. Voilà comme on raisonne-
» roit, si l'on venoit à se persuader
» que le Suicide est une chose per-
» mise à chacun de nous. Le meurtre
» de soi-même n'ayant plus rien de flé-
» trissant, n'étant plus regardé comme
» un crime, ni comme une foiblesse,
» passant au-contraire pour un effort
» de courage & de vertu, deviendroit
» bientôt très-fréquent parmi des
» hommes généralement vains, trop
» sensibles au mal, sujets à beaucoup
» de disgraces sur la terre, & si en-
» clins à se les exagérer. Dans le grand
» nombre de ceux qui se déferoient
» par leurs propres mains, combien
» s'en trouveroit-il dont la mort au-
» roit les suites les plus funestes pour
» leurs proches, leurs amis, & la So-
» ciété en général ? Combien de fa-
» milles pauvres que le meurtre vo-

» lontaire de leurs chefs plongeroit
» dans la désolation, dans la misère la
» plus profonde? Que de malheureux
» qui, désespérés de la perte impré-
» vue de leurs soutiens, chercheroient,
» dans leur propre destruction, le
» terme de leur infortune qu'ils ne
» pourroient plus supporter! Que de
» générations périroient avant de naî-
» tre! Que d'établissemens utiles tom-
» beroient pour toujours avec leurs
» fondateurs ennuyés de vivre, &
» portés par quelque chagrin à se dé-
» truire! Les nombreux exemples
» qu'on auroit de personnes qui se se-
» roient défaites elles-mêmes, ren-
» droient souvent plus difficiles à dé-
» couvrir les meurtres exécutés par
» d'autres. Leurs vrais auteurs reste-
» roient cachés & impunis, à la fa-
» veur des soupçons de Suicide qui
» tomberoient sur les morts. D'un au-
» tre côté, les plus honnêtes gens se
» trouveroient continuellement ex-
» posés, dans la Société, à des soup-
» çons odieux, à des perquisitions dé-
» sagréables & allarmantes, que leur
» attireroient leurs liaisons avec ceux

» qui se feroient donné la mort. On
» peut même avancer que, dans bien
» des cas, les innocens risqueroient,
» plus que les coupables, d'être ac-
» cusés & punis des meurtres qui se
» commettroient autour d'eux, &
» dont l'envie ou le fanatisme pren-
» droient occasion de les charger pour
» les perdre. « L'auteur rapporte, à cette occasion, une anecdote récente, & dont les témoins vivent encore. M. de *Rosenzweig* Ecuyer de Léipsik, venant de Hollande en 1755, rencontra un Hambourgeois qui se mit sur le chariot de poste avec lui. Cet homme avoit une physionomie sombre & sinistre; des Voyageurs, qui se trouvèrent sur le même chariot, & qui n'avoient rien moins que l'air d'assassins, lui inspirèrent de la défiance & de la crainte. S'étant imaginé que ces gens vouloient le tuer, il résolut de ne point continuer son voyage avec eux, quoiqu'il eût déja payé sa place. Le Maître de Poste en avertit M. l'Ecuyer; celui-ci parle au Hambourgeois, & lui fait entendre qu'il n'avoit rien à craindre, puisque les per-

ſonnes qui lui faiſoient peur, changeoient de chariot & prenoient une autre route. Cette nouvelle le tranquiliſe. Je partirai donc, dit-il à M. *de Roſenzweig*, dès que vous m'aſſurez que je ne riſque rien; je me confie à vous, & *je mets mon ame ſur la vôtre*. Après cela, il prend ſa place vis-à-vis du ſiège où étoit M. l'Ecuyer avec un autre Voyageur. La nuit vient; tous les paſſagers s'endorment, excepté le Hambourgeois qui, toujours tourmenté de penſées noires & tragiques, ſe détermine à profiter de l'occaſion pour ſe détruire de ſa propre main. Il tire doucement un couteau à gaîne que M. *de Roſenzweig* portoit à ſon côté, & s'en coupe la gorge. Son corps tombe ſur l'Ecuyer, qui, réveillé par le choc, entendant le râle d'un homme dont la reſpiration eſt empêchée, & ſe ſentant tout mouillé, appelle le Poſtillon & demande de la lumière. On en apporte, & l'on voit un homme égorgé entre les mains de M. *de Roſenzweig*, que les yeux de tous les aſſiſtans accuſent déja de ce meurtre. Heureuſement pour

l'Ecuyer, le Hambougeois vivoit encore, & conservoit toute sa connoissance. On interroge le blessé qui rend hommage à l'innocence, & s'accuse lui seul. Alors on tâche d'arrêter son sang ; on lui bande la gorge, & l'on se hâte d'arriver à la première station pour lui faire donner de nouveaux secours : c'étoit aux environs d'Osnabruck. Là, tandis qu'un habile Chirurgien s'efforce de le sauver, la Justice du lieu fait sa procédure, &, par les dépositions constantes du Hambourgeois, M. l'Ecuyer fut pleinement justifié, de même que tous ses autres compagnons de voyage. Or, dans quels risques & dans quels embarras se seroient trouvés les Voyageurs, & sur-tout M. *de Rosenzweig* qui avoit toutes les circonstances contre lui, si l'homme de Hambourg fût mort tout-à-coup de sa blessure ?
» L'idée de ces risques, poursuit l'au-
» teur, & la crainte d'éprouver de pa-
» reils désagrémens empoisonneroient
» le plaisir d'habiter même avec ses
» parens & ses amis? A peine en ver-
» roit-on quelqu'un en proie au cha-

» grin & à la douleur, qu'au lieu de
» rester près de lui pour le consoler,
» on ne penseroit qu'à s'en éloigner,
» dans la crainte d'être soupçonné de
» sa mort, si son désespoir le portoit
» à cette extrêmité. Ainsi le Suicide,
» s'il étoit permis, étoufferoit la pi-
» tié dans le cœur des hommes, leur
» ouvriroit une nouvelle source de
» disgraces & de périls, aggraveroit
» le sort des infortunés qui ne pour-
» roient se résoudre à se déchirer de
» leurs propres mains, répandroit
» dans les familles le deuil, la misère
» & la désolation, & priveroit la So-
» ciété d'un grand nombre de Sujets
» utiles que le temps & la patience
» auroient pu remettre en état de la
» servir. «

Le reste du volume est consacré à la réfutation de plusieurs assertions favorables au Suicide, qui se trouvent répandues dans le Livre du *Systême de la Nature* & dans les Ouvrages de Mrs *de Montesquieu* & *Rousseau*. Je ne suivrai point l'auteur dans cette discussion, qui ne présente rien de neuf, ni de bien intéressant. La ma-

tière du Suicide est, d'ailleurs, solidement traitée dans cet Ouvrage; mais les longueurs, les redites, & sur-tout la négligence & l'incorrection du style, n'en rendent pas la lecture agréable. On peut le considérer comme un fond d'excellens matériaux qui pourront dans la suite être utilement mis en œuvre par quelque plume plus exercée & plus élégante.

MINÉRALOGIE ou Nouvelle Exposition du Regne Minéral; Ouvrage dans lequel on a tâché de ranger dans l'ordre le plus naturel les substances de ce Regne, & où l'on expose leurs propriétés & leurs usages méchaniques, &c; avec un Lexicon ou Vocabulaire, des Tables Synoptiques & un Dictionnaire Minéralogico-Géographique: Par M. Valmont de Bomare, Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du Gouvernement, Censeur Royal, Membre de plusieurs Académies des Sciences, Belles-Lettres & Beaux Arts,

Maître en Pharmacie, &c, &c; seconde Edition. A Paris, chez Vincent Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins. Deux volumes in-8°; prix 12 livres relié, & 10 livres broché.

La première Edition de cet Ouvrage, qui parut en 1762, a été enlevée, contrefaite & traduite. L'auteur qui, depuis dix-huit ans, démontre annuellement à Paris l'Histoire Naturelle dans ses différentes branches, paroît s'être attaché plus particulièrement à la partie minéralogique : ce Livre est le fruit d'un grand nombre d'observations qu'il a eu occasion de faire dans les différens voyages que son goût pour cette Science lui a fait entreprendre. En lisant l'ouvrage de M. de *Bomare*, on reconnoît que cet auteur a eu soin de consulter ceux qui ont traité de cette partie de l'Histoire Naturelle : aussi, dit-il, les uns,

s'en tenant aux caractères extérieurs des corps, se sont contentés de les désigner par la figure, le tissu, la couleur, l'odeur & la pesanteur spécifique; d'autres, pénétrant dans leur intérieur, ont été conduits, dans la distribution qu'ils en ont faite, par leurs propriétés, ou méchaniques, ou physiques, ou médicinales, ou par leurs produits dans le feu & les autres menstrues. Il étoit de l'objet de M. *de Bomare* de discuter la valeur des motifs qui avoient entraîné ou séduit les auteurs dans les manières diverses dont ils avoient considéré les objets. Dans la combinaison de ces différentes méthodes, on trouve de la contradiction, même de la confusion : de-là le dégoût qui doit en résulter pour celui qui cherche à s'instruire. C'est de ces embarras, c'est de ces erreurs mêmes, reconnues par

l'expérience & par une pratique journalière, que M. *de Bomare* a déduit un systême particulier, objet principal de l'ouvrage que je vous annonce. On y distingue trois principaux objets, une Partie Systématique, des Notes & des Observations.

La *Partie Systématique* est formée d'un tableau général des choses, d'une distribution propre à chaque genre, d'une nomenclature Françoise, Latine, &c, & de la description. Ce tableau a onze Tables différentes, placées chacune à la tête de chaque Classe. Chaque Table détermine la Classe, & la Classe expose l'ordre, le genre, la soudivision & les espèces qu'elle contient; c'est-là, sur-tout, qu'on voit les opinions diverses des Naturalistes les plus connus, leurs interprétations, leurs idées conciliées par l'attention de M. *de Bomare* à con-

ſerver leurs dénominations, leurs épithètes ou caractères, à la ſuite de la phraſe Latine qu'il a adoptée ou qu'il a faite.

L'auteur a renvoyé dans les *Notes* tout ce qui étoit de diſcuſſion légère, tout ce qui pouvoit ſervir d'éclairciſſement aux endroits obſcurs de quelques Minéralogiſtes ; c'eſt-là qu'il a cité ceux qui ont particulierement traité de l'objet qui l'occupoit.

M. *de Bomare* a conſigné dans ſon ouvrage, ſous le nom d'*Obſervations*, les découvertes ou conjectures que l'on a formées ſur certains corps du regne minéral, les travaux qu'on leur a fait ſubir, leurs uſages, leurs propriétés, les reſſources qu'il en a tirées. Ces détails ſont très-ſatisfaiſans pour ceux qui ne s'arrêtent pas à l'écorce des choſes, & qui veulent que la Science ne ſoit pas un appareil vain & ſtérile.

On obſerve, dans cet ouvrage, que l'auteur ne s'eſt pas borné, ainſi que la plûpart des Ecrivains, à la minéralogie particulière d'une contrée; il embraſſe la Science dans ſa plus grande généralité poſſible; il indique les ſubſtances concomitantes des divers corps de ce regne, & il les décrit; il marque les propriétés ou caractères qui leur ſont particuliers, ceux qui leur ſont communs avec d'autres, & il tâche d'indiquer ceux qui paroiſſent les plus propres à répandre quelque jour ſur la formation, tant primitive que ſecondaire, des corps en général; enfin il a rangé les ſubſtances ſelon leur moindre ou leur plus grande relation.

On préſume bien que, dans l'exécution d'un ouvrage de cette importance, l'auteur, qui eſt François, a eu de grandes difficultés à ſurmonter;

1°. le cahos de la nomenclature, la quantité de dénominations vagues, impropres, ou de termes étrangers qui paroiſſent barbares, & qu'il a été obligé d'adopter faute d'autres & pour ne pas multiplier la liſte des noms; 2°. l'obſtacle plus grand encore de l'ignorance où nous ſommes des parties conſtitutives des corps. M. *de Bomare*, comptant peu ſur les expériences des autres, doutant même de celles qu'il a tentées dans ſon Laboratoire, a expoſé les obſervations tirées de ſon Journal de voyages, & a conſulté les Phyſiciens, les Chimiſtes & les Naturaliſtes les plus éclairés.

Comme chaque Science a ſon idiome, & qu'il eſt du devoir d'un auteur d'être clair & précis, il a fallu ſe ſervir de termes techniques: mais, en faveur du commun des Lecteurs, à qui la

langue des Naturaliſtes eſt étrangère, M. *de Bomare* les a expliqués dans un Vocabulaire raiſonné, que l'on trouve au commencement de ſon ouvrage. Ce Vocabulaire ou Dictionnaire nomenclateur eſt intitulé : *Lexicon alphabétique de Minéralogie, ou Interprétation de pluſieurs termes d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, de Chimie, dont on s'eſt ſervi dans cet ouvrage, & qui paroiſſent être moins généralement entendus.* Cet abrégé, qu'il eſt néceſſaire de lire avant tout, forme comme un corps de définitions minéralogiques, &c.

Le *Dictionnaire Minéralogico-Géographique* des Pays où ſe trouvent les diverſes ſubſtances minérales dont il eſt fait mention dans cet ouvrage, eſt très-utile & très-curieux.

Je ſuis, &c.

A Paris 2 Juin 1774.

LETTRE VI.

Oeuvres choisies de M. Gessner, contenant la mort d'Abel, la Nuit & autres Poëmes, avec des Idylles, des Pastorales & autres Pièces mises en vers François par différens Auteurs, & les meilleurs Poëtes en ce genre; précédées d'une Notice raisonnée de la vie & des ouvrages de M. Gessner; suivies de Poësies diverses de l'Allemand, aussi en vers François; sçavoir des Fables, Idylles, Chansons, Odes, &c; avec des Observations Historiques sur la Litérature Allemande. A Paris, chez Saillant rue S. Jean de Beauvais; la veuve Duchesne rue S. Jacques; Brocas même rue; Durand neveu rue Galande; & Moutard Quai des Augustins; un volume in-12 de plus de 400 pages. Prix 3 livres relié en veau.

L'OBJET

L'OBJET de ce volume eſt de donner un Recueil des meilleures productions en vers des Poëſies du célèbre M. *Geſſner*, celui de tous les Poëtes Allemands qui a eu le plus de ſuccès en France. Ce n'eſt pas qu'il n'ait également réuſſi chez les autres Nations; il eſt le Peintre de la nature, le Chantre de l'humanité, & l'humanité & la nature ſont de tous les lieux & de tous les temps. On lui a déféré un honneur aſſez rare : on vient de faire ſa vie de ſon vivant, ou plutôt ſon Eloge hiſtorique, avec *une Notice raiſonnée de ſes Ouvrages.* Cet Eloge, bien fait & bien ecrit, ſe trouve à la tête du Recueil que je vous annonce. Tous ceux qui ont lu M. *Geſſner* n'ont pu s'empêcher de concevoir l'idée la plus avantageuſe de ſon ame, & cette idée, il la juſtifie. C'eſt un homme plein de candeur, de modeſtie, de ſenſibilité, de déſintéreſſement. Il eſt né à Zurich, en 1730, d'une famille depuis longtemps illuſtre dans les Lettres. *Conrard Geſſner* enſeignoit à Zurich, dans le XVI[e] ſiècle, la Philoſophie & la

Médecine; il obtint des Lettres de Noblesse de l'Empereur *Ferdinand*, & mérita de la postérité le surnom de *Pline de l'Allemagne*. La Société Physique de Zurich, formée il y a plus de vingt ans, est présidée par un *Gessner* revêtu de la Charge de premier Médecin de la Ville, & oncle de celui dont il est ici question. Ce dernier (*Salomon Gessner*) n'annonça pas d'abord ce qu'il devoit être, & M. *Bodmer*, cet habile Professeur de l'Université de Zurich, y fut trompé lui-même. Le père du jeune *Gessner* le lui avoit confié dans ses premières années: on lui renvoya son fils au bout de quelque temps, en l'assurant que les études de cet enfant se borneroient à l'écriture & aux quatre règles de l'Arithmétique. » Le père ne se dé» couragea pas; il plaça M. *Gessner* » auprès d'un de ses parens, Ministre » d'une Cure près de Zurich. Le bon » Curé ne présenta d'abord à son élè» ve que le grand Livre de la Na» ture; il le menoit dans la campa» gne, lui en faisoit admirer la beauté, » lui apprenoit à en connoître les tra» vaux; &, voyant qu'il prenoit goût

» à ces leçons, il laissoit échapper » dans ses entretiens des traits de quel- » ques-uns des anciens Auteurs qui » ont traité de ces objets avec le plus » d'agrément. C'est par cet ingénieux » artifice que l'esprit de M. *Gessner* » a commencé à s'ouvrir & à se dé- » velopper; c'est par-là qu'on est par- » venu à lui faire aimer la langue de » *Virgile* & les ouvrages de *Théocrite*; » c'est ainsi que, d'un enfant qu'on » avoit condamné à l'ignorance, parce » qu'il n'avoit pu suivre la route or- » dinaire, on a formé un homme » dont le Gymnase de Zurich s'honore » aujourd'hui comme de l'un de ses » élèves les plus illustres.

» Arrivé à l'âge où il faut choisir un » état, M. *Gessner* prit le Commerce » de la Librairie, qui étoit la profes- » sion de son père, & en quelque » sorte de sa famille. De cinq Maisons » d'Imprimerie & de Libraire qui sont » à Zurich, deux sont occupées par » des *Gessner*; l'une sous la direction » des Frères *Gessner*, l'autre sous celle » d'*Orell*, *Gessner* & Compagnie; cette » dernière est celle de notre Auteur.

» Elle est aussi connue par l'étendue
» de sa correspondance que par l'é-
» légance & le choix des ouvrages
» qu'elle a mis au jour. Si l'Allemagne
» parvient à bannir entièrement les
» lettres gothiques, dont la France &
» l'Angleterre se sont délivrées de-
» puis si long-tems, ce sera, en grande
» partie, aux Presses de MM. *Orell*
» & *Gessner* qu'elle devra ce change-
» ment. «

Il ne faut pas croire cependant que M. *Gessner* passe la moitié de sa vie à feuilleter des regiſtres ou à dresser des factures. La littérature & les calculs du commerce sont presqu'incompatibles. Des Associés estimables lui sauvent l'ennui de ces détails; lui, de son côté, les seconde par ses avis, ses lumières & ses travaux dans les Arts, & il s'en faut bien qu'il rougisse de tenir leur état. » Lors de la vive
» sensation que ses ouvrages, traduits
» par M. *Huber*, ont excitée en France,
» Mad^e la Duchesse *de Choiseul* lui fit
» proposer, par un Officier aux Gardes
» Suisses, de venir à Paris où il seroit
» facile de le fixer par quelqu'emploi

» honorable auprès de ce Régiment : il » répondit en Philosophe qu'il étoit at» taché à sa Patrie & à son Commer» ce, & que, si l'on vouloit étendre » les effets de cette bienfaisance sur » son Traducteur, il en auroit autant » de reconnoissance que s'il les éprou» voit lui-même. Depuis quatre ou » cinq ans on l'a élu Membre du Con» seil intérieur de sa Patrie, place qu'il » ne faut point juger sur celle de nos » Conseillers de Ville, puisqu'il s'agit » d'un Peuple qui se gouverne lui» même. Cependant M. *Gessner* n'en » est pas moins l'associé de M. *Orell.* «

Il fit, vers 1752, un voyage en Allemagne pour connoître les hommes qui la rendoient illustre. L'auteur de cet Eloge conte à ce sujet une petite anecdote qui n'est rien en soi, mais qu'il rapporte comme un trait de caractère. » Etant à Berlin, M. *Gessner* » fut admis dans la Société des *Gléims* » & des *Lessings* ; chacun des auteurs » qui la formoient y lisoit quelque » morceau de sa composition ; & M. » *Gessner* auroit desiré de soumettre à » ces Juges éclairés une petite Pièce

» qui étoit son coup d'essai. . . . . .
» A mesure que les Membres de la So-
» ciété avoient fini leur lecture, on
» le voyoit porter sur le bord de sa
» poche une main tremblante qu'il re-
» tiroit aussitôt, mais sans le manus-
» crit qu'elle devoit prendre. Comme
» il n'avoit encore rien fait imprimer,
» personne ne devina la cause d'un
» mouvement que sa timidité l'empê-
» choit de rendre plus clair. « Le mor-
ceau qu'il n'avoit osé montrer, étoit
le petit Poëme *de la Nuit*, qu'il pu-
blia à son retour, qui fut très-bien
reçu, & dont nous avons en François
trois traductions différentes.

L'auteur de cette vie parcourt les
autres ouvrages de M. *Gessner*, ainsi
que l'époque de leur publication, les
circonstances qui les ont fait naître,
& les apprécie comme un homme qui
en sent toutes les beautés. Quoiqu'il
remarque avec beaucoup de justesse
que c'est par le sentiment & non par
des autorités qu'il faut juger des ou-
vrages du Poëte dont il fait l'éloge, il
pense cependant avec raison que l'on
verra, avec autant de plaisir que d'in-

térêt, l'impression qu'ils ont faite sur un homme de Lettres tel que M. *Rousseau de Genève*. Je crois que vous pensez de même ; ainsi vous ne serez pas fâché de trouver ici la réponse du Philosophe Génevois à M. *Huber* qui lui avoit envoyé en 1761 un exemplaire de sa Traduction des *Idylles*. Mr *Rousseau* étoit alors dans sa retraite de Montmorenci près de Paris, fort malade de la pierre. » J'étois, Mon» sieur, dans un accès du plus cruel » des maux du corps, quand je reçus » votre Lettre & vos Idylles ; après » avoir lu la Lettre, j'ouvris machi» nalement le livre, comptant le re» fermer aussitôt ; mais je ne le re» fermai qu'après avoir tout lu, & » je le mis à mon côté pour le relire » encore : voilà l'exacte vérité. Je sens » que votre ami *Gessner* est un homme » selon mon cœur, d'où vous pouvez » juger de son Traducteur & de son » Ami par lequel seul il m'est connu. » Je vous sçais en particulier un gré » infini d'avoir osé dépouiller notre » langue de ce sot & précieux jargon » qui ôte toute vérité aux images, &

» toute vie au ſentiment. Ceux qui » veulent embellir & parer la Na- » ture, ſont des gens ſans ame & ſans » goût qui n'ont jamais connu ſes » beautés. Il y a ſix ans que je coule, » dans une retraite, une vie aſſez » ſemblable à celle de *Ménalque* & » d'*Amintas*, au bien près que j'aime » comme eux, mais que je ne ſçais » pas faire ; & je puis vous proteſter, » Monſieur, que j'ai plus vêcu du- » rant ces ſix ans que je n'avois fait » durant tout le cours de ma vie. Main- » tenant vous me faites deſirer de re- » voir encore un Printemps, pour » faire, avec vos charmans Paſteurs, » de nouvelles promenades, pour par- » tager avec eux ma ſolitude, & pour » revoir avec eux des aſyles cham- » pêtres qui ne ſont pas inférieurs à » ceux que M. *Geſſner* & vous, avez ſi » bien décrits. Saluez-le de ma part, » je vous ſupplie ; & recevez auſſi » mes remercîmens & mes ſaluta- » tions. ROUSSEAU. «

L'auteur de cet Eloge hiſtorique ne diſſimule pas quelques reproches qui ont été faits à M. *Geſſner*. Un homme de mérite, M. *Sulzer*, Académicien

de Berlin, voudroit que pour ses Idylles il eût placé la Scène dans la Mesopotamie ou la Chaldée, & apparemment qu'il eût emprunté le Costume des Patriarches; & il faut avouer que la Mythologie n'est pas la partie brillante de ces Idylles. On nous apprend ensuite que l'excellent Poëme de la *Mort d'Abel* a été traduit dans presque toutes les Langues, en vers Latins, en Italien, en Hollandois, en Danois, & deux fois en Anglois; c'est la traduction Françoise qui a fait naître toutes ces autres traductions. Malgré tant de succès, ce Poëme eut des Censeurs: mais quels Censeurs! Un Théologien trouva mauvais que M. *Gessner* eut attribué aux Anges les effets naturels; il accusa cette fiction poëtique de l'héréfie des *Valentiniens*, ou Disciples de *Valentin*, Héréfiarque du second siècle, qui composoit la Divinité d'une trentaine d'Esprits ou premiers principes. Pour faire contraste, je ne sçais quel Ecrivailleur de Londres crut faire, il y a trois ou quatre ans, une excellente plaisanterie, en imprimant dans une

brochure, que la *Mort d'Abel pouvoit être lue avant & après la Communion.*

A la fin de cette vie, M. *Gessner* est considéré comme Graveur; & en cette qualité il tient encore un rang distingué; il a orné d'Estampes très-agréables, & dans le goût antique, les collections de ses œuvres qu'il a lui-même imprimées à Zurich.

Les premières traductions en vers, rassemblées dans ce volume, sont celles de plusieurs Idylles par différens auteurs, M^rs^. *François de Neuf-Château*, *Léonard*, le Chevalier *de Cubieres*, *Th. Her.*, *Blin de Sainmore*, le Comte *de Laurencin*, *Marteau*, jeune Avocat, &c. Toutes ces Pièces font honneur, en général, à leurs Interprêtes. Je ne connois rien, surtout, de plus naïf, de plus touchant en ce genre, que l'Idylle intitulée *le Ruban*, & celle qui a pour titre *Eglé & Milon*, par M. *Léonard.* Elles se trouvent toutes deux dans ce Recueil, ainsi que dans d'autres choix de Poësies, & dans la dernière édition des Idylles de M. *Léonard*.

Le morceau le plus considérable &

le plus important de ce Recueil, eſt la traduction en vers du fameux Poëme d'*Abel*. On a tenté pour cet ouvrage une choſe abſolument nouvelle. Il y a dans ce Poëme des chants de genres totalement différens. Ceux où le démon *Anamalec* médite d'entraîner *Caïn* dans le crime, où ce malheureux tue ſon frère, où il eſt livré aux remords, ſont remplis d'images terribles & de la plus grande énergie. On a chargé de ces Chants, au nombre de deux, M. *Gilbert*, dont le pinceau un peu rude, ſouvent inégal, mais fier & pittoreſque, s'eſt trouvé très-analogue au genre de Poëſie qu'il y falloit employer. Dans les autres Chants, il s'agiſſoit de rendre avec naturel le tableau des mœurs, de l'innocence & du bonheur des premiers habitans du monde. M. *Marteau* a été choiſi pour cette tâche, comme ayant une manière douce, égale, facile & aſſez conforme à la pureté des objets qu'il devoit exprimer. Je vais citer un morceau du premier Chant, qui vous en donnera une idée. C'eſt une eſpèce de Cantique d'*Abel* à ſon réveil.

Fuyez, ſonges volages;
Le jour de la raiſon diſſipe vos nuages;
Ainſi que la clarté du flambeau qui nous luit
A chaſſé de ces lieux les ombres de la nuit.
Soleil, nous ſaluons ta brillante lumière;
Tu redonnes la vie à la Nature entière;
A ton heureux aſpect les champs ſont embellis;
Les ombres, le ſommeil, les ſonges ſont bannis.
Quel eſt l'aſyle obſcur de la nuit & des ombres?
C'eſt le creux des rochers, ou le fond des bois ſombres;
Nous les y trouverons durant l'ardeur du jour,
Et ſous l'ombrage frais des berceaux d'alentour.
Sur le front ſourcilleux de la montagne aride,
Où s'éveille à préſent l'aigle fier & rapide,
Quelle vapeur ſe mêle à l'air pur du matin!
La terre ſacrifie à ſon maître divin;
Il ne dédaigne point ſa foible créature,
Et tout adore en lui l'Auteur de la Nature.
La fleur répand au loin ſon parfum dans les airs,
Et les oiſeaux en chœur ont formé leurs concerts.

Grand Dieu, pour t'honorer, le lion plein
d'audace,
Des airs en mugissant fait retentir l'espace.
Quelle est de tes desseins la sage profondeur?
O Père des humains! ô puissant Créateur!
Quand tu vis l'Univers naître à ta voix féconde,
Quand tu dis au soleil: marche, éclaire le
monde;
Sans doute ta bonté vouloit nous rendre heureux:
L'homme le fut toujours quand il fut vertueux.
Soleil, quand tu reviens animer la Nature,
Tu pénètres mes sens d'une volupté pure;
Je crois me voir encore à ce premier matin,
A ce jour solemnel, où l'Etre souverain
Appella du néant cet Univers immense,
Et dicta ses Arrêts à la terre en silence.
Les animaux divers s'élancent dans les airs;
Dans les bois étonnés, au milieu des déserts,
Le superbe coursier, du sein de la poussière,
Secoue, en bondissant, une épaisse crinière;
Et, *moitié terre encor*, le lion courageux,
Déja semble essayer son instinct belliqueux.
Plus loin avec effort s'agite une colline;
Devenue éléphant, cette masse chemine.

On entendit ſoudain le bruit de mille voix
Vers le trône immortel s'élever à la fois.
Ainſi, Dieu bienfaiſant, ta puiſſance féconde
A nos yeux, chaque jour, fait renaître le monde.
En regardant les Cieux, nous chantons tes grandeurs;
Sans ceſſe, autour de nous, tu répands tes faveurs.
O Père des humains! un jour (je le révèle,
A mes foibles regards l'avenir ſe décèle)
Dans ce vaſte Univers, tu verras les Mortels
Te chanter, te bénir, t'élever des autels;
Les Peuples chanteront ta gloire dès l'Aurore;
Au coucher du Soleil, ils te loueront encore.
Tel fut l'hymne d'*Abel*, &c.

Je vous ai déja fait connoître, Monſieur, l'un des deux Chants de M. *Gilbert*, en vous annonçant ſon *Début Poëtique* il y a environ deux ans *, & j'ai mis ſous vos yeux quelques-unes des beautés fortes & quelquefois ſublimes que ce jeune Poëte a ſçu y répandre. Il n'y en a pas moins dans

* Voyez l'*Année Littéraire 1772, Tome V, page 181.*

le huitième Chant dont je ne vous ai point parlé. Voici un morceau qui vous confirmera dans l'idée avantageuse que vous vous êtes formée du talent de M. *Gilbert* pour les peintures énergiques & terribles. *Caïn*, après avoir tué son frère, a reçu la malédiction de Dieu par la bouche d'un de ses Anges ; il est livré à l'horreur de ses remords ; il en est, pour ainsi dire, accablé.

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les Cieux ;
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups du tonnerre & par les vents brisé :
C'est-là qu'il s'est assis, de forces épuisé.
Sa tête pesamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du sommeil reposoit ombragée ;
Et ses membres, long-temps flétris par la douleur,
Déja se remplissoient d'une jeune vigueur,
Indolemment jettés sur l'herbe défleurie :
Tout-à-coup il se lève, & furieux s'écrie ;

Oui, je l'entends gémir, je vois son sang couler;
Eh! quelle main cruelle ose bien l'immoler?
Arrêtez; c'est mon frère; oui, c'est *Abel*: perfide!
Mais où va ton erreur chercher le parricide?
Toi seul, toi seul as pu commettre un tel forfait!
O mon frère! mon frère! ah! par ce que j'ai fait
Juges, si tu m'aimas, quel sort me désespère;
Et cesse par pitié de poursuivre ton frère.
En des rêves affreux tristement absorbé,
Près du chêne à ces mots *Caïn* est retombé.

Voici un tableau plus doux & non moins bien rendu:

Bientôt le sage *Adam*, suivi de sa compagne,
Sort, &, d'un pied tardif, traversant la campagne,
Demande où sont ses fils: qui les tient arrêtés?
Que font-ils? & pourquoi se sont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse?
Abel, *Abel*, sur-tout l'étonne, l'intéresse:
Jamais de ses travaux *Abel* n'ouvrit le cours,
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours;
Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,

Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
Ah! courons, chère épouſe; allons chercher mon fils.
Mon fils, n'en doutons point, ſous quelque ombrage aſſis,
Elevant juſqu'au Ciel ſon ame noble & pure,
Entretient dans ſes chants le Dieu de la Nature.

On a raſſemblé, à la ſuite de ces traductions de M. *Geſſner*, diverſes imitations d'autres Poëſies imitées de différens auteurs Allemands, des Contes, des Fables, des Chanſons, des Odes. Quelques Fables de M. *Gellert*, imitées par feu M. *de Rivery*, ſont ce qu'il y a de mieux parmi ces petites pièces. L'Editeur auroit bien dû nous épargner la lecture des vers de Mrs. *Sedaine*, *Mercier*, &c, &c, &c.

Au reſte, Monſieur, on a placé à la tête des imitations des diverſes Poëſies dont je vous parlois tout-à-l'heure, différentes obſervations ſur la Littérature Allemande. Vous aimerez l'anecdote ſuivante, que l'auteur rapporte vers la fin de ces obſervations. « Tout le monde ſçait l'indifférence

» de l'auguste Philosophe de *Sans-*
» *Souci* sur les ouvrages que produit
» l'Allemagne ; M. *Zacharie* la lui a re-
» prochée avec finesse dans ses *Quatre*
» *Parties du Jour*, & lui-même ne s'en
» cache pas dans ses Œuvres *, & ail-
» leurs. Accoutumé à suivre M. *de Vol-*
» *taire* sur le Parnasse François, & à
» le suivre d'un pas égal, il se fait
» gloire de ne sçavoir d'Allemand
» que ce qu'il lui en faut pour com-
» mander à son Cocher ou à ses Sol-
» dats. Cependant, se trouvant à
» Léipsik, dans la dernière guerre, il
» voulut voir *Gellert*. Il le fit venir,
» s'entretint avec lui sur ses Fables,
» & finit par lui demander où il les
» avoit prises. SIRE, répondit *Gel-*
» *lert* avec la douceur qui le caractè-
» risoit, mes amis me disent que je
» suis un original. La conversation
» continua toujours avec la même fa-

* Les Graces, dit un autre, inspirent *Heinius* ;
Haller, à son avis, l'emporte sur *Horace* ;
Et *Gottsched* doit tenir le sceptre du Parnasse :
Ainsi jugeoit *Midas*, &c.

Epître au Généal Bredow.

» tisfaction de la part du Roi, qui dit,
» quand le Philosophe l'eut quitté : il
» faut avouer que cet homme-là a bien
» de l'esprit pour un Allemand. Le
» Marquis d'*Argens* lui avoit aussi ins-
» piré le desir de voir *Rabener* qui vi-
» voit à Dresde dans un Emploi de
» finances ;& *Rabener* transporté, mais
» toujours satyrique, écrivoit à *Gel-*
» *lert* : Il veut bien (la postérité le
» croira-t-elle) me parler en Alle-
» mand : oui, c'est en Allemand que
» le grand *Frédéric* veut parler avec
» moi. Mais l'entrevue n'eut pas lieu;
» & ce qu'il y eut de pis pour le Poëte,
» c'est qu'il continua, comme *Gellert*,
» à être privé de sa pension. «

Ce Recueil, Monsieur, est en général très-curieux, & aussi bien fait qu'il pouvoit l'être ; car il auroit été fort difficile de former un volume entier d'excellentes traductions de l'Allemand. Je suis étonné que l'Editeur, qui a recueilli de très-médiocres versions ou imitations, n'ait pas fait usage du Poëme de *Selime* & *Selima* de M. *Dorat*, où sont déployées toutes les richesses de l'imagination & de la Poësie.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un article des MÉLANGES HISTORIQUES.

En lisant votre Feuille N° 9, Monsieur, j'ai vu avec assez de surprise, page 261, que M. *Ducrot*, dans ses *Mêlanges Historiques*, &c, donne un certain *Jugement Mémorable* comme réel & arrivé à Péking, &c. Ce *Jugement* a été imprimé dès 1766 dans quelques ouvrages périodiques. On le retrouve dans les *Opuscules Poëtiques & Philosophiques* de M. *Feutry* publiées en 1771, chez *Delalain* rue de la Comédie Françoise, page 226, & c'est lui qui en est le véritable auteur. Voici le fait. On l'avoit prié de détromper un Chef de famille respectable qui avoit confié l'éducation de ses enfans à un mauvais Gouverneur. Il crut ne pouvoir mieux faire, pour rendre ce service sans se compro-

mettre, que d'imaginer ce *Jugement*, ainsi qu'un autre Apologue, qu'il supposa tiré d'un ancien Poëte Belge, que vous pourrez voir aussi dans ses *Opuscules*, page 224, & dont je joins ici une copie. Cet Apologue mériteroit bien une place dans votre Journal; j'ose l'en croire digne. Ces deux morceaux singuliers ont produit l'effet desiré. Le Pédagogue a été mis à la porte; les enfans sont devenus ce qu'ils devoient être, honnêtes, vertueux, tels qu'ils ne seroient certainement pas, si ce méchant Educateur fut resté avec eux. Voilà ce que vous ignoriez sans doute, Monsieur, & ce que M. *Ducrot* ne pouvoit pas sçavoir; j'ai été en partie témoin de ce fait; mais au moins devoit-il bien ne pas faire entendre qu'il avoit rapporté ce *Jugement Mémorable* d'après les Annales Chinoises qu'il n'a peut-

être jamais lues. Je ne taxe point une compilation de plagiat. Il seroit néanmoins beaucoup mieux de citer ses sources, & ne pas donner, comme historique, un Apologue, ou un trait d'imagination dans le gout de ce *Jugement* & de l'*Apologue Wallon tiré d'un ancien Poëte Belge*, que je vous envoye.

» Un brin de lierre rampoit non
» loin d'un mur qui soutenoit la ter-
» rasse & les jardins d'un vaste Pa-
» lais dont ils formoient la princi-
» pale décoration ; cette plante, se
» traînant avec souplesse, s'attache
» insensiblement au pied de la mu-
» raille, &, par cent replis, s'é-
» lève, s'insinue dans le joint & le
» foible de ses pierres, l'embrasse,
» la couvre totalement de ses tiges
» corrosives que cachent leurs feuil-
» les trompeuses, & finit par dé-

» grader ce qui lui servoit d'appui.
» Un Architecte passe heureusement
» vis-à-vis de cette noble demeure,
» apperçoit le mal & l'annonce au
» Maître qui, soudain, fait arracher
» ses racines destructives : mais pour
» avoir négligé d'arrêter les progrès
» de cette ingrate & dangereuse pro-
» duction, il paya un long & coûteux
» récrépissage.

» Grands, qui vous laissez appro-
» cher, séduire & miner par un tas
» d'espèces dont vous êtes entourés
» nuit & jour, & qui les choisissez
» même pour Instituteurs de vos fils,
» vrais ornemens & seuls soutiens de
» vos Maisons illustres, agissez avec
» la prudence de ce Seigneur respec-
» table. Sa déférence aux avis de l'Ar-
» tiste, quoiqu'un peu tardive, em-
» pêcha la ruine totale du superbe édi-
» fice. Ne regrettez donc pas, vous;

» ſes pareils, la dépenſe néceſſaire » d'une prompte réparation ; chaſſez » loin de vous ces bas complaiſans » & ces perfides adulateurs ; attirez » au ſein de vos familles des gens » honnêtes, inſtruits & vertueux ; » c'eſt alors que vous ſerez vraiment » grands & dignes enfin de ce reſpect » que ſouvent vous oſez exiger de » nous ſans titres, & que nous vous » refuſons alors avec juſtice. «

J'ai l'honneur d'être, &c.

GONDEMAN.

ÉPIGRAMME.

Sur la Montagne aux deux ſommets,
Croyez-vous, mes amis, que *la H**** graviſſe ?
Liſez, depuis *Warvick*, tous les vers qu'il a faits ;
Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'écreviſſe.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Juin 1774.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Vie de Marie de Médicis, Princesse de Toscane, Reine de France & de Navarre : 3 volumes in-8° de plus de 600 pages chacun. À Paris, chez Ruault Libraire, rue de la Harpe. Prix 18 livres relié.

MARIE DE MÉDICIS nâquit à Florence le 26 Avril 1573, de *François II de Médicis* dernier Duc de ce nom, & de *Jeanne d'Autriche* Reine de Hongrie & de Bohême. Quoique cette Princesse ait été mariée beaucoup plus tard que ne le sont pour l'ordinaire les personnes de son rang, les Historiens ne nous ont

tranſmis aucune particularité ſur ſa jeuneſſe. *Mathieu* même, qui nous a laiſſé l'éloge de cette Reine, ne parle que de ſa beauté, de ſes charmes & des graces de ſon eſprit, ſans entrer dans aucun détail ſur ſon caractère, ni ſur ce qui la concerne pendant tout le temps qui a précédé ſon mariage. On peut cependant juger, d'après l'hiſtoire de ſa vie, qu'elle étoit née jalouſe & opiniâtre, & que les différentes circonſtances où elle s'eſt trouvée n'ont fait que développer le germe de ces deux défauts, & les mettre en action. *Marie* avoit donné toute ſa confiance à *Léonora Galigaï*, fille de ſa Nourrice, & même ſa ſœur de lait. Cette fille, dont le père étoit Menuiſier, joua, par la ſuite, un très-grand rôle dans l'hiſtoire de la Princeſſe de Toſcane, dont elle étoit devenue la Femme de chambre; elle la ſuivit en France, & y épouſa le fameux *Concini*, fils d'un Sécrétaire d'Etat du Grand Duc, ſi connu depuis ſous le nom de *Maréchal d'Ancre.*

Marie de Médicis avoit atteint l'âge de vingt-ſept ans, lorſque ſon ma-

riage fut arrêté avec *Henri IV*. Cette négociation fut terminée en très-peu de temps, & le Roi, qui ne s'attendoit pas à cette prompte expédition, en fut si frappé, que, lorsque M. *de Sully* vint la lui apprendre, *il parcourut sa chambre à grands pas, rongeant ses ongles, grattant sa tête & paroissant plongé dans la plus profonde réflexion, sans prononcer une parole.* Il rompit enfin le silence: *Eh bien*, dit-il, *en frappant l'une de ses mains sur l'autre, de Par-Dieu soit, il n'y a remède; puisque, pour le bien de mon Royaume, vous dites qu'il faut que je me marie, il faut donc me marier.* Cependant ce mariage ne put s'accomplir que l'année suivante, le 5 Octobre 1600.

La flotte qui conduisit *Marie de Médicis* en France fut de la plus grande magnificence; la galère qu'elle montoit éteinceloit d'or & de pierreries, & jamais on n'avoit vu sur mer un spectacle plus brillant. On a même peine à concevoir comment la fortune du Grand Duc pouvoit être assez considérable pour le mettre en

état d'équiper un bâtiment d'un prix aussi immense. En effet, sans compter toutes les pierres précieuses dont il étoit enrichi, tant en dedans qu'en dehors, on estimoit 210000 livres les seules armes du Roi & du Grand Duc, qu'on avoit placées devant le siège où la Reine étoit assise.

Marie de Médicis ne tarda pas à donner un héritier à la France. *Henri IV*, aussi bon mari que bon Roi, ne la quitta pas un moment pendant tout le temps de son travail, qui fut long & douloureux. Il partageoit ses souffrances, la consoloit, animoit son courage par l'espoir d'une prompte délivrance, & du plaisir qu'elle ressentiroit si elle donnoit un Dauphin à la France*. Il poussa même ses soins

* *César de Vendôme*, fils naturel de *Henri IV*, alors âgé de six ans & quelques mois, voyant le desir que son père & toute la Cour avoient que la Reine accouchât d'un Prince, témoigna beaucoup de curiosité sur cet objet à la *Boursier*. Cette Sage-Femme ayant dit qu'il dépendoit d'elle que la Reine accouchât d'un garçon ou d'une fille, *César* lui repartit avec vivacité : *Puisque cela dépend de vous, mettez-y donc les pièces d'un fils.*

jusqu'à l'exhorter à crier, *de crainte*, disoit-il, *que sa gorge ne s'enflât par les efforts qu'elle faisoit pour se retenir.* *Henri IV* avoit recommandé à *la Boursier* de ne pas laisser connoître à cette Princesse qu'elle eût mis au monde un fils, si elle en avoit un, parce qu'il étoit à craindre qu'un excès de joie ne fût contraire à son état. Cette femme, pendant l'accouchement, sçut tellement se contraindre & composer son visage, qu'elle ne témoigna pas la plus légère émotion. Cette tranquillité apparente trompa *Henri IV* lui-même; il ne voulut pas croire l'heureuse nouvelle qu'on lui donna de la naissance d'un Dauphin. Il vint trouver *la Boursier* d'un air triste & changé, &, ne doutant pas que ce ne fût une fille qui venoit de naître, il lui dit: *Sage-Femme, est-ce un fils?* La *Boursier* ayant répondu qu'oui, *je vous prie*, continua-t-il, *ne me donnez point de courte joie, cela me feroit mourir.* La Sage-Femme développa aussitôt l'enfant, & le lui fit voir. Le Roi, après avoir demandé à *la Boursier*, s'il pouvoit, sans danger, instruire la

Reine de leur bonheur commun, courut, transporté, au lit de cette Princesse, & lui apprit, en l'embrassant tendrement, qu'elle venoit de donner un héritier à la France. Dans l'excès de sa joie, il embrassoit tous ceux qu'il rencontroit, & couroit dans les salles de l'appartement de la Reine, pour amener tous ceux qui s'y trouvoient voir le Dauphin qui venoit de naître. Il perdit même son chapeau dans la foule. *La Boursier* lui ayant représenté qu'il entroit trop de personnes dans la chambre de *Marie de Médicis*, qui pouvoit en être incommodée : *Tais-toi*, *Sage-Femme*, lui dit le Roi en lui frappant sur l'épaule, *cet enfant est à tout le monde, il faut que chacun le voie & s'en réjouisse.*

Les amours de *Henri IV* excitèrent de fréquentes brouilleries entre la Reine & lui. Si *Marie de Médicis* eût mis plus de douceur & de complaisance dans sa conduite, elle eût peut-être guéri le Roi de cet amour effréné pour les femmes, qui ternissoit quelquefois ses autres qualités ; car l'attachement qu'il avoit pour la Reine

étoit sincère. Elle lui plaisoit au point qu'il disoit même à ses Confidens que, si elle n'eût point été sa femme, il eût donné tout son bien pour qu'elle fût sa maîtresse. Mais l'aigreur & l'emportement auquel elle se livroit quelquefois, loin de l'aider à surmonter ses foiblesses, ne servoient qu'à l'y entretenir, parce qu'il cherchoit à se consoler auprès de ses maîtresses, & sur-tout auprès de Mad^e *de Verneuil*, des chagrins journaliers que *Marie de Médicis* lui faisoit éprouver. Ainsi, cette Princesse, en se laissant aller à l'impétuosité de son caractère, devenoit elle-même l'artisan de ses malheurs, & fomentoit des passions que son intérêt & celui du Roi étoient d'éteindre. Elle ne lui pardonnoit pas son attachement pour Madame *de Verneuil*. Ce Prince avoit résolu de ne plus revoir celle-ci; mais il avoua à M. *de Sully* qu'il n'en avoit point le courage, sur-tout lorsqu'il comparoit les agrémens de la Marquise, les graces & l'enjoûment de son esprit, avec le caractère dur & intraitable de la Reine. Il convenoit en même-temps

qu'il ne pouvoit se résoudre à prendre le ton de maître avec *Marie de Médicis*. M. *de Sully* lui conseilla vainement d'obliger cette Princesse, par une fermeté nécessaire à leur repos commun, de renfermer en elle-même sa mauvaise humeur, & de supprimer sur-tout ses reproches en public, qui étoient aussi indécens que peu conformes au respect qu'elle lui devoit. Toutes ces représentations ne purent rien gagner sur *Henri IV*. La foiblesse de ce Prince pour les femmes étoit si excessive, qu'il ne pouvoit la vaincre, même à l'égard de la Reine.

Les dissensions domestiques rendoient *Henri IV* aussi malheureux que *Marie*. Ce Prince étoit même quelquefois obligé de se relever la nuit, excédé de ses reproches, & de la quitter. M. *de Sully* rapporte dans ses Mémoires, *qu'il ne les a jamais vu passer huit jours sans se quereller*. Cette Princesse, naturellement violente, se laissoit quelquefois aller aux plus grands emportemens. Elle poussa même un jour sa vivacité au point de lever le bras pour frapper le Roi. M. *de Sully*, qui étoit

préſent, le rabattit auſſitôt avec tant de force, qu'elle prétendit qu'il l'avoit frappée; mais elle lui en ſçut bon gré, quand ſa colère fut paſſée.

Marie avoit d'autant plus de tort que *Henri IV* étoit rempli de ſoins pour elle, & lui donnoit, en toute occaſion, des témoignages de ſa confiance. Comme il ſçavoit qu'elle étoit capable de garder un ſecret, il ne craignoit pas de l'inſtruire des affaires de l'Etat, & de la manière de le gouverner. Il ſembloit qu'il eût prévu qu'elle ſe trouveroit bientôt dans le cas de faire uſage de ces inſtructions. Il l'appelloit même ſouvent *Madame la Régente*. Un jour qu'elle en paroiſſoit affligée: *Vous avez raiſon*, lui dit *Henri IV*, *de deſirer que nos ans ſoient égaux; car la fin de ma vie ſera le commencement de vos peines. Vous avez pleuré de ce que je fouettois votre fils avec un peu de ſévérité; mais quelque jour vous pleurerez beaucoup plus du mal qu'il aura, ou de celui que vous en recevrez vous-même. Mes maîtreſſes ſouvent vous ont déplu; mais difficilement éviterez-vous d'être un jour maltraitée par*

celles qui posséderont son esprit. D'une chose vous puis-je assurer, c'est qu'étant de l'humeur dont je vous connois, en prévoyant celle dont il sera, vous entière, pour ne pas dire têtue, & lui opiniâtre, vous aurez sûrement maille à départir ensemble.

Après la mort de *Henri IV*, *Marie de Médicis* fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de *Louis XIII* son fils. On sçait combien cette tutelle fut orageuse. L'obstination & la foiblesse furent les deux qualités dominantes que la Reine laissa voir dans sa conduite. Des querelles sans cesse renaissantes divisoient la Cour, & *Marie* les rendoit sérieuses, par l'importance qu'elle sembloit y mettre. Elle négocioit sans cesse avec les Grands du Royaume, soit pour les réconcilier, soit pour prévenir les ruptures dont elle croyoit devoir redouter les suites. Elle donnoit à ces petits intérêts un temps & des soins qui auroient dû être réservés aux grands objets de l'administration dont elle étoit chargée; mais son génie étoit trop étroit pour en em-

braſſer l'étendue. Elle ne voyoit, dans le gouvernement d'un Royaume, que cette politique d'intrigues, ſi familière aux femmes, & qu'elle poſſédoit au ſuprême degré. Elle épuiſa, par ſon faſte & par ſes profuſions, les tréſors que l'économie de *Henri IV* avoit amaſſés, malgré les guerres continuelles qu'il avoit eues à ſoutenir. Elle accabla de bienfaits ceux dont elle redoutoit les cabales, & leur apprit, par ſes largeſſes déplacées, à tout obtenir d'elle en s'en faiſant craindre. Auſſi les Grands & les Princes abusèrent-ils de ſa foibleſſe, pour la forcer à ſubir le joug de leur deſpotiſme. Chacun d'eux avoit ſon parti ſéparé, & ce fut à cette diviſion que l'Etat dut ſon ſalut, quoique cette anarchie ne tendît qu'à renverſer le pouvoir Souverain.

La majorité de *Louis XIII* apporta peu de remède aux maux dont le Royaume étoit accablé, parce que *Marie*, ſous le nom de ſon fils, conſerva la même puiſſance & ſe conduiſit par les mêmes principes. Livrée au Maréchal *d'Ancre* & à ſes créatures,

elle ne se décidoit que d'après leurs conseils, &, comme il étoit essentiel pour eux que le Roi restât toujours dans la dépendance de sa mère, ils engagèrent cette Princesse à l'éloigner de la connoissance des affaires. C'est dans cette vue qu'elle eut l'imprudence de favoriser le goût & l'attachement que le jeune *Louis* avoit pris pour M. *de Luynes*. Mais l'espoir de gouverner engagea bientôt ce Favori à rendre odieux à *Louis* l'esclavage dans lequel on le tenoit, en lui faisant observer qu'il vivoit plutôt sous la domination de *Concini* que sous la tutelle de sa mère. Le peu de ménagemens & d'égards que *Marie* témoignoit à son fils, avoit commencé de bonne heure à lui aliéner le cœur de ce jeune Prince. L'Historien rapporte que la Reine Mère aimoit fort les chiens, & que le Roi, en entrant un jour dans sa chambre, marcha sur la patte d'un de ceux qu'elle affectionnoit le plus. Le chien aussitôt se jetta sur sa jambe, & le mordit jusqu'au sang. *Marie*, loin de lui en témoigner de la peine & de lui

en faire ses excuses, le querella avec beaucoup d'aigreur. *Louis* sortit en colère, & ne put s'empêcher de dire que *sa mère paroissoit aimer mieux un chien que lui.* Il étoit encore plus outré de l'insolence du Maréchal *d'Ancre* & de sa femme, qui oublioient souvent le respect qu'ils lui devoient. Il en avoit paru choqué dès sa plus tendre enfance; &, comme ils n'avoient point changé de conduite depuis sa majorité, il en étoit vivement blessé. Un jour qu'il s'amusoit à de petits jeux dans son appartement, au-dessus duquel logeoit la Maréchale *d'Ancre*, celle-ci lui fit dire qu'*elle avoit la migraine, & qu'il faisoit trop de bruit.* *Louis*, offensé avec raison de cette insolence, lui fit répondre que, *si sa chambre étoit trop exposée au bruit, Paris étoit assez grand pour qu'elle pût y en trouver une autre.*

La hauteur arrogante de ces Favoris, leur fortune énorme, leur insatiable avidité, avoient également révolté le Peuple & les Grands. *Concini* voyoit l'orage se former sur sa tête, & paroissoit, de temps en

temps, avoir quelques pressentimens funestes de sa chûte. Ayant perdu sa fille, & *Bassompierre* étant venu pour le consoler, le Maréchal *d'Ancre* lui répondit que l'affliction dont il le voyoit pénétré n'avoit pas seulement pour objet la mort de sa fille, mais les tristes présages pour l'avenir qu'elle lui donnoit, & l'opiniâtreté de sa femme qui ne pouvoit se résoudre à quitter la France, malgré les périls certains qu'il y prévoyoit. A cette occasion, il lui rappella divers affronts qu'il avoit déja reçus, la nécessité où il avoit été de céder *Amiens* au Duc *de Longueville*, & de se sauver en Normandie pour échapper à la fureur des Princes : *à chaque coup de fouet*, ajouta-t-il, *que la Fortune me donne, j'importune ma femme envain pour nous retirer dans le Duché de Ferrare. Je suis en état d'offrir six cens mille écus au Pape pour l'usufruit de ce Duché, où nous pourrions passer en paix le reste de nos jours. Je me suis mis à genoux devant elle, pour tâcher de la persuader avec plus d'efficace ; mais elle me reproche mon ingratitude & ma lâcheté de*

vouloir abandonner la Reine qui nous a comblés de tant de biens. Je suis donc perdu sans ressource, & , si ce n'étoit que j'ai tant d'obligations à ma femme, je la quitterois & m'en irois en lieu, là où les Grands ni les Peuples de France ne me viendroient pas chercher. Cependant ces noirs pressentimens ne rendoient le Maréchal *d'Ancre* ni moins fier, ni moins impérieux. *Richelieu*, alors Evêque de Luçon, s'étant refusé à une injustice qu'il exigeoit de lui, *Concini* s'en trouva si offensé qu'il ne pensa plus qu'à la manière de s'en venger. Il lui écrivoit un jour : *Par-Dieu, Monsieur, je me plains de vous, vous me traitez trop mal ; vous traitez la paix sans moi ; vous avez fait que la Reine m'a écrit.... Que diable, la Reine & vous, pensez-vous que je fasse ? La rage me mange jusqu'aux os*, &c.

De *Luynes* & ses partisans arrachèrent enfin le consentement de *Louis XIII* pour arrêter cet orgueilleux Favori. Le détail des précautions qui furent prises pour assurer ce coup, font voir jusqu'à quel point le Maréchal s'étoit rendu redoutable. *Luynes*,

dans la crainte que l'entreprise n'échouât, avoit fait secrettement seller des chevaux, pour quitter le Louvre & se sauver avec le Roi. Ce Prince feignit, ce jour-là, d'avoir pris médecine, pour avoir une raison apparente de tenir la grande porte du Louvre fermée, & empêcher que les Gens du Maréchal *d'Ancre* n'entrassent après lui. On augmenta aussi le nombre des Archers de la porte, & ces derniers devoient prendre, en cas de nécessité, les hallebardes qu'on avoit placées dans une chambre voisine. Le Maréchal *d'Ancre* arriva sur les six heures du matin (24 Avril 1617) pour aller attendre dans la chambre de sa femme que la Reine fût éveillée. Sa suite étoit si considérable qu'elle tenoit, depuis sa maison située au fauxbourg S. Antoine, jusqu'au Louvre. On avoit placé, au-dessus de la porte du Louvre, un homme qui fit tourner trois fois son chapeau, pour annoncer, par ce signe, que *Concini* étoit près d'entrer. Aussi-tôt un des Gardes alla en donner avis à *Vitri*, qui étoit alors sur l'escalier de la salle des

Suisses. Cet Officier partit sur le champ pour aller au-devant du Maréchal, en se faisant accompagner de tous ceux qui l'attendoient dans la Cour. Il le trouva arrêté pour lire une lettre, qu'on lui avoit fait remettre à dessein. *Vitri*, naturellement vif, & qui, d'ailleurs, étoit peut-être troublé de l'ordre qu'il alloit exécuter, eût passé sans voir *Concini*, si *Duhallier*, son frère, qui le suivoit immédiatement, ne lui eût dit : *Monsieur, voilà M. le Maréchal. Où est-il ?* demanda *Vitri*. *Tenez, le voilà*, lui repartit-on. A l'instant *Vitri* le prit d'une main par le bras, & levant de l'autre son bâton de commandement, lui déclara qu'il l'arrêtoit de la part du Roi. *Moi prisonnier*, reprit le Maréchal en se retirant en arrière ! Au même instant on lui tira trois coups de pistolet, l'un à la tête, l'autre au cœur, le troisième au ventre ; mais on croit qu'il fut tué du premier. De trente Gentilshommes qui accompagnoient le Maréchal, il n'y eut qu'un seul qui mit l'épée à la main pour défendre son Maître ; mais, lorsqu'on lui

eut dit que c'étoit la volonté du Roi, & qu'il vit, d'ailleurs, ſes camarades ſe retirer, il ſuivit leur exemple.

Cet événement excita beaucoup de bruit & de tumulte dans le Louvre. Un inconnu, dans ce moment de trouble, entra dans la chambre du Roi, & lui dit, d'un air très-effrayé, que le Maréchal *d'Ancre* avoit été manqué, & qu'il montoit accompagné de tous ſes Gens en armes. *Louis*, ſans paroître ému, demanda ſon épée, &, s'adreſſant à un de ſes Gentilshommes qu'il eſtimoit beaucoup : *Monſieur*, lui dit-il, *que faut-il faire? Ce qu'il faut faire*, répondit cet Officier? *Puiſque V. M. paroît avoir le courage & la réſolution que je lui vois, il faut aller à eux, vous leur paſſerez ſur le ventre, voir à tout Paris, s'ils s'oppoſent à vous.* Auſſi-tôt ce Prince s'achemina vers ſa grande ſalle. Mais cette alarme fut heureuſement de courte dûrée; car on entendit, le moment d'après, crier : *Vive le Roi, le Tyran eſt mort.* Le Maréchal *d'Ancre* avoit au doigt un diamant d'un grand prix, qu'on lui ôta, ainſi que ſon écharpe, au mo-

ment qu'il fut tué. On trouva dans ses poches des billets pour la somme de dix-neuf cens mille livres.

On envoya sur le champ arrêter la Maréchale. Elle étoit encore dans son lit ; & ceux qui furent chargés de cette expédition la dépouillèrent au point que, lorsqu'elle voulut s'habiller, elle s'apperçut qu'on lui avoit pris jusqu'à ses bas. Elle fut donc obligée d'avoir recours à son fils, âgé de douze ans, auquel elle envoya demander de l'argent pour en acheter ; &, comme il n'avoit que de la monnoie sur lui, elle ne put s'en procurer que de toile. Elle fut transférée à la Bastille. *Persan*, qui en étoit Lieutenant, fut obligé de lui donner deux chemises, parce qu'elle en manquoit.

Une partie de la maison du Maréchal *d'Ancre* fut pillée par le peuple, & sur-tout la chambre de son fils, auquel on enleva jusqu'à son lit. Il passa tout le jour & toute la nuit dans cette chambre ainsi dépouillée, où il fut gardé par quelques Soldats. Cet enfant témoigna une si grande douleur de son ignominie, qu'il refusa, quoi-

que mourant de faim, de prendre un morceau de pain qu'on lui offroit. *Fiesque*, en ayant eu compassion, l'emmena chez lui au Louvre; mais, pour le soustraire à la fureur du peuple, il lui donna le manteau d'un de ses Laquais, & le fit passer ainsi sans qu'il fût reconnu. La Reine *Anne d'Autriche* prit aussi pitié de son malheur, & le fit venir dans son appartement; mais ayant oui dire qu'il avoit un talent supérieur pour la danse, elle eut la cruauté d'exiger de lui qu'il dansât devant elle. Il n'osa refuser, quoiqu'il témoignât combien cette obéissance lui coûtoit. On ne sçait quel nom donner à une fantaisie aussi bisarre; car il n'est pas à présumer que cette Princesse voulût insulter à l'infortune du fils de *Concini*. Ce jeune homme, qui devoit s'attendre à la fortune la plus brillante, fut conduit, quelques jours après la mort de son père, au Château de *Nantes*, où il demeura cinq ans prisonnier. Il y resta jusqu'à la fin de 1622, que *Marie de Médicis*, réconciliée avec son fils, obtint la liberté

de ce malheureux, à condition qu'il ſortiroit du Royaume. Il ſe retira à *Florence*, & y mourut de la peſte en 1631.

On eſt inſtruit des indignités que la populace effrénée exerça ſur le cadavre du Maréchal *d'Ancre*. L'Evêque de *Luçon* paſſoit, précisément dans ce moment, ſur le Pont-Neuf. Son carroſſe ayant malheureuſement preſſé un de ces furieux, le Prélat craignit que, pendant la querelle qui s'éleva entre ſon Cocher & cet homme, on ne le reconnût, & que la haine qu'on avoit pour *Concini*, auquel on ſçavoit qu'il devoit ſa fortune, ne s'étendît juſques ſur lui; ſon péril lui fit naître l'idée de demander ce qu'on faiſoit. On lui répondit qu'on brûloit le cadavre du Maréchal *d'Ancre*. Auſſi-tôt il loua le zèle des Pariſiens, les appella bons Serviteurs de Sa Majeſté, & ſe mit à crier de toutes ſes forces *vive le Roi*. On lui donna ſur le champ paſſage, & ſa préſence d'eſprit le ſauva du plus grand danger.

La Reine-Mère fut promptement inſtruite de l'aſſaſſinat de *Concini*. Sa

ſurpriſe fut égale à ſa douleur ; mais elle parut plus occupée de la perte prochaine de ſon autorité que de la mort de ſon Favori. Comme elle paroiſſoit plongée dans les plus triſtes réfléxions, on eut l'imprudence de venir lui témoigner l'embarras où l'on étoit d'annoncer à la Maréchale que ſon mari avoit été tué, & de la prier de prendre ce ſoin. Ce diſcours la choqua : *J'ai bien autre choſe à faire préſentement*, répondit-elle ; *ſi l'on ne peut dire à la Maréchale que ſon mari eſt mort, il faut le lui chanter aux oreilles : qu'on ne me parle plus de ces gens-là ; je leur avois dit, il y a long-temps, qu'ils feroient bien de s'en retourner en Italie.*

On avoit réſolu l'éloignement de la Reine-Mère, en même-temps que la perte de ſon Favori. Auſſi-tôt après la mort du Maréchal, cette Princeſſe avoit demandé d'avoir un entretien avec ſon fils ; mais cette grace lui fut refuſée. Le Baron de *Vitri* vint lui ôter ſes Gardes, & mettre à leur place ceux du Roi. Il leur ordonna d'empêcher *Marie* de ſortir de ſon ap-

partement ; il en fit murer les portes, à l'exception d'une seule, & rompre le pont-levis qui étoit du côté du Jardin. On insulta même cette Princesse, jusqu'à venir fouiller dans sa Chambre & dans son Cabinet. Sa Dame d'honneur, surprise d'une recherche aussi offensante pour sa Maîtresse, en demanda la cause. L'Officier, chargé de cette odieuse commission, lui répondit, *qu'il avoit ordre de regarder jusques sous les coffres, pour découvrir si l'on n'y avoit pas caché des caques de poudre, pour faire sauter le Roi qui logeoit au-dessus d'elle.* Un traitement aussi dur détermina *Marie de Médicis* à demander elle-même son éloignement ; on convint qu'elle se retireroit à Blois. On lui accorda la consolation de voir son fils avant de partir ; mais on avoit réglé jusqu'aux plus petits détails relatifs à cette entrevue. Les termes dont elle devoit se servir pour faire ses adieux au Roi, furent rédigés par l'Evêque de *Luçon*, & ceux que *Louis* devoit employer pour lui faire aussi les siens, le furent par de *Luynes*. Ces discours furent

ensuite examinés dans le Conseil. L'adieu fut fort tendre de la part de *Marie de Médicis*, qui fondoit en larmes. Elle partit enfin, accompagnée de Mesdames ses filles & de toutes les Princesses, qui la conduisirent au-delà des portes de Paris. Elles témoignèrent toutes beaucoup de regret en se séparant d'elle. Ses Domestiques avoient aussi la tristesse peinte sur le visage; & ce cortége, qui ressembloit plutôt à une pompe funèbre qu'au départ d'une Reine, auroit pu porter la pitié jusques dans les ames les plus insensibles. *Marie*, seule, ne donna aucune marque de foiblesse; elle traversa Paris l'œil sec, & sans laisser appercevoir la plus légère émotion. Son désespoir, cependant, dut être à son comble, lorsqu'elle vit que non-seulement la populace n'étoit point touchée de son infortune, mais qu'elle lui insultoit par des propos peu respectueux, & même offensans. Dès que *Louis* sçut que sa mère alloit monter en carrosse, il alla sur son balcon pour la voir partir, &, lorsqu'elle fut sortie du Louvre, il courut

à

à ſa galerie pour la voir paſſer encore ſur le Pont-Neuf. Il ſembloit que ce Prince ſe fît un plaiſir barbare de repaître ſes yeux d'un ſpectacle qui auroit dû déchirer ſon cœur.

De Luynes, après le départ de la Reine-Mère, ne trouvant plus d'obſtacle à ſon ambition, profitoit de l'empire qu'il avoit ſur l'eſprit du Roi, pour diſpoſer de tous les emplois & de toutes les graces. Les Grands en murmuroient hautement; & le Duc de *Bouillon*, le voyant s'arroger la même autorité qui avoit attiré tant d'ennemis au Maréchal d'*Antré*, diſoit qu'*on n'avoit pas changé de taverne, mais ſeulement de bouchon.*

Marie ne reſta pas long-tems au Château de *Blois*; elle en ſortit de nuit par la fenêtre de ſon appartement, malgré les eſpions qu'elle avoit autour d'elle & les Troupes qui l'environnoient. « Sur le point de ſortir » d'eſclavage, dit l'Hiſtorien, elle » leva elle-même ſa robe, & la re» trouſſa autour d'elle pour ſortir plus » aiſément. Le Comte de *Breſne* paſſa » le premier par la fenêtre pour lui

» donner *la main*. *Dupleſſis* la ſuivit, » de même que les Domeſtiques qui » étoient dans la confidence de cette » Princeſſe. *Marie* eut tant de peine » à deſcendre par la première échelle, » juſques ſur la platte-forme, qu'elle » ne put ſe réſoudre à ſe ſervir du » même moyen pour gagner le bas de » la terraſſe. Elle préféra donc de s'aſ- » ſeoir ſur un manteau, qu'on gliſſa » du haut de la platte-forme juſques » dans la rue. Dès que la Reine fut » parvenue au pied des murailles, le » Comte de *Breſne* & *Dupleſſis* lui » donnerent le bras, & traverſerent » avec elle les fauxbourgs de la Ville. » *Marie* rencontra pluſieurs de ſes » Officiers, qui, la voyant ſans flam- » beau entre deux hommes, la pri- » rent pour une femme ſuſpecte. Elle » entendit même les propos libres » qu'ils tenoient à ce ſujet, & dit en » riant ; *ils me prennent pour une bonne* » *Dame* ».

Dès que *Marie de Médicis* ſe vit en liberté, elle écrivit à tous les Grands du Royaume pour les attirer dans ſon parti. Le Duc d'*Epernon* leva des

Troupes par ſon ordre, & les hoſtilités alloient commencer, lorſque l'Evêque de *Luçon* engagea cette Princeſſe à s'accommoder avec le Roi. Cette paix fut conclue à Angoulême où elle s'étoit ſauvée, & ratifiée peu de jours après, à Saint-Germain, par *Louis XIII*. Cette réconciliation ne fut pas de longue durée. La Reine, mécontente de l'inexécution du Traité d'Angoulême, reprit bientôt les armes, dans l'eſpérance où elle étoit d'être ſoutenue par les Grands de la Cour. Mais cette guerre dura peu; on donna des ordres dans toutes les Provinces pour veiller ſur les entrepriſes des Rebelles; & le Roi, après s'être montré dans la Normandie, vint à *Angers*, où ſes Troupes forcèrent le pont de Cé, & où la Reine ſe ſoumit.

Je ne ſuivrai pas plus loin, Monſieur, le fil des événemens qui agitèrent la vie de cette Princeſſe. Inquiéte, turbulente, toujours dévorée de l'ambition de gouverner, toujours occupée d'intrigues & de cabales, elle avoit mis toute la France en feu. *Louis*

jugea qu'il étoit enfin néceſſaire d'éloigner cette Princeſſe pour rétablir la tranquilité dans ſon Royaume; mais l'opiniâtreté de *Marie* à ne vouloir ſe retirer dans aucune de ſes maiſons, parce qu'elle craignoit qu'on ne la conduisît de force à Florence, la fit réſoudre à s'expatrier d'elle-même. On la vit d'abord ſe retirer à Bruxelles, de-là en Hollande, enſuite en Angleterre, mendiant partout un aſyle, & ne pouvant l'obtenir; ſon caractère la faiſoit redouter de tous les Princes. Il eſt vrai qu'elle avoit contre elle, dans le Cardinal *de Richelieu*, un ennemi terrible qui ne ceſſa de la perſécuter, & d'épuiſer ſur elle tous les traits de ſa vengeance. Non content d'avoir rendu cette Princeſſe odieuſe aux yeux de ſon fils, ce Miniſtre implacable pouſſa la dureté juſqu'à lui faire refuſer ſa ſubſiſtance. Cette conduite eſt d'autant plus atroce de la part du Cardinal, que, malgré les torts de la Reine envers lui, il n'auroit jamais dû oublier qu'il lui étoit redevable de toute ſa fortune, & qu'il tenoit d'elle même le pou-

voir dont il se servoit pour l'accabler. Cette Reine, après avoir erré de pays en pays, se vit enfin obligée de se retirer à Cologne.

Les chagrins multipliés & les humiliations en tout genre qu'avoit reçues cette Princesse, avoient tellement flétri son ame, qu'elle sembloit avoir perdu jusqu'à la faculté de se plaindre. On ne voit pas, en effet, que, depuis son arrivée à Cologne, elle ait rien entrepris. Elle y mourut presque comme une Bourgeoise obscure, âgée de 69 ans deux mois & neuf jours. *Fabio Chigi*, Nonce Apostolique, qui l'assista dans ses derniers momens, lui demanda si elle ne pardonnoit pas à tous ses ennemis, & en particulier au Cardinal *de Richelieu*? *De bon cœur*, répondit-elle. *Madame*, ajouta le Nonce, *pour l'en convaincre, voudriez-vous lui envoyer le brasselet que vous avez au bras? Ah! Questo e pur troppo*, répartit-elle: *Ah! C'en est trop. Chigi* n'insista pas davantage; il convint dans la suite qu'il avoit voulu trop exiger de la Reine Mère.

Cette Princesse fit un testament;

elle y demandoit que ſon corps fût porté à Saint Denis, & inhumé auprès de celui de *Henri IV*. Elle déclaroit que, malgré les jugemens qu'on avoit portés ſur elle, depuis qu'elle étoit ſortie du Royaume, elle ne s'étoit jamais dépouillée des ſentimens qu'elle devoit, comme ſujette & comme mère, à ſon Roi & à ſon Fils. Ce teſtament renfermoit pluſieurs diſpoſitions en faveur de ſes Officiers, de ſes Domeſtiques, des Capucins, des Carmes Déchauſſés de Paris, & des pauvres Filles de Cologne. Elle aſſigna le payement de ces legs ſur ſes revenus, tant ceux qui provenoient de ſes biens que de ſon douaire & de ſes penſions qu'elle prétendoit lui être dûes. Elle y comprenoit auſſi les meubles qu'elle avoit laiſſés dans ſon Palais du Luxembourg, & qu'elle ordonnoit qu'on vendît pour acquitter ces legs. Elle terminoit ſon teſtament en ſuppliant *Louis* de donner la liberté à ceux qui étoient détenus en priſon pour lui avoir été trop attachés, & *d'annuller les procédures faites contre ceux de ſes Serviteurs qui étoient encore hors du Royaume*.

Marie de Médicis, dit *Montglas*, *veuve de Henri IV, mère de Louis XIII, des Reines d'Espagne & d'Angleterre, ainsi que de la Duchesse de Savoye, tellement qu'on pouvoit dire que ses enfans regnoient dans toute la Chrétienté, n'avoit pas en mourant un seul pouce de terre.* La perte de cette Princesse ne fit aucune sensation à la Cour, où personne ne la regretta. A l'égard du Cardinal *de Richelieu*, lorsqu'il en reçut la nouvelle à Tarascon où il étoit alors, il fit habiller tous ses gens de deuil, & célébrer un magnifique Service. Il témoigna la douleur la plus vive de cet événement, appellant *Marie*, *sa bonne maîtresse*. *Sa bonne maîtresse*, dit *Montglat*, *qu'il avoit cependant laissée mourir de faim, en lui ôtant son douaire ainsi que ses revenus, & la réduisant à vivre aux dépens des Princes chez lesquels elle se retira, quoiqu'il tînt toute sa fortune d'elle.* Tant que le Cardinal vécut, on n'exécuta aucun des articles du testament de *Marie*. Ce ne fut qu'après la mort de ce Ministre, que, par ordre du Roi, on transporta, de Cologne en France, le

corps de la Reine Mère, & qu'il fut conduit à *Saint Denis*. Ce transport se fit avec beaucoup de pompe. Liége, ainsi que toutes les autres Villes par où le corps de *Marie* passa, lui rendit les plus grands honneurs.

Cette *Vie de Marie de Médicis*, Monsieur, présente un tableau curieux des vicissitudes bisarres de la fortune, & le grand nombre d'événemens singuliers dont elle est remplie, en rend la lecture très-intereſſante. Les faits se développent avec aisance sous la plume de l'Historien, & les réfléxions dont il les accompagne sont courtes, précises, naturelles & bien amenées; ce qu'on reprochera peut-être à l'auteur de cet ouvrage, est qu'il auroit pu le resserrer en se bornant aux faits personnels à *Marie de Médicis*, & en s'étendant moins sur les détails qui n'appartiennent qu'à l'Histoire générale de la France. Malgré ce défaut, qui n'en est peut-être pas un pour bien des Lecteurs, ce Livre attache & se fait lire avec beaucoup de plaisir.

Je suis, &c.

A Paris 6 Juin 1774.

LETTRE VIII.

*Le Comte de Valmont ou les Egaremens de la Raison. Lettres recueillies & publiées par M***. Trois volumes in-12 de plus de 500 pages chacun; avec dix figures en taille douce. A Paris, chez Moutard Libraire rue du Hurepoix.*

Ce Roman, Monsieur, sert de cadre à une réfutation complette des principes de la Philosophie moderne. La morale de nos Sages du jour y est mise en action, & les égaremens auxquels elle conduit un jeune homme qu'elle a séduit, ne feront que vous confirmer dans la juste horreur que vous avez déja conçue pour ces nouveaux Précepteurs du genre humain. Le Marquis *de Valmont*, l'un des Seigneurs de la Cour le plus distingué par ses emplois, avoit un fils, que l'Hymen venoit d'unir à la fille de

ſon meilleur ami, jeune perſonne que les mœurs de ſon ſiècle n'avoient point infectée, & qui, dans ſa ſimplicité modeſte, joignoit aux charmes de la figure les graces de l'eſprit & la ſolidité de la raiſon. Le Marquis *de Valmont* ſe propoſoit de diriger lui-même les premiers pas que ſon fils alloit faire dans le monde, lorſque, victime de manœuvres obſcures, il ſe vit tout-à-coup diſgracié, arraché du ſein de ſa famille, & relegué au fond d'une Province. Le jeune Comte *de Valmont*, laiſſé ſans guide & ſans expérience dans une Cour où régnoient l'impoſture & l'intrigue, où la Religion paſſe ſouvent pour foibleſſe, où l'on diſpenſe, preſque toujours, de la vertu & de l'honneur, pourvu qu'on garde les bienſéances, prouva bien-tôt, par ſa conduite, combien la préſence de ſon père lui eût été néceſſaire. La Comteſſe *de Valmont*, qui dépoſe tous ſes chagrins dans le ſein du Marquis, ne lui diſſimule pas le changement de ſon fils; elle en accuſe un certain Baron de *Lauſane*, grand Philoſophe, qu'elle peint ainſi

dans une de ses Lettres : « Vous con-
» noissez le Baron *de Lausane*, mais
» vous ne le connoissez pas comme
» moi; cet homme charmant, l'hom-
» me du jour, qui donne le ton à la
» Cour & à la Ville, qu'on fête dans
» tous les cercles, que tout le monde
» s'arrache, que les femmes elles-
» mêmes se disputent à l'envi &
» dont elles se font gloire d'orner le
» triomphe; cet homme qui sçait,
» d'ailleurs, selon les circonstances
» & lorsqu'il le croit nécessaire, pren-
» dre toutes les formes, se prêter à
» tous les sentimens, se plier à tous
» les caractères; qui, devant vous,
» ne paroissoit pas avoir perdu toute
» Religion, avoir abjuré tous prin-
» cipes, s'est démasqué tout entier
» aux yeux de *Valmont*, & lui a laissé
» voir l'incrédulité la plus complette.
» En ma présence même, il n'en a
» point fait un mystère, & derniere-
» ment encore, sous prétexte de nous
» dérober tous deux à l'empire du
» préjugé, l'impie osa fouler aux pieds
» les vérités les plus respectables. J'é-
» tois indignée; *Valmont* ne l'étoit pas

» assez : il écoutoit, il défendoit, » quoique foiblement, la cause de sa » Religion ; le moment d'après il sou- » rioit, il paroissoit se faire un jeu » de ma peine : elle étoit à son com- » ble ; & malgré la loi que mon sexe » m'impose, je me crus en droit de » rompre le silence. Je le fis trop brus- » quement, peut-être ; mais il est des » impiétés qu'il n'est pas permis d'é- » couter de sang froid. Je parlai avec » feu, mais avec assez de raison pour » que *Sausane* en fût déconcerté, s'il » avoit pu l'être. *Valmont*, lui-même, » se rangeoit de mon parti, & sem- » bloit en être mieux affermi. Mais » que son amour-propre tient mal » contre le respect humain & la crainte » du ridicule ! Le Baron avoit trop » bien saisi son foible, pour ne pas en » profiter : il se borna à ce ton d'iro- » nie fine & délicate, dans lequel, » malheureusement, il excelle ; il » lança des sarcasmes sur mon Epoux » & sur moi, avec assez d'art pour » nous ôter le droit de nous en plain- » dre ; il ridiculisa mon zèle, qu'un » peu trop de chaleur avoit ac-

» compagné ; il fit paroître plus ri-
» dicule encore la complaisance de
» *Valmont* pour son Epouse, & pour
» les principes qu'il avoit reçus, disoit-
» il, de sa Nourrice & de ses Maîtres ;
» il enfla la liste des esprits forts, &
» lui fit craindre de ne passer jamais
» que pour un génie foible & borné,
» asservi toujours à des préventions
» aveugles, & qui n'avoit pas même
» la force d'en douter. Il n'en falloit
» pas tant pour subjuguer le Comte,
» & je le vis rougir, pour la pre-
» mière fois, des sentimens dont il
» s'étoit glorifié jusqu'alors. Depuis
» ce jour, il est servilement attaché
» au char de son indigne ami ; il se
» règle sur ses leçons, il se forme d'a-
» près lui, il est de toutes ses parties,
» & lui communique tous ses projets.
» La nécessité de se voir à chaque ins-
» tant, par le concours des mêmes
» devoirs qu'ils ont à remplir, fortifie
» leur goût l'un pour l'autre, & je
» ne puis presque plus voir *Valmont*
» sans avoir *Lausane* pour témoin.
» Jugez de mon tourment ; *Lausane*
» va perdre mon mari ».

Le Baron de *Lausane* devient amoureux de la Comtesse de *Valmont*, & forme le projet de la séduire. Persuadé par les artifices de son perfide ami, *Valmont* croit sa femme infidelle. « Des » amis indiscrets, marque-t-il à son » père après avoir reconnu l'innocence de sa vertueuse Epouse, me » rapportoient chaque jour des propos ou des démarches de *Lausane*, » qui enflammoient ma jalousie, & » réalisoient à mes yeux les chimères » que je m'étois formées. Des émissaires, que j'avois placés en tous » lieux sur ses pas, empoisonnoient » encore ses discours légers, & aggravoient chaque jour mes soupçons. » Il se faisoit un jeu de ma crédulité; » & voulant la faire servir à d'affreux » projets, que lui-même m'a dévoilés, » croyant d'ailleurs qu'avec le crédit » & l'autorité dont il jouissoit, je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin, par la plus abominable invention, le comble à ses » noirceurs. Il montra à ceux, dont » j'avois fait mes confidens, un por-

» trait d'*Emilie* (de la Comtesse), ac-
» compagné d'une lettre qui paroissoit
» écrite de sa main, & dans laquelle,
» après un préambule assez naturel
» sur les soins qu'elle avoit toujours
» apportés à déguiser à mes yeux son
» attachement pour lui, elle lui re-
» commandoit de nouveau de s'obser-
» ver devant moi avec plus d'atten-
» tion, & lui envoyoit un gage de sa
» tendresse, tel qu'il le desiroit. De
» tous mes amis, celui dont je me
» défiois le moins fut mis en œuvre
» par le Baron, pour me faire donner
» plus sûrement dans le piége qu'il
» me tendoit. Sur son récit, je n'eus
» pas de peine à croire *Emilie* coupa-
» ble; cependant je me possédois assez
» pour exiger de cet ami perfide qu'il
» me fît voir, au moins la lettre qui
» étoit le plus sûr garant de l'infidélité
» d'*Emilie*. Il me promit d'employer
» tous ses soins pour la dérober à *Lau-*
» *sane*, & dès le lendemain il me la
» remit. Jugez de ma fureur, lorsque
» je crus y reconnoître l'écriture d'une
» Epouse qui sembloit me manquer,
» & se manquer à elle-même si indi-

» gnement. N'écoutant plus, dans cet
» instant, que la passion qui me transf-
» portoit, je courus à son apparte-
» ment. Malheureuse ! lui dis-je en
» l'abordant, laisse tomber le masque
» de ta fausse vertu ; lis & sois con-
» fondue. Elle lut, & me rendant la
» lettre : c'est mon écriture, dit-elle ;
» on l'a contrefaite de manière à m'y
» tromper moi-même ; mais ce ne
» sont ni mon style, ni mes senti-
» mens. Le sang froid avec lequel
» elle prononça ces mots, au lieu de
» m'éclairer, ne fit que redoubler
» l'horreur dont je me sentois péné-
» tré, & m'animer encore plus à la
» vengeance. Je la quittai, en osant
» l'accuser de s'être fait un front qui
» ne sçavoit plus rougir, & je courus
» chercher *Lausane* ».

Valmont le rencontre, lui reproche ses perfidies, se bat en duel avec lui, & le blesse mortellement. Celui-ci, avant d'expirer, lui révèle ses affreux projets. « La Comtesse est innocente, » dit-il, & la lettre que j'ai supposée » étoit destinée à me rendre coupable » envers vous, avec plus de succès

» que je ne l'avois été jusqu'ici. J'é-
» tois assez convaincu que vous la lui
» montreriez ; mais je pensois aussi
» que, du caractère dont je vous
» connois, & après des marques aussi
» sûres, en apparence, de son infi-
» délité, nulle explication, de sa part,
» ne pourroit vous empêcher de rom-
» pre avec elle, & je fondois sur vo-
» tre rupture mes plus douces espé-
» rances. L'habitude qu'on a fait
» prendre à la Comtesse de se prome-
» ner chaque jour pour le soin de sa
» santé, m'avoit fait concevoir le
» dessein de profiter d'une de ses pro-
» menades pour l'enlever. J'avois
» gagné, pour cet effet, son Cocher,
» son Coureur, & trois de ses gens
» que je vous avois donnés ; tout le
» reste étoit arrangé. Si, au con-
» traire, vous preniez le parti de vous
» en séparer & de l'éloigner, j'avois
» résolu de forcer sa retraite, si je ne
» pouvois réussir à l'enlever sur la
» route. Cet enlevement, disois-je,
» de quelque manière qu'il se fasse,
» ne sera point sur mon compte ;
» après l'éclat de la rupture, on dira

» hautement que la Comtesse s'est
» jettée dans mes bras ; & , quoiqu'il
» en puisse arriver du côté d'*Emilie*,
» ma passion sera satisfaite, ou du
» moins ma vanité.... J'ai tout fait
» pour séduire la Comtesse, & j'a-
» voue que le triomphe auquel j'aspi-
» rois, intéressoit en moi autant l'or-
» gueil que l'amour. Par de fausses
» délations, j'ai fait éloigner votre
» père, dont la présence & les con-
» seils m'auroient embarrassé; je vous
» ai rendu incrédule, comme moi,
» pour vous rendre moins cher à
» *Emilie*, moins scrupuleux, moins
» délicat & moins fidèle ; je vous ai
» inspiré les passions & les préjugés
» les plus favorables à mes vues ; j'ai
» voulu employer, vis-à-vis de la
» Comtesse, les mêmes ressources ;
» mais je l'ai toujours trouvée armée
» par sa sagesse contre toute espèce de
» séduction. Je vous ai fait, sans vous
» haïr, tout le mal que j'ai pu, &
» j'en suis la première victime. Il y a
» un Dieu juste, *Valmont !* je le re-
» connois trop tard, & je n'ai pas
» encore la force de le confesser hau-

» gement.... Il y a un Dieu juste !... »

Valmont se hâta de rejoindre *Emilie*, le cœur plus rempli que jamais d'amour, d'estime & de respect pour elle. Mais dans quel état la trouve-t-il ? Un accouchement subit & violent, produit par la juste frayeur que lui avoient causé les reproches & le départ précipité de son Epoux, l'avoient conduite au bord du tombeau. Mourante, elle pardonne & tend encore les bras à *Valmont*. Cependant elle recouvre peu à peu la santé, & gagne l'amitié de la Reine, qui la choisit pour sa Dame d'honneur : le premier usage qu'elle fait de sa faveur, est d'obtenir le rappel de son beau-père. Eclairé enfin par les conseils de celui-ci, *Valmont* abjure les systêmes des Philosophes, & rentre dans les sentiers de la vertu & de la vérité.

Tel est, Monsieur, avec quelques épisodes, le canevas de cet ouvrage, considéré comme Roman. Il me reste à vous le faire envisager sous un point de vue plus important, c'est-à-dire, comme un excellent Code de Religion & de Morale, & l'une des meilleures

réfutations qu'on ait faite des principes également absurdes & frivoles de nos Docteurs Philosophes.

Valmont, dans le cours de ses égaremens, n'avoit pas perdu la confiance que lui avoient inspirée les bontés de son respectable père. Il lui expose, sans détour, l'état de son ame, & ne lui dissimule ni ses opinions, ni ses doutes. Le Marquis *de Valmont* répond aux difficultés de son fils; il lui dévoile la vérité sans aigreur, & raisonne avec lui, moins avec l'autorité d'un père ou d'un maître, que comme un ami, plus jaloux d'éclairer sa raison que de la dominer. Cette correspondance amène successivement tous les points de Morale & de Religion, attaqués par nos modernes Mécréans.

Le Marquis *de Valmont* expose à son fils les avantages de la vertu. Il lui marque que c'est elle qui, en établissant une proportion exacte entre nos desirs & nos besoins, entretient dans notre ame la paix & l'égalité; que c'est elle qui, en entretenant l'ordre dans nos pensées, nos sentimens & nos actions, nous procure le

bien inestimable d'être toujours d'accord avec nous-mêmes, & qu'ainsi il n'y a de véritablement heureux sur la terre que l'homme vertueux. On peut ajouter avec l'Editeur, qui étend cette observation dans une de ses Notes, qu'il est moralement certain que la vertu fonde le bonheur des Etats, comme celui des Particuliers; que la bienveillance, la considération, la confiance, l'estime & le respect, sont les mêmes de nation à nation que d'homme à homme, & qu'un peuple vertueux, par cette confiance qu'il inspire, s'assure un empire plus réel & plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses.

Mais comment faire revivre la vertu & les mœurs chez une Nation qui les a laissé s'altérer & se corrompre? « Pour cet effet, dit l'Editeur, » il faut d'abord qu'il y ait des Grands, » des hommes en place qui le veuillent efficacement; qui regardent l'exemple qu'ils donneront eux-mêmes, comme le premier & le plus » sûr de tous les moyens qu'ils em-

» ployeront ; qui se souviennent que
» les Mœurs, ainsi que les Loix, sont
» les colonnes sur lesquelles repose la
» prospérité des Empires ; que les
» Loix forment la raison publique, &
» les Mœurs l'esprit général ; qu'avec
» des Mœurs on se passeroit Loix ; au
» lieu que, sans Mœurs, on n'a pres-
» que rien à attendre des Loix les plus
» sages. Il faut, en second lieu, que
» le Gouvernement veille sur l'éduca-
» tion publique avec la plus grande
» attention, & influe, autant qu'il est
» possible, sur l'éducation particu-
» lière. Il faudroit, en troisième lieu,
» qu'on assignât des récompenses à la
» vertu, comme on réserve des châ-
» timens pour les grands crimes. Il y
» a des marques de distinction &
» d'honneur pour le service Militaire,
» pour la valeur, la science & les ta-
» lens. Eh ! pourquoi n'y en auroit-il
» pas pour la vertu modeste, que dé-
» cèlent des actes signalés de grandeur
» d'ame, de bienfaisance & d'huma-
» nité ? La vertu n'a pas besoin de ces
» récompenses pour elles-mêmes ;
» mais aujourd'hui l'Etat a essentielle-

» ment besoin qu'on la distingue, & » qu'on la donne en spectacle aux Ci» toyens, pour leur servir de modèle. » Après l'exemple des Grands & les » soins pour l'éducation, quel moyen » plus efficace que celui-ci pour réfor» mer les mœurs ? Ah ! que je baise» rois avec transport la première mar» que distinctive de l'homme ver» tueux ! »

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, l'éloquent morceau, où le Marquis *de Valmont* rappelle à son fils la multitude des grands hommes qui ont cru à la Religion, & l'ont défendue par leurs écrits. « L'Eglise, dit-il, ne fai» soit que de naître, le Christianisme » étoit encore à son berceau, & déja » ses apologies, répandues de toutes » parts, étoient l'ouvrage des Philo» sophes les plus vertueux & les plus » éclairés. Tu compterois bien plutôt » le petit nombre de ceux qui ont pré» tendu combattre la Religion & la » détruire, tels que les *Celses*, les *Ju» liens*, les *Porphires*, que la foule de » ceux qui l'ont si glorieusement dé» fendue & fait triompher. Parcours,

» dans ces premiers tems, les ouvra-
» ges des *Justins*, des *Arnobes*, des
» *Lactances*, des *Tertulliens*, des *Ori-*
» *gènes ;* parcours ceux de tous les
» saints Docteurs, que l'Eglise recon-
» noît pour ses pères, les *Irénées*, les
» *Cypriens*, les *Athanases*, les *Hilai-*
» *res*, les *Basiles*, les *Cyrilles*, les
» *Grégoires de Nazianze*, les *Ambroises*,
» les *Jérômes*, les *Augustins*, les *Chry-*
» *sostomes ;* vois tant de génies divers
» de tant de Nations différentes, sous
» tant d'époques remarquables, se
» soumettre au joug de la Foi ; sou-
» viens-toi que c'étoient des Hommes
» de Lettres, des Sçavans, des Ora-
» teurs, des Sages, imbus, pour la
» plûpart, de préjugés contraires,
» nourris dans les idées & les maxi-
» mes d'une orgueilleuse Philosophie.
» Mais peut-être, *Valmont*, tous les
» siècles n'étoient-ils pas assez éclairés
» pour toi. Eh ! bien, mon fils, choisis
» ce qu'il te plaît d'appeller le siècle
» des grands Hommes, choisis celui
» d'un de nos plus grands Monarques,
» le siècle de *Louis XIV*. Dans cette
» époque si remarquable, & parmi
» toutes

» toutes les Nations éclairées, comp-
» te, pèse, discute les autorités, puis-
» que c'est à l'autorité que tu en ap-
» pelles, & voyons qui l'emportera
» de la Religion ou de l'Incrédulité.
» A cette poignée d'hommes qui, dans
» le dix septième siècle, ont levé l'é-
» tendart de l'impiété, oppose les
» *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newtons*,
» ces trois hommes, l'éternel honneur
» de l'esprit humain, qui dominent
» avec tant d'éclat dans l'empire des
» Sciences, & partagent entr'eux les
» respects de tous les Philosophes mo-
» dernes qui se rangent à leur suite;
» oppose les *Mallebranches*, les *Ber-*
» *nouillis*, les *Volfs*, les *Wollastons*,
» les *Cumberlands*, les *le Clercs*, les
» *Grotius*, les *Clarkes*, les *Abbadies*,
» les *Derhams*, les *Nieuwentits*, les
» *Bacons*, les *Adissons*, les *Pascals*,
» les *Arnauds*, les *Nicoles*, les *Bos-*
» *suets*, les *Fenelons*, qui ne se sont
» pas contentés d'être Chrétiens ou
» de le paroître, mais qui, tous, ont
» si bien prouvé leur croyance. Quels
» noms, quels hommes je t'ai cités,
» mon fils! Et que tu te trouveras petit
» auprès d'eux, toi & les partisans de

» tes erreurs ! A ces Philosophes, à
» ces Sages, ajoute les Pères de notre
» belle Littérature, les *Corneilles*, les
» *Racines*, un *Despréaux*, un *Rousseau*,
» un *la Fontaine* qui a déploré si amè-
» rement les déréglemens de son ima-
» gination. Ce siècle étoit celui des
» grandes choses & des grands hom-
» mes, & c'étoit aussi le siècle de la
» foi ; & de nos jours, où tout de-
» vient si étroit, si petit, si stérile,
» on se fera gloire d'être incrédule !
» Hélas, lorsque nous nous piquons
» de mieux voir que ceux qui nous
» ont précédés, qu'est-ce donc qui
» fonde nos prétentions ? Où sont nos
» chefs-d'œuvre ? Quelles sont nos
» découvertes, comparées à celles de
» ces hommes rares & sublimes qui
» nous ont éclairés ? Dans le dernier
» siècle, on a vu briller, de toute
» part, la flamme du génie ; on a vu,
» si je puis m'exprimer ainsi, les es-
» prits s'échauffer, se presser, faire
» effort pour enfanter des chefs-
» d'œuvre, & faire jaillir de tous
» côtés l'éclat & la lumière. Aujour-
» d'hui, plus occupés du desir de pa-
» roître profonds que du soin de le
» devenir, mettant par-tout l'affiche

» de la Science au lieu de la Science
» même, portant jusques dans l'Élo-
» quence de grands mots bisarement
» placés ; froids, monotones, triste-
» ment raisonneurs, nous ne sçavons,
» à le bien prendre, ni raisonner, ni
» sentir. O mon fils ! je m'imagine
» quelquefois voir ces génies fameux
» du dernier siècle renaître de leur
» cendre, & reparoître au milieu de
» nous ; je crois les entendre élever
» la voix dans nos plus célèbres Aca-
» démies, s'adresser à leurs succes-
» seurs, & leur dire : Reconnoissez-
» vous vos Instituteurs & vos Maî-
» tres, vos Guides & vos Modèles ?
» Est-ce donc leur gloire que vous
» prétendez flétrir, en flétrissant la
» Religion qu'ils ont si sincèrement
» honorée, qu'ils ont si constamment
» défendue ? N'étions-nous donc des
» esprits foibles, & de petits génies
» que lorsque nous combattions pour
» elle ? Quoi ! le respect qu'elle nous
» inspiroit n'étoit-il qu'un vain pré-
» jugé ? Et, lorsque nous cherchions
» avec tant de zèle & de succès la
» vérité, ne nous sommes-nous mé-
» pris que sur l'objet que nous discu-

» tons avec le plus d'attention, & qui
» nous intéressoit davantage ? Eh !
» qui êtes-vous, pour traiter notre
» croyance de superstition, de fana-
» tisme & d'imbécillité, lorsque nous
» vous assurons, d'un commun ac-
» cord, qu'elle avoit à nos yeux tout
» le poids de l'examen & toute l'au-
» torité de la raison ? Qui êtes-vous,
» & de quel droit vous donnez-vous
» pour nos Censeurs & nos Juges,
» vous, que, sous aucun titre, nous
» n'eussions admis pour nos égaux, &
» que notre unique étonnement peut
» être, est de voir assis maintenant à
» la même place que nous ? Ainsi parle-
» roient ces hommes vraiment grands,
» & auxquels l'orgueil philosophique
» sera éternellement forcé de rendre
» hommage. » *Forcé de rendre hommage !*
L'auteur se trompe ; l'orgueil philoso-
phique s'en dispense. Dans le désespoir
de s'élever jusqu'à la sphere des grands
hommes du dernier âge, nos Phi-
losophes ont pris le parti de les ra-
baisser jusqu'à eux. *Corneille*, selon ces
Messieurs, n'est qu'un *déclamateur* ;
Boileau n'a ni *verve ni fécondité* ; *la
Fontaine* ne mérite pas *d'être compté*

parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV ; Racine parloit plus en Métaphysicien qu'en homme sensible ; ses Tragédies ne sont que *des Dialogues bien écrits & bien rimés ;* à trois ou quatre Odes près & quelques Epigrammes, *Rousseau ne faisoit que des vers. Fénélon* a écrit *d'une manière foible ; Bossuet* a fait de son génie *un pitoyable usage, & son Histoire Universelle n'est qu'une maigre production.* Dans des siècles plus reculés, *Cicéron* même *n'étoit qu'un Rhéteur.* Le singulier siècle que le nôtre ! Toutes les idées y sont renversées ; les notions les plus généralement reçues y sont contredites ; le goût du beau ne s'y fait plus sentir ; le bon sens même y est méconnu ; tous les grands talens sont déprimés : disons-mieux, le compas de la Philosophie dessèche, brûle & détruit tout ce qu'il touche.

Je finis, Monsieur, par quelques morceaux d'une pièce vraiment curieuse qu'on suppose avoir été trouvée parmi les papiers du Philosophe *Lausane.* Elle a pour titre *le Grand Œuvre ;* & contient le plan & les détails d'un projet formé en faveur de

l'Irréligion par nos prétendus Sages. On y dévoile leur esprit, leurs intentions secrettes, sur-tout les moyens & les sourdes manœuvres qu'ils sçavent employer pour établir leurs systêmes.

Il est naturel que nos Sages, dit l'auteur du projet, ménagent leur sûreté personnelle; voici quelques ruses dont ils pourront se servir selon les circonstances. Lorsque leur nom sera mis à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être aisément reconnus, ils affecteront un grand respect pour la Loi Naturelle, pour les Mœurs, pour la Religion en général, & ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé, de superstition, d'enthousiasme & de fanatisme; ils se donneront même, dans certains cas, une demi-teinte de Christianisme qui n'en imposera qu'aux sots dont le Public abonde. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies, qui, si elles passent, prépareront un libre accès, par la suite, à des vérités plus hardies encore. Si elles ne passent pas & qu'on vienne à en découvrir l'auteur, il en

sera quitte pour faire sans honte une de ces rétractations que la nécessité arrache & que le cœur désavoue.

Une ruse plus adroite encore pour tout dire impunément, seroit de faire paroître ses ouvrages sous un autre nom, de les donner comme le livre posthume de quelqu'Académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière de penser & d'écrire, & de profiter ainsi de sa célébrité pour accréditer nos opinions; les bonnes gens pourront s'indigner de cette supercherie; mais que nous importe la bonhommie de ces ames simples? L'auteur de cet Ecrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

Pour obtenir, sur la superstition, un triomphe plus facile, nous nous prêterons la main, nous ferons corps, & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre*. Nous nous ferons des prosélytes à quelque prix que ce soit;

* Je me rappelle que feu M. *Duclos* a fait une réflexion très-juste; c'est qu'*il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues; le honnêtes gens se tiennent isolés*. Considérations sur les Mœurs, Chap. 3.

nous leur promettrons, ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense, la protection, la faveur, la considération, la fortune & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires, Précepteurs, Gouverneurs, Académiciens, Correspondans de toutes les Académies, en France, en Angleterre, en Prusse, en Suède, en Russie, nous nommerons tout, nous disposerons de tout par nous & par nos amis. Nous aurons un bureau d'adresse où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes, & de tous ceux qui, avec l'affiche de la nouvelle philosophie & sous la garantie de nos plus fidèles Associés, se présenteront pour les remplir; nous aurons même, pour les besoins urgens, une cassette philosophique, & à notre solde de petits auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légères, toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous; &, pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelqu'homme à talens, nous en ferons, par des éloges pompeux & répétés

de bouche en bouche, un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, quiconque se feroit un nom en dépit de nous, & en montrant sur la Religion d'autres opinions que les nôtres. Nous ne paroîtrons pas même avoir lû ses Ecrits, ou, s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les saisirons que du côté du ridicule; nous aurons à son égard, & en général à l'égard de tous les hommes, cette morgue qui sied si bien au vrai Sage; le ton fier & le style emphatique; souvent aussi nous employerons ces termes rares, sentencieux & sublimes, devant lesquels le commun des hommes s'extasie, & ces phrases entortillées & ampoulées qu'il admire.

Nous reviendrons sur les siècles passés, de manière à faire sentir que les Génies de ces temps-là étoient restés bien en-deçà de la sphère de nos lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses Instituteurs & ses Maîtres, & toujours ses bienfaiteurs.

Il est essentiel d'établir dans tous

nos ouvrages le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans ; avec ceux-ci seulement point d'accord, de paix, ni de trève : les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persiflage, les injures les plus grossières, s'il le faut, & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir.

C'est contre le Christianisme qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyrannie & tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses Héros, un *Constantin*, un *Théodose*, un *Louis IX* ; nous exalterons au contraire les ennemis du nom Chrétien, un *Julien*, par exemple, malgré l'horreur de ses sacrifices humains. Nous tirerons le Paganisme lui-même de l'avilissement où il est tombé ; nous releverons ses Dieux ; nous donnerons à toute sa

mythologie un sens raisonnable & les plus spécieuses couleurs, & nous en ferons un systême de Religion, bien supérieur à celui de la Religion Chrétienne.

La doctrine la plus convenable pour nous, c'est le Scepticisme; il s'agit donc moins de raisonner, de prouver, que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer & de conclure. Nous aurons contre nous des Géomètres profonds, les plus sçavans Astronomes, les Physiciens les plus éclairés ; car ceux-ci croyent tous en Dieu : mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le systême de *Newton*, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité; quelques phrases de *Descartes*, quoiqu'elles supposent une Intelligence qui dirige le mouvement & la matière ; quelques expériences de *Needham*, que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques, quoique cet auteur, peu favorable au Matérialisme, ait désavoué notre façon de les interpréter. Il importe peu

que ces gens-là soient pour nous ; pourvu que sur notre parole on parvienne à le croire ; & d'ailleurs, nous serons bien forts quand nous aurons parlé de l'*énergie de la Nature*, de son *laboratoire secret*, de *ses filières*, &c ; quand nous en aurons appellé hautement à l'expérience ; que nous aurons tout ramené à la Physique, que si peu de gens sçavent assez pour relever nos méprises ; que nous aurons placé quelque termes d'Algebre ; appliqué bien ou mal quelque proposition de Géométrie ; que nous aurons équivoqué sur les infiniment grands & les infiniment petits. Par-là du moins nous aurons fait un étalage d'érudition qui en impose presque toujours ; &, comme c'est la prévention qui décide, nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Après avoir, pendant quelque temps, endormi les hommes par les beaux noms de *Grand Être*, de *Loi Naturelle*, & les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons, sans nous compromettre, laisser tomber ce voile

transparent avec lequel nous gazions nos véritables sentimens. Il sera temps alors que quelqu'un de nos Chefs fasse paroître un de ces ouvrages vraiment philosophiques & pensé fortement, où, sans détour & sans verbiage, on établisse nettement l'Athéïsme, &c.

Je n'étends pas plus loin, Monsieur, l'analyse de ce Code Philosophique d'Irreligion; ce que je vous en ai rapporté suffit pour vous inspirer la curiosité de le lire en entier, tel qu'il se trouve à la fin du troisième volume. Vous ne serez pas moins satisfait de la lecture de l'ouvrage même que je regarde comme l'un des meilleurs & des plus solidement raisonnés qui ayent encore paru sur la Religion. J'y ai retrouvé quelques-unes de mes idées, & mon amour-propre en est extrêmement flatté. Puisse ce Livre utile remplacer, entre les mains de la jeunesse, cette foule de Romans licencieux que le libertinage enfante, & dont la vogue & le succès ne sont fondés que sur le mérite affreux qu'ils ont de corrompre & de séduire! Je suis, &c.

A Paris le 8 Juin 1774.

LETTRE IX.

Eraste, ou l'Ami de la Jeunesse. Entretiens familiers dans lesquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe des notions suffisantes sur la plupart des connoissances humaines, & particulièrement sur la Logique, ou la Science du Raisonnement, la Doctrine, la Morale & l'Histoire de la Religion, la Mythologie, la Physique générale & particulière; l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, la Géographie, l'Histoire de France, &c. Ouvrage qui doit intereſſer les pères & mères, & généralement toutes les personnes chargées de l'éducation de la Jeunesse. Nouvelle édition, soigneusement corrigée & considérablement augmentée; par M. l'Abbé Fillassier. Prix, 5 livres relié. A Paris, chez

Vincent Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

LE prompt ſuccès de cet Ouvrage utile, que je vous ai fait connoître aſſez en détail l'année dernière, Monſieur *, a pleinement juſtifié les éloges qu'il a reçus dans ſa naiſſance; & l'accueil nouveau qu'on lui fait, lui aſſure une exiſtence durable. L'auteur paroît n'avoir rien négligé pour répondre à l'empreſſement du Public; & les Pères, les Mères, les ſages Inſtituteurs, tous les Citoyens vraiment Patriotes, doivent de la reconnoiſſance au zèle avec lequel, dans cette nouvelle édition, il a perfectionné l'*Ami de la Jeuneſſe*. Je ne vous en préſenterai point l'analyſe; ce Livre eſt aſſez connu; &, pour vous faire juger

* Voyez l'*Année Littéraire 1773, Tome II, page 126.*

du travail de l'Ecrivain judicieux qui a recueilli ces élémens, il me suffit de vous dire qu'il les a retouchés, que le style est plus châtié, plus agréable encore que dans son premier essai; qu'à toutes les Sciences, dont il expose les principes, il a ajouté celle du raisonnement & les préceptes de la Logique; que ces préceptes si arides, si obscurs, si fastidieux, sont devenus sous sa plûme clairs, lumineux, intéressans; qu'il a donné plus d'étendue à la partie historique de la Religion & à celle du Dogme, dans laquelle il a fait entrer la Morale; qu'enfin, il a présenté, d'une manière nouvelle & bien plus sçavante, tout ce qui concerne la Physique générale & particulière, l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, traitées d'abord avec trop de précision; en un mot, ce Livre estimable contient tout ce qu'il est nécessaire de

connoître, pour avoir une idée assez complette de chacune des Sciences dont il traite; & vous trouverez, en le relisant, qu'il est aussi propre à toucher le cœur qu'à éclairer l'esprit. Je ne vous citerai qu'un ou deux morceaux de cette nouvelle édition.

Le premier entretien, dans lequel *Eraste* expose à *Eugène* & à *Eudoxie*, ses Disciples, les avantages de l'éducation & la nécessité de s'instruire; offre ce beau passage sur l'éducation des femmes. « Votre sèxe est foible,
» dites-vous; (il parle à *Eudoxie*)
» c'est précisément pour cela qu'il est
» important de le fortifier. Vos ames
» sont-elles d'une autre espèce que
» celles des hommes? N'avez-vous
» pas, aussi bien qu'eux, une raison
» à conduire, une volonté à diriger,
» des passions à combattre; & vous
» est-il plus aisé qu'à nous de satisfaire

» à tous ces devoirs sans rien appren-
» dre? Votre sèxe est foible ! Et pour-
» quoi voit-on quelquefois des fem-
» mes si supérieures à leurs époux,
» par leur activité, par la force de
» leur génie, que le fardeau sous le-
» quel ils plient, devient pour elle
» un jouet & un amusement?

» Je conviens que les femmes ont,
» pour l'ordinaire, moins d'applica-
» tion, moins de patience, moins de
» courage & de fermeté que les hom-
» mes; mais n'ont-elles pas plus de vi-
» vacité d'esprit, plus de pénétration,
» plus de douceur & de modestie?
» Vous n'êtes pas, il est vrai, destinées
» à remplir des emplois aussi pénibles
» que ceux dont les hommes sont char-
» gés. Hé bien ! c'est une raison de
» plus de vous livrer à l'étude; car
» que feriez-vous du loisir qui vous
» reste? Ne vaut-il pas mieux le con-

» ſacrer à former votre cœur, à orner
» votre eſprit, à vous fortifier dans
» la pratique des vertus, que de le
» donner à l'inutilité, à la médiſance,
» à tous les vices dont l'indolence eſt
» la mère ?

» Votre ſèxe eſt foible ! la Nature
» lui a-t-elle donc impoſé des obliga-
» tions qu'il ne puiſſe remplir ? Et
» quelles obligations encore ? Elles
» ſont le fondement de toute la vie
» humaine. Ce ſont les femmes qui
» ruinent ou qui ſoutiennent les mai-
» ſons, qui règlent tous les détails
» domeſtiques, & qui, par conſé-
» quent, décident de ce qui touche
» de plus près à tout le genre humain.
» Ainſi leurs occupations ne ſont guè-
» res moins importantes ni moins pé-
» nibles que celles des hommes, puiſ-
» qu'elles ont une famille à gouverner,
» un mari à rendre heureux, des en-

» fans à bien élever. Oui, ma chère
» *Eudoxie*, j'ose l'assurer, la mauvaise
» éducation des femmes n'est pas fu-
» neste à elles seules ; elle a pour la
» Société des suites beaucoup plus
» terribles que celle des hommes. En
» effet, pourquoi la plûpart de ces
» derniers sont-ils vicieux & méchans?
» C'est que leurs mères n'ont pas rec-
» tifié en eux, dès leur tendre jeunesse,
» ce redoutable penchant qui les porte
» au mal ; c'est que souvent même
» elles l'ont rendu plus glissant & plus
» rapide, par de perfides complaisan-
» ces, par un amour désordonné ; ou
» bien ; c'est que, dans un âge plus
» avancé, d'autres femmes, sans hon-
» neur & sans principes, ont abusé,
» pour les pervertir, des attraits sé-
» ducteurs qu'elles avoient reçus de
» la Nature ».

Quelle estime ne feriez-vous pas,

Monsieur, d'un ouvrage qui ne contiendroit que des instructions aussi frappantes ? Or, tel est le mérite de celui de M. l'Abbé *Fillassier*. Par-tout vous y trouverez la même solidité, & sur-tout la plus grande attention à prévenir la Jeunesse contre la séduction de nos Philosophes, & les vains sophismes du libertinage. Par exemple, dans l'une des colonnes dont l'auteur accompagne l'Histoire de l'Ancien Testament, après avoir rapporté la plûpart des maximes par lesquelles les Pères Hébreux formoient le cœur de leurs enfans, vous trouverez ce petit passage, qui sûrement ne plaira pas à tout le monde, mais qui sera goûté des personnes impartiales & vertueuses. « Telle étoit, dit-il, la mo-
» rale de ces Israëlites, que d'orgueil-
» leux Philosophes traitent, de nos
» jours, avec tant de mépris. Ainsi

» pensoit ce peuple, qu'un Ecrivain,
» malheureusement trop fécond &
» trop accrédité, nous représente
» comme une Nation barbare, inhu-
» maine, superstitieuse, toujours ram-
» pante dans le malheur, insolente
» dans la prospérité, grossière, livrée
» à la débauche la plus brutale. O
» siècle ! O mœurs ! Et on lit les mi-
» sérables productions où le men-
» songe se montre avec tant d'impu-
» dence ! Et l'on met à la tête des Lit-
» térateurs du dix-huitième siècle, un
» homme qui ose proférer de pareils
» blasphêmes contre une Nation choi-
» sie de Dieu, & dépositaire de sa Re-
» ligion ! Et, dans le sein même du
» Christianisme, on ne met pas un
» frein à cette bouche sacrilége, qui,
» depuis plus de soixante ans, ne
» cesse de vomir les railleries les plus
» amères contre l'Eternel & ses Ado-
» rateurs ! »

En terminant cet article, je dois vous prévenir, Monfieur, qu'il s'eft fait dans les Provinces plufieurs contrefactions de *l'Ami de la Jeuneffe*. Comme ces éditions furtives font remplies de fautes groffières & d'erreurs fans nombre, l'auteur les a déja défavouées, & les défavoue de nouveau; &, pour mettre les Pères & les Mères, & tous ceux qui s'intéreffent véritablement à l'éducation de la Jeuneffe, en état de diftinguer la bonne édition d'*Erafte* d'avec toutes celles qui fe multiplient loin de la Capitale, il déclare qu'il ne reconnoît que la feconde que je vous annonce, imprimée en un volume *in*-8°, petit format, compofé de deux Parties, contenant, en tout, quarante-fept entretiens, formant 960 pages, caractère Petit-Romain, & ayant au *verfo* du frontifpice cette reconnoiffance écrite

& signée de la main de l'Imprimeur même : *Je certifie que cette édition est la seule véritable. Signé* VINCENT.

TABLETTES ASTRONOMIQUES *ou Abrégé Elémentaire de la Sphère & des différens systêmes de l'Univers, principalement de celui de Copernic, avec les usages des Globes artificiels : Ouvrage mis à la portée de tout le monde, & orné de figures ; par M. Brion, Ingénieur-Géographe du Roi, Professeur de Géographie & d'Histoire ; 1 vol. in-12 petit format de près de 150 pages. Prix 1 liv. 16 sols broché ; à Paris, chez Desnos Libraire & Ingénieur-Géographe, rue Saint Jacques.*

L'*Astronomie* de M. *de Lalande* a été le principal guide de l'auteur de ces *Tablettes*: On sçait de quel poids sont les assertions de cet illustre Académicien. M. *Brion* a eu soin d'écarter de son ouvrage toute matière abstraite, afin de remplir uniquement ce qu'annonce le titre. Il présente des notices curieuses & des calculs dont les uns ne se trouvent point dans les élémens ordinaires, & les autres sont plus conformes aux observations les plus modernes & les mieux constatées. En suivant, autant qu'il est possible, la marche de l'esprit humain, ou la trace des premèires observations, on explique dans cet *Abrégé* tous les phénomènes selon les apparences & l'usage, ensuite selon le systême universellement adopté de *Copernic*. Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Juin 1774.

L'ANNÉE LITTERAIRE.

LETTRE X.

L'Agriculture, Poëme ; par M. Rosset Maître des Comptes de Montpellier. A Paris, de l'Imprimerie Royale, & se vend chez Moutard Libraire, Quai des Augustins ; un volume in-4° d'environ 330 pages, avec de magnifiques Gravures.

Les Poëmes didactiques des PP. *Rapin* & *Vanière* sont en Latin; *les Saisons*, Poëme François de M. *de Saint-Lambert*, ne contiennent aucuns préceptes, & doivent être rangées dans le genre purement descriptif; les *Géorgiques* de M. l'Abbé *de Lille* sont une traduction. Voici donc, Monsieur,

le premier Poëme Géorgique que nous ayons dans notre Langue. Il est précédé d'un Discours préliminaire très-étendu, où l'auteur s'efforce de venger la Langue Françoise des reproches qu'on lui a faits d'être incapable de produire un bon Poëme sur les travaux de la campagne. M. *de Voltaire*, dans son Discours de réception à l'Académie Françoise, semble croire qu'il nous est impossible d'imiter l'immortel auteur des Géorgiques Latines, qui nomme, sans détour, tous les instrumens de l'Agriculture, tandis qu'à peine les connoissons-nous, & que notre mollesse attache une idée basse aux travaux champêtres. M. *Rosset* avoue qu'il y a des termes si avilis par la délicatesse de la Nation, que notre Poësie ne peut guères les adopter. En conséquence il proscrit les termes de *Truie*, *Vache*, *Cochon*, *Fumier*, *Fourche*, *Faucheur*; mais il observe qu'on trouve dans *Boileau* la *Bêche*, le *Hoyau*, l'*Arrosoir*, la *Pelle*, le *Rateau*, &c. M. *Rosset* pense qu'on peut nommer aussi, dans le style le plus noble, le *Taureau*, le *Bœuf*, la

Génisse, le *Mouton*, la *Chèvre*, la *Brebis*, la *Charrue*, le *Soc*, la *Faulx*, les *Sillons*, le *Van*, les *Guérets*, les *Labours*, &c, & que cette distinction d'expressions nobles & basses est commune à toutes les Langues. *Virgile* lui-même, s'il en faut croire *Sénèque* & *Pline*, a trouvé ces obstacles dans la sienne. M. *Rosset* réfute ensuite l'Abbé *Desfontaines* & M. *Clément*, qui ont eu les mêmes préjugés contre notre langue. Il auroit pu s'appuyer de l'exemple de M. l'Abbé *Delille*, qui, le premier, a vaincu ces difficultés, plus particulières encore à notre idiôme qu'à tout autre, quoiqu'en dise M. *Rosset*. Il prétend qu'il ne doit pas être question, à ce sujet, des Traductions, parce qu'un Traducteur ne crée rien. Mais il ne s'agit pas ici de création; il s'agit de faire passer, dans notre Poësie, des termes de *labourage* qui lui répugnent. Cette entreprise délicate est commune à une Traduction des *Géorgiques* de *Virgile* & à un Poëme original sur l'Agriculture; &, si M. l'Abbé *Delille* a eu l'art de faire supporter ces expressions dans des

Vers François, si la difficulté étoit encore plus grande pour lui puisqu'il étoit obligé de s'astreindre au texte qu'il traduisoit, il y a de l'injustice à lui refuser le tribut d'éloges, dû à un genre de travail dans lequel il a souvent réussi. Au reste, la meilleure manière de prouver qu'il est possible à notre Langue de produire un Poëme sur l'Agriculture, est d'en donner un bon.

Celui de M. *Rosset* est divisé en six Chants. Le premier traite de la culture du Bled. Après un début de six Vers assez simples, mais un peu secs, voici l'invocation de l'auteur ;

Sourdes Divinités, insensibles idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles.
Astres, qui nous marquez les saisons & les ans,
Le Dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.
Les épis, sans *Cérès*, dans les sillons jaunissent ;
Les raisins, sans *Bacchus*, sous le pampre noircissent ;
De *Pan* & d'*Apollon* les fabuleux troupeaux
N'ont pas des Immortels entendu les pipeaux ;
L'olive ne doit point aux leçons de *Minerve*

Le soin qui la cultive & l'art qui la conserve ;
Neptune est un vain nom, & le coursier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.
O Dieu, principe & fin de toute la Nature,
Que ta main à mes pas trace une route sûre,
De ma tremblante voix daigne affermir les sons,
Toi seul peux nous instruire à parler de tes dons.

Ces Vers sont judicieux, bien tournés ; mais, en un trait de plume, c'est s'ôter une grande ressource, &, dans un Poëme didactique, sur-tout de ce genre, il faudroit, peut-être, s'en créer plutôt de nouvelles. Par cette courte tirade, l'auteur s'interdit les richesses de la Mythologie, ces fictions brillantes de l'Antiquité, qui animent tous les Êtres, qui présentent tant d'allégories heureuses, & qui forment, pour ainsi dire, le costume de la Poësie ; du moins est-il certain qu'elles lui conviennent bien mieux que les dogmes sacrés, dont l'austérité se prête difficilement au langage des Poëtes. Les Fables de *Vénus* &

d'*Apollon*, quoique très-rebattues, pour peu qu'elles ſoient rajeunies par l'expreſſion, plairont toujours plus dans des Vers que l'hiſtoire du péché originel. Le parti qu'a pris M. *Roſſet* en eſt la preuve. Il dit, à la ſeconde page de ſon Poëme, qu'avant la faute de nos premiers Pères, le Printems étoit éternel; qu'après leur déſobéiſſance la terre perdit ſa beauté :

Mais quand l'homme au travail par ſon crime attaché,
Y grave de ſa main l'aveu de ſon péché,
Elle deviemt féconde, & rend avec uſure
L'intérêt des travaux qu'éxige la culture.

Il me ſemble que ce ne ſont-là ni des idées, ni des expreſſions poëtiques. Voulez-vous maintenant des exemples qui montrent que la Poëſie Françoiſe a bien de la peine à ſupporter un grand nombre de termes d'Agriculture, liſez les Vers ſuivans.

Argile, tuf, crayon, ſables, landes pierreuſes,
L'art vous demande envain des récoltes heureuſes.....

Par-tout le Sarrazin, & *dans tous les terroirs*,
De sa tige touffue élève les grains noirs....
Des blés & du froment la plante vigoureuse
Exige *d'un fond gras* la terre limoneuse;
Une lente *carie*
Consume par degrés sa *substance* flétrie.....
Ah! si vous n'arrachez leur tige dangereuse,
Ils étouffent la graine encor tendre & *laiteuse*....
Adoptez avec choix cette sage industrie,
Qui met le quart des fonds tour-à-tour en prairie,
Et joint en même-temps aux dons de vos guérets
Des prés pour les troupeaux, pour les champs des *engrais*.

Cette dernière expression d'*engrais* me fournit l'occasion d'une remarque, peut-être assez importante pour le goût; c'est qu'il y a des termes d'Agriculture qu'on peut introduire dans la Poësie, en les accompagnant d'épithètes nobles, mais qui, seuls, ne peuvent être supportés. Ici, par exemple, *engrais* est sec & peu agréable; de *fertiles engrais* seroit, je crois, une expression très-admissible en Vers. On admire, dans *Boileau*, *quatre*

Bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent ; il n'auroit jamais dit *des troupeaux de Bœufs*, comme le dit M. *Rosset*, page 142. Au reste, il ne faut pas croire que ce dernier manque toujours du talent de bien rendre les objets champêtres. Il y a, dans ce premier Chant, des vers où il a lutté, avec beaucoup d'avantage, contre la Langue & contre son sujet. En voici des exemples très-heureux :

Que vos bœufs, sous le joug commençant leurs travaux,
Pressés par l'aiguillon, marchent à pas égaux;
Que le soc enfoncé tourne la terre & l'ouvre ;
Qu'il détruise le pied de l'herbe qui la couvre....
Quand la triste Nature est en proie à l'hyver,
N'armez pas votre main d'un inutile fer.
Vainement vos efforts fatigueroient la terre ;
Elle est impénétrable & son sein se resserre ;
Du soleil qui nous fuit, les obliques rayons
Tomberoient sans vertu sur de nouveaux sillons....
La terre que prépare un trop fort aliment,
Par sa vigueur cruelle étouffe le froment,
Et, d'un feuillage vain nourrice malheureuse,
N'enfante au lieu de blé qu'une paille trompeuse.

C'est-là, Monsieur, ce qu'on peut appeller des tours & des expressions poëtiques ; mais il falloit qu'après çela, l'auteur évitât avec soin de nous parler de *litière*, d'*amendement*, de *marne*, de *castine*, de *chaux*, &c ; notre délicatesse, bien ou mal fondée, demande qu'on prenne des précautions pour nous rendre ces termes tolérables. Ce premier Chant offre, d'ailleurs, trois ou quatre morceaux qui décèlent du talent pour la Poësie. L'effet du vent sur une plaine couverte d'épis, est exprimé par des images d'une vérité frappante :

Le Printemps regne encor quand Zéphire amoureux
Vole sur les épis & se joue avec eux ;
Caressés de son aîle, à son souffle dociles,
Affermis & flottans sur leurs tuyaux mobiles ;
Je vois leurs rangs épais se presser & s'ouvrir,
Se courber, se dresser ; ils paroissent courir.
Ainsi, jouets des vents, au gré de leurs haleines,
Roulent les flots légers sur les humides plaines.

Un autre morceau très-bien versifié, est celui où le Poëte parle de l'usage

d'obſerver les Aſtres & le cours des Saiſons pour la culture des terres. Il me ſemble qu'il étoit difficile de rendre, d'une manière plus heureuſe, l'origine des noms que les premiers hommes donnèrent aux ſignes du Zodiaque :

Tel qu'un œil, attentif au mouvement des Cieux,
Pour guider d'un vaiſſeau le cours audacieux,
Obſerve les deux chars, le lever des *Pléïades*,
Le funeſte *Orion* & les triſtes *Hyades* :
Tel le Cultivateur, pour ouvrir ſes labours,
Des céleſtes flambeaux doit obſerver le cours.
C'eſt en ſuivant leurs loix que bientôt affermie,
La culture aux humains montra l'Aſtronomie.
Des plaines de *Babel* les premiers habitans,
Paſteurs de leurs troupeaux, Laboureurs de leurs champs,
Pour rendre à leurs deſirs la terre plus féconde,
Tournèrent leurs regards vers les pôles du monde.
L'Aſtre brillant du jour gouverna les ſaiſons ;
Tour-à-tour il regna dans ſes douze maiſons ;
De ſon cours annuel ils tracèrent les lignes.
Le chef de leurs brebis fut chef des douze ſignes.

LeTaureau sur ses pas, après lui les Gémeaux,
Leur marquèrent l'époque où naissent les troupeaux ;
AuxTropiques brulans laChèvre&l'Ecreviffe,
De l'Hyver, de l'Eté fixèrent le Solftice,
La Balance à la nuit rendit le jour égal,
La Vierge des moiffons ramena le fignal.
Le Ciel devint un livre où la Terre étonnée,
Lut en lettres de feu l'hiftoire de l'année.

Le mérite particulier de ces Vers, c'eft que tout y eft animé. Le feul terme que je n'aimerois pas, eft celui de *Solftice*, qui eft trop technique ; mais tout le refte eft en images & très-bien écrit. Les deux derniers Vers contiennent une penfée hardie, & telle que je voudrois qu'il s'en trouvât un plus grand nombre dans cet ouvrage. Il y a cependant une petite amphibologie ; on ne dit point lire une *Hiftoire en Lettres ;* l'auteur a voulu dire, l'*Hiftoire de l'année, tracée en lettres de feu.*

On trouve, vers la fin de premier Chant, une defcription de l'Electricité. Le Poëte remarque que cette Science nouvelle peut fournir des

moyens pour préserver un champ des effets du tonnerre ; il entre dans de longs détails sur des expériences électriques. Il devoit, sans doute, indiquer ces remèdes dont on a éprouvé l'utilité ; mais c'est s'exposer à des difficultés presqu'invincibles que de vouloir les mettre en Vers.

La Vigne & la Vendange sont la matière du second Chant. Il semble, au premier coup d'œil, que ce sujet doive fournir un plus grand nombre d'images riantes ; c'est cependant un de ceux où l'on en trouve le moins. Dès le second Vers, l'auteur se sert du mot désagréable & populaire de *Vigneron*.

Aux accens de ma voix, accourez, Vignerons ;

Il falloit, au moins, tâcher de l'ennoblir par une épithète. Il nous présente ensuite l'histoire de *Noé* ; il nous dit que,

Armé de la serpette, il *tailla les sarmens.*

Autres Vers d'un technique insoutenable.

Près du pied de *la souche* il plante l'*échalas* ;

Qui lorſqu'elle s'élance eſt l'appui de ſes bras....
Tantôt elle demande une forte *terrure*....

D'un autre côté, l'auteur eſt quelquefois précieux & recherché pour être poëtique; témoin ce vers:

LaVigne ouvre ſes yeux, elle verſe des pleurs.

On dit bien *les pleurs de la Vigne*, parce qu'il y a une époque où elle ſemble effectivement pleurer; mais on ne dira jamais, ni en Proſe, ni en Vers, qu'*elle ouvre les yeux*. Qu'eſt-ce que c'eſt que les *yeux de la Vigne?*

Le meilleur morceau de ce ſecond Chant, eſt celui du vin de Bourgogne. Le Poëte vient de célébrer les vins de Cahors, de l'Hermitage, de Bordeaux:

Que ces illuſtres noms s'abaiſſent devant toi,
Délicieux Bourgogne, & reſpectent leur Roi.
Raſſemblée à ta vue, une riante troupe
Boit avec la ſanté la joie à pleine coupe.
Rival digne de toi, le Champagne à ſon tour
Porte les jeux, les ris, les graces & l'amour.
De ſa vive liqueur la mouſſe enchantereſſe,
S'élance en bondiſſant, & fend l'air qui la preſſe;

Son éclat eſt plus pur que celui du criſtal ;
Et l'ambre de ſa ſéve au nectar eſt égal.
Emules immortels, contens de votre gloire,
Tous deux, ſans l'obtenir, diſputez la victoire;
Armez vos partiſans, leurs guerres ſont des jeux,
Les ris & les amours combattent avec eux.

Cette tirade eſt très-agréable.

Le troiſième Chant traite des arbres de toute eſpèce, des forêts, des arbres fruitiers, &, à l'occaſion du murier, des vers à ſoie. Voici une très-belle apoſtrophe de l'auteur à ſa Patrie, le Languedoc, dont il célèbre tous les avantages.

Heureux, trois fois heureux, célèbre *Occitanie*,
Celui qui dans ton ſein pourra fixer ſa vie !
On ne voit pas l'encens, la myrrhe & les roſeaux,
Que l'Amérique enfante, enrichir tes côteaux.
La terre de rubis ne rougit pas ſes veines ;
L'art ne transforme point ton ſable en porcelaines :
Mais de riches moiſſons couronnent tes guérets,
Tes vins portent au loin leur force & leurs attraits ;

Le chanvre & le pastel chérissent tes campagnes,
Et des troupeaux féconds paissent sur tes montagnes.
Sous l'asyle des Loix, les Arts industrieux
S'empressent à former des tissus précieux.
Tu suffis à ton Peuple, & tes mains tributaires
N'implorent pas les dons des terres étrangères;
Tu leur offres les tiens; tes ports leur sont ouverts;
Pour elles tes travaux ont uni les deux mers;
Ton art exécuta cet immortel ouvrage,
Qui des Vainqueurs du monde arrêta le courage.
Dirai-je que toujours, brillans d'or & d'azur,
Les Cieux sur ces climats ne donnent qu'un jour pur?
Qu'un long Printemps y regne, & que le doux Zéphire,
Souvent sur l'Hyver même y vient prendre l'empire!
Que les Ours, les Lions, les Serpens dangereux
Ne nâquirent jamais dans ce climat heureux?
Sensible à sa douceur, plus d'une Colonie,
Pour les rives du Rhône oublia l'Ionie.
Rome aima ce séjour; ses Peuples triomphans
Placèrent les Vaincus au rang de ses enfans.

Les Romains, qu'enivroit l'amour de la Patrie,
S'y crurent transportés dans une autre Etrurie.
De-là ces monumens des temps victorieux,
Où notre art n'atteint pas, & qu'admirent nos yeux.
Que d'antiques Cités! que de célèbres Villes!
Que de Fleuves fameux! que de Ruisseaux fertiles!
Sans voler à Cusco, la terre, sur ces bords,
Des plus riches métaux nous offre les trésors.
L'huile sort de la pierre & forme des fontaines;
Et l'or teint des ruisseaux les brillantes arênes.

Le Chant quatrième est consacré aux prairies, aux eaux, aux jardins, aux fleurs. L'auteur y parle d'un terrein merveilleux situé en Hongrie, tantôt à sec, tantôt couvert d'eau. « Sa longueur est de trois milles trois » quarts; sa largeur est de deux milles » en quelques endroits, & d'un mille » & demi dans d'autres. La profon- » deur du Lac est de trente-cinq pieds » au milieu, & de douze à quinze sur » les bords. Huit Rivières s'y déchar- » gent, &, lorsqu'il est à sec, elles se » précipitent dans le fond, sans le » remplir. On compte dans ce Lac

» trois Isles ; on y remarque des fossés
» où le poisson se retire. Au-dessous
» du Lac est un autre Lac souterrein,
» avec lequel il communique par des
» trous & des crevasses. Il est envi-
» ronné de grandes montagnes, de
» plaines, de vastes cavernes ornées
» par la Nature, à peu-près comme
» la grotte d'Antiparos. Quelquefois
» elles sont sèches, & quelquefois
» elles se remplissent d'eau.

» Au mois de Novembre, on apper-
» çoit une vapeur ou nuage blanc qui
» sort de ces montagnes, & qui est
» suivi d'éclairs, de tonnerres & d'une
» grande pluie. C'est le signal de la
» formation du Lac. L'eau sort en
» colonnes des cavernes des monta-
» tagnes, tombe dans le Lac, & y
» jette des poissons, des oiseaux de
» rivière & beaucoup de canards ; ils
» ont peu de plumes ; ils sont foibles
» & aveugles. Après quinze jours, ils
» recouvrent la vue & reprennent des
» forces. On voit jusqu'à cinquante
» de ces colonnes d'eau se précipiter
» à la fois dans le Lac ; spectacle mer-
» veilleux & terrible.

» Au mois de Juin ou de Juillet, le
» Lac commence à se dessécher. Il
» est sec au commencement d'Août.
» L'eau, en se retirant, y laisse des
» poissons & des oiseaux de passage.
» On y trouve des brochets, des tan-
» ches, des lotes, &c. Lorsqu'il est
» à sec, on en arrache les joncs. Au
» bout de vingt jours, on y coupe
» de très-bon foin. On laboure en-
» suite; on y sème du millet ou d'au-
» tres grains qui prennent un prodi-
» gieux accroissement & mûrissent en
» peu de jours. Après la récolte, il se
» forme un excellent pâturage pour
» le bétail. Quand le fond est entiè-
» rement sec, les lièvres, les bêtes
» fauves, les ours y descendent des
» bois & des montagnes. On y jouit
» du plaisir singulier de chasser dans
» le lieu même où l'on avoit pêché
» peu de mois auparavant. « Je vous cite ce morceau, Monsieur, tel que M. *Rosset* l'a mis en note, parce qu'il m'a semblé mieux rendu dans sa prose que dans ses vers. Il s'étend aussi sur les fameuses digues élevées par les Hollandois. Craignez, dit-il, que l'Océan

ne les brise ; s'il triomphe,

Il brise en mugissant les digues renversées,
Engloutit les Cités, & sur ses flots vainqueurs
Montre leur faîte encor, son trophée & nos
pleurs.

Ce trait se rapporte à l'inondation d'une des plus grandes Villes de *Zélande* appellée *Roomerswal* qui fut submergée en 1563. On voit encore aujourd'hui en plusieurs endroits sortir des eaux les clochers, les tours & les toîts des édifices. On comprend donc fort bien comment l'Océan, pour se servir des termes de M. *Rosset*, *montre le faîte* de ces Cités ; mais on ne conçoit pas aussi facilement comment il peut montrer *nos pleurs*.

Il est question, dans le cinquième Chant, des animaux utiles & des différens pâturages. Cette description de l'origine du mulet est ingénieuse :

Le Mulet reconnoît une jument pour mère :
Son orgueil rougiroit si je nommois son père,
&c.

Le sixième & dernier Chant traite de tout ce qui a rapport à la basse-

cour, des pigeons, des poules, des cannes. La tirade où le Poëte peint la tendresse, l'inquiétude, le courage que montre une poule qui élève ses petits, est une des plus remarquables de ce chant. La description du Coq feroit honneur aux meilleurs Poëtes du dernier siècle :

Que le Coq, de ses sœurs & l'époux & le Roi,
Toujours marche à leur tête & leur donne la loi.
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire:
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté le Coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps & ses ailes,
Dore son cou superbe, & flotte en longs cheveux:
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux:
Sa queue en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance, & se recourbe en ombrageant sa tête.

Il faut l'avouer, Monsieur, de tels vers, ainsi que ceux que je vous ai

cités, & beaucoup d'autres morceaux que vous lirez dans l'ouvrage, annoncent un talent réel. C'est dommage que l'auteur ait mis des entraves à son génie, en se bornant presque toujours à donner des préceptes. Il n'a pas fait attention que ce qu'il estime le plus lui-même dans les *Géorgiques* de *Virgile*, ce sont les épisodes, les prodiges arrivés à la mort de *César*, la peinture de la vie champêtre, la description des amours & de la peste des animaux, les fables d'*Aristée*, d'*Orphée* & d'*Euridice*, &c. Pourquoi donc avoir négligé ces sortes de morceaux qui seuls pouvoient soutenir un Poëme sur cette matière, & sur-tout un Poëme François ? Il dit que *Virgile* auroit mieux rempli son objet, s'il eût donné un plus grand nombre de préceptes. Cette idée vient du faux préjugé où il est qu'un Poëme sur l'Agriculture doit être utile aux gens de la campagne. Mais *Virgile* sçavoit très-bien que ni les Laboureurs ni les Vignerons ne liroient jamais ses *Géorgiques*. Il n'est pas possible que M. *Rosset* croie que son Poëme sera plus heureux, &

deviendra le rudiment des Agricoles. Ces ſortes d'ouvrages ſont faits uniquement pour ceux qui s'occupent de Littérature ; eux ſeuls les liſent & les jugent; il faut donc s'efforcer de leur plaire. La première règle eſt de ne pas ennuyer, & je défierois *Virgile* & *Horace* eux-mêmes de ne pas être ennuyeux avec quatre mille vers de préceptes ſur l'Agriculture. Il réſulte de tout ce qui je viens de dire que M. *Roſſet* a du talent, un grand talent même, mais que ſon ouvrage eſt un peu difficile à lire d'un bout à l'autre.

Lettre de M. l'Abbé Sabatier de Caſtres à l'Auteur de ces Feuilles.

Je n'ai jamais été touché, Monſieur, des éloges donnés aux *Trois Siècles* qu'autant que j'ai pu y reconnoître les applaudiſſemens de l'honnêteté, de la raiſon, ou l'expreſſion du zèle pour les vrais principes. Par une ſuite de cette diſpoſition, je ſerai toujours ſenſible aux plus légères Critiques, dès qu'elles pourront jetter le moindre ſoupçon ſur la droiture de mes

intentions & ſur l'équité que je me ſuis preſcrite. Un auteur, que l'amour du bien public a dévoué, comme moi, à toute l'amertume ainſi qu'à tous les traits de l'animoſité philoſophique & littéraire, peut & doit même mépriſer les déclamations atroces. La haine qui les enfante, l'indécence qui les avilit, les décréditent aſſez par elles-mêmes, & en ſont la meilleure réfutation. Pourquoi s'abaiſſeroit-il juſqu'aux ames dépravées qui les accueillent ? On tenteroit vainement de les éclairer. La ſeule manière d'y répondre, ſans deſcendre au niveau de ſes adverſaires, c'eſt lorſque l'Ecrivain attaqué, s'occupant moins de ſa propre cauſe, que de l'intérêt des vérités qu'il défend, cite au tribunal de la raiſon & de la décence les paſſions qui le combattent, les ſuit dans leurs détours, met en évidence leurs baſſeſſes, leur perverſité, tire de leurs travers & de leurs excès de nouvelles lumières, de nouvelles preuves, &, par un nouveau genre de ſacrifice, immole à l'inſtruction publique les dégoûts de ſa propre juſtification.

Il n'en eſt pas de même des réclamations qui portent avec elles une apparence de juſtice, & ſont accompagnées des égards, indiſpenſables dans toutes les occaſions & dus à tout Littérateur. Telles ſont celles de quelques perſonnes de Genève ; au ſujet de l'article de feu M. *Abauzit*. On m'a écrit de cette Ville pluſieurs lettres anonymes, où, après m'avoir prodigué plus de louanges que je n'en mérite, on ſe plaint de ce que j'ai accuſé cet Ecrivain d'être *ennemi du Chriſtianiſme*. J'applaudis à leur louable délicateſſe ſur un point ſi eſſentiel au véritable honneur de leur Compatriote. Je les remercie enſuite de l'eſtime qu'ils témoignent pour mes ſentimens & pour la manière dont je les ai exprimés. Leur ſuffrage me flatte d'autant plus, que, plus voiſins du foyer de la contagion, ils paroiſſent avoir mieux réſiſté aux malignes vapeurs de l'atmoſphère qui les environne, & en avoir ſenti plus vivement le danger. Mais, après avoir rendu juſtice à leur honnêteté, je ſuis fâché de ne pouvoir trouver ſolides les plaintes énon-

cées

cées dans leurs lettres particulières & dans le *Journal Helvétique*. Pour défendre, en peu de mots, ma censure contre M. *Abauzit*, je soutiens qu'on ne peut la regarder ni comme personnelle, ni comme injuste, ainsi qu'ils le font entendre. Comment, en effet, aurois-je pu attaquer la personne d'un Ecrivain qui m'étoit inconnu, moi qui me suis fait une loi de ne juger les auteurs que sur leurs écrits, & qui l'ai inviolablement observée à l'égard de tous les autres? Il est vrai que je n'ai pu m'empêcher de marquer quelqu'étonnement sur l'admiration excessive de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* pour cet Ecrivain* : il

* Voici le bel éloge que fait de M. *Abauziz* M. *Rousseau* de Genève, dans sa *Nouvelle Héloïse*, Tome III, pag. 305, édition *in*-8°, chez *Duchesne* 1764. » Non, ce siècle de » la Philosophie ne se passera point sans avoir » produit un vrai Philosophe. J'en connois » un, un seul, j'en conviens ; mais c'est » beaucoup encore ; &, pour comble de » bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. » L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir sçu rester peu connu? » Sçavant & modeste *Abauzit*, que votre su-

est vrai encore que les réfléxions que cet enthousiasme m'a fournies ne tournent pas à l'avantage de M. *Abauzit*, par la comparaison que j'ai faite de ses ouvrages avec les sentimens de son admirateur. Mais s'ensuit-il de-là que ma critique ait été personnelle ou

» blime simplicité pardonne à mon cœur un » zèle qui n'a point votre nom pour objet. » Non, ce n'est pas vous que je veux faire » connoître à ce siècle indigne de vous ad- » mirer ; c'est Genève que je veux illustrer » de votre séjour : ce sont mes concitoyens » que je veux honorer de l'honneur qu'ils » vous rendent. Heureux le pays où le mé- » rite qui se cache en est d'autant plus es- » timé ! Heureux le Peuple où la jeunesse » altière vient abaisser son ton dogmatique » & rougir de son vain sçavoir devant la » docte ignorance du Sage ! Vénérable & » vertueux Vieillard, vous n'avez point été » prôné par les Beaux-Esprits ; leurs bruyan- » tes Académies n'auront pas retenti de vos » éloges ; au lieu de déposer comme eux vo- » tre sagesse dans des Livres, vous l'aurez » mise dans votre vie pour l'exemple de la » Patrie que vous avez daigné vous choisir, » que vous aimez & qui vous respecte. Vous » avez vêcu comme *Socrate* ; mais il mou- » rut par la main de ses concitoyens, & vous » êtes chéri des vôtres. «

injuste ? On m'assûre que ce Biblio-thécaire de la Ville de Genève a toujours été rempli de religion & de probité. J'adopte volontiers ce témoignage ; mais, après tout, a-t-il pû paroître étonnant, à ceux qui prennent sa défense, que son *Essai sur l'Apocalipse* qu'ils conviennent avoir été désavoué avec repentir par son auteur, que ses *Explications* de plusieurs passages de la *Genèse*, de quelques Chapitre de *Daniel*, du *Nouveau Testament*, & d'autres écrits insérés dans l'édition de ses Œuvres [2 vol. *in*-8°. à Londres 1771] ouvrages où le mystère de la Trinité & la divinité de *Jesus-Christ* sont attaqués d'une manière insidieuse, ouvrages rejettés même par la censure de Genève, m'ayent autorisé à placer, parmi les Ecrivains *ennemis du Christianisme*, un homme que je ne pouvois juger que par ses Livres ? Quelqu'envie que j'eusse de me rendre aux honnêtes représentations de ses défenseurs, il n'est donc pas possible de rétracter ce que j'ai dit à son sujet. Tout ce que je puis faire, après le témoignage rendu

à la religion de M. *Abauzit*, eſt de convenir que ſes erreurs peuvent être regardées comme involontaires, & une ſuite preſqu'inévitable de la démangeaiſon indiſcrète de tout approfondir & de tout commenter en matière de Religion. Sous ce point de vue, elles doivent, quoique très répréhenſibles en elles-mêmes, paroître moins coupables aux yeux de l'indulgence; bien différentes, en cela, de celles des incrédules ſyſtématiques & de profeſſion, qui ſont auſſi odieuſes dans leurs motifs que pitoyables dans leurs excès. Telle eſt, Monſieur, la manière dont je me ſerois exprimé, ſi j'avois eu ſur le perſonnel de M. *Abauzit* les connoiſſances qu'on me fournit aujourd'hui; telle eſt celle dont je m'exprimerois, ſi j'avois à retoucher ſon article. Je promets même de le faire à la première occaſion. Plût à Dieu que je fuſſe dans le cas d'en faire autant à l'égard de tous les auteurs irréligieux!

A propos du *Journal Helvétique*, permettez, Monſieur, que je réponde à un autre objet qui me regarde. On

a inséré dans ce *Journal* [Eh ! où n'insère-t-on pas, eh ! que n'insère-t-on pas contre moi !] une *Lettre*, dans laquelle on me reproche deux petits *Contes*, imprimés dans les *Etrennes du Parnasse* de 1772 ; & l'on s'efforce d'en tirer des armes victorieuses, en les mettant en opposition avec la vivacité de mes censures contre les talens corrupteurs. Quand j'aurois fait ces deux Contes, taxés de *galanterie* & de *libertinage*, au moins mon zèle à proscrire dans les *Trois Siècles* les ouvrages licencieux, pourroit-il être regardé comme l'effet d'un repentir sans exemple parmi tant d'auteurs obscènes que nous avons aujourd'hui. Mais jai une meilleure raison à apporter ; ces deux *Contes* n'ont jamais été de moi. On m'avoit déja rendu le service de me les attribuer, dès la première apparition de mon dernier ouvrage. Je me plaignis aussitôt de cette indignité ; & sur mes plaintes le Rédacteur de l'*Almanach* imprima dans son premier Recueil, p. 124, la Note suivante, que l'auteur de la *Lettre* auroit pu connoître aussi bien que les

deux *Contes.* « Nous croyons devoir » avertir nos Lecteurs que M. l'Abbé » *Sabatier* n'est point l'auteur de deux » piéces de Vers insérées sous son nom » dans le Recueil de l'année précé- » dente, l'une intitulée *la Dame fidèle,* » & l'autre *la Fille perdue & retrouvée.* » Ces deux Contes, qui lui ont été » attribués par erreur, sont de M. » C***, Avocat à la Cour des Aides » de Montpellier ».

Que penserez-vous, Monsieur, de la noble activité qui s'épuise à me susciter sans cesse de nouvelles accusations ? Il y a long-temps qu'elle enrichit mes observations, sans effleurer ma patience. Mais le trait dont je vous parle n'est rien en comparaison de celui-ci : *imprimez*, disoit derniérement à un Libraire de Bruxelles un des plus dévoués serviteurs de la Philosophie, *imprimez, sous le nom de l'Abbé Sabatier, un Recueil des Poësies les plus libertines, & dont les auteurs sont inconnus. Ce Recueil sera débité, je vous jure, dans toutes les Sociétés ; vous vengerez, par-là, les Philosophes qu'il a maltraités ; vous décrierez, sans retour,*

la cause qu'il défend. Il désavouera l'ouvrage; mais, avant que le Livre soit parvenu à sa connoissance *, *il aura produit son effet.* La proposition ne fit pas rougir le Philosophe qui la faisoit; mais elle fit horreur au Libraire à qui elle étoit faite, & qui me l'a répétée.

Après cela, Monsieur, à quoi ne dois-je pas m'attendre? Des imaginations aussi heureuses s'arrêteront-elles dans le cours de leurs dignes inventions? Aussi je ne désespére pas que quelque jour on ne m'impute, avec bien plus de vraisemblance, d'autres nouvelles productions; par exemple, l'Eloge historique de l'Abbé *Bazin*, l'Apologie du *Systême de la Nature*, ou l'Oraison funèbre de la Philosophie. J'ai l'honneur d'être, &c.

* Le grand *Rousseau* a très-bien rendu cette honnête & noble idée :

Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien; calomniez toujours.
Quand l'Accusé confondroit vos discours;
La plaie est faite, &, quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 *Juin 1774.*

LETTRE XI.

Description des Glacières & amas de glaces du Duché de Savoi ; par M. T. Bourrit, Chantre de l'Eglise Cathédrale de Genève ; un volume in-8° de 150 pages. A Genève.

CETTE *Description*, Monsieur, doit être enrichie, dans la suite, de vingt-une *Vues* qu'on grave actuellement, & qui représenteront les différens aspects des Glacières que renferment les montagnes de Savoie. L'auteur, en attendant, a cru devoir publier la Relation des trois voyages qu'il y a faits. Selon M. *Bourrit*, ces monts, chargés de glaces éternelles, leur aspect imposant & majestueux, les phénomènes dont ils frappent les regards étonnés, sont un des tableaux les plus intéressans que puisse offrir la Nature ; mais il prévient que toutes les descriptions seront toujours défectueuses, & que l'imagination humaine

n'atteindra jamais à se retracer, au juste, les magnifiques points de vues & le spectacle sublime que produit l'ensemble de toutes ces masses. En général, l'idée qu'on se forme des Alpes est très-imparfaite : excepté les grands passages de France & d'Allemagne en Italie, le reste est presque inconnu aux étrangers, sur-tout les montagnes de la Savoie ; les difficultés des chemins, les gorges qu'il faut passer pour entrer d'une vallée dans une autre, en isolent, pour ainsi dire, les habitans ; &, comme l'extérieur de ces monts ne présente que des rochers, des glaces & des neiges, on n'est guères curieux d'en approcher. « Cependant, s'écrie notre Voya-
» geur, que de choses dignes de cu-
» riosité ! que de belles vallées ! que
» de côteaux riants ! que de perspec-
» tives charmantes & étendues ! que
» de formes différentes ! Ici c'est un
» terrein uni & bien cultivé ; là ce
» sont des côteaux habités ; plus haut
» de hautes montagnes élancées qui
» les couronnent ; ailleurs, ce sont
» de riches vallées entrecoupées par

» la riviere d'*Arve*, qui se divise en » plusieurs canaux. Plus on pénétre, » plus on est frappé de leur variété » piquante ; le spectacle devient tou- » jours plus intéressant ; les vallées se » présentent comme un pays nouveau » par leur forme différente ; des ro- » chers très-élevés qui semblent vous » menacer, des torrens qui en descen- » dent & forment des cascades, sont » autant de merveilles de la Nature » qu'on ne cesse d'admirer ; ajoutez-y » les diverses couleurs des rochers & » des montagnes, leur contraste avec » le rembruni des bois & le blanc » des neiges & des glaces, sur-tout » quand le Soleil les colore. A son » lever, les cimes prennent la couleur » de l'argent fondu ; à son coucher, » celle de l'or, & quelquefois ces » cimes, toutes ensemble, se réflé- » chissant mutuellement, offrent, par » leurs couleurs empruntées, une va- » riété & un éclat inimitables ».

Les Glacières que M. *Bourrit* entreprit de parcourir, son situées à l'Orient d'hyver de Genève, & n'en sont éloignées que de 16 à 20 lieues. Il prit

ſa route par *Bonneville*, *Songy* & *Cluſe*. Cette dernière n'eſt pas une jolie Ville ; elle n'eſt peuplée que d'Horlogers, de Menuiſiers & de Cordonniers. Cependant la Bourgeoiſie s'y achette cent livres de Piémont, parce qu'elle jouit du privilége de commercer en beſtiaux & autres marchandiſes, ſans payer de droits, juſqu'à *Suze*. Chaque année, à la ſeconde Fête de la Pentecôte, les Bourgeois, en armes & en uniforme, vont tirer un oiſeau ſur un roc fort élevé ; celui qui l'abat eſt reconnu *Abbé de la Bazoche*, & le premier uſage qu'il fait de ſon titre eſt de créer un Bourgeois. *Cluſe* a un Marquis ; mais il n'a d'autre droit que celui d'avoir toutes les langues de bœufs & de vaches qui s'y tuent.

Au ſortir de cette Ville, on trouve un défilé étroit entre de hautes montagnes qui forment preſque un dôme au-deſſus du chemin ; plus on avance, plus les objets ſont diverſifiés : tantôt ce ſont des rocs coupés perpendiculairement, qui offrent d'abord l'idée de la façade de quelque bâtiment an-

tique orné de moulures; tantôt ce sont des débris de rochers considérables, qui, arrêtés dans leur chûte par d'autres rochers, sont comme suspendus, & forment, par leurs divers entassemens, des voûtes & des espèces de cavernes, que des arbustes ornent encore. Les échos répètent le moindre bruit que font les voyageurs; celui du pas d'un cheval est si multiplié, que l'on croit entendre l'approche d'un Détachement de Cavalerie.

Ce qui mérite le plus d'exciter la curiosité des Voyageurs sur cette route, est la magnifique caverne de *Balme*. « Pour y aller, dit M. *Bourrit*, » nous gravîmes une montagne au » travers de hautes broussailles, jusques au pied des rochers. Après quelques tentatives inutiles pour les franchir, nous fîmes usage des branches » d'un noyer qui étoit audessus de » nous; nous en faisîmes légérement » une, &, posant nos pieds sur le bout » d'un bâton qu'un de nos conducteurs » soutenoit, nous pûmes atteindre le » haut. Quel plaisir que celui que nous

» éprouvâmes à l'aspect de ce lieu! C'est
» un grand vestibule que forment les
» rochers, avec deux entrées, l'une
» à gauche assez exhaussée, mais qui n'a
» que quelques pas de profondeur; l'au-
» tre à droite, qui s'enfonce dans
» l'obscurité de la montagne. Disposés
» à y pénétrer, nous allumâmes des
» flambeaux, &, sur les pas de nos
» guides, nous entrâmes dans cette
» caverne. Un chemin, d'abord assez
» large, mais qui se rétrécit quand
» on a fait une cinquantaine de pas,
» nous conduisit dans des chambres
» d'une construction des plus singu-
» lières, tapissées de mille couleurs
» & enduites d'un vernis éblouissant.
» Après les avoir traversées, nous
» parvînmes dans une Chapelle magni-
» fique, travaillée des mains de la
» Nature, & couronnée d'une cou-
» pole d'une construction hardie, or-
» née de mille configurations. Les pa-
» rois, décorés de différentes maniè-
» res, accompagnoient admirable-
» ment bien tout l'édifice. Ici c'é-
» toient des colonnes posées sur des
» piédestaux; là, il y en avoit de ren-

» versées & comme suspendues; d'au-
» tres représentoient assez bien les
» ruines d'un riche Palais. Ailleurs,
» on croyoit être dans un arsenal
» & voir des armes rangées, qu'un
» vif éclat relevoit; presque par-tout
» c'étoient des brillans que les divers
» mouvemens de nos lumières ani-
» moient & faisoient ressortir avec
» une étonnante variété. Après avoir
» considéré attentivement les beautés
» que ce lieu nous offroit, nous con-
» tinuâmes notre marche. Nous avions
» compté nos pas, &, quand nous en
» eûmes fait quatre cens, nos guides
» nous recommandèrent plus de pré-
» caution à l'approche d'un trou fort
» profond qui est au milieu de la
» grotte; mais le retentissement de
» nos voix nous en avoit avertis.
» Arrivés sur les bords, nous osâ-
» mes mettre le feu à une grenade,
» & l'y jetter. Surpris de ne pas en en-
» tendre immédiatement l'effet, nous
» nous disposions à répéter la même
» opération, lorsqu'après une mi-
» nute & demie d'attente, nous fû-
» mes frappés par le coup le plus ma-

» gnifique que l'on puiſſe imaginer.
» Heureuſement pour nous que nous
» avions des flambeaux aſſez éloignés
» de l'abîme qui réſiſtèrent à l'effet de
» la grenade qui éteignit ceux qui en
» étoient plus près. De cet abîme,
» nous fîmes encore quatre cens pas
» en avant, juſqu'à ce qu'arrêtés par
» les eaux, nous reprîmes notre che-
» min. Au ſortir de la montagne, le
» jour nous parut d'une couleur ex-
» traordinaire, & à-peu-près comme
» la réverbération d'un grand embra-
» ſement durant la nuit. «

Arrivé dans la vallée de *Chamouni*, M. *Bourrit* alla voir la vallée de Glace du *Montanvert*. Cette vallée, longue de pluſieurs lieues, large d'un quart, eſt entièrement remplie & comblée de glaces. Une mer agitée avec violence, & qu'une gelée ſubite ſaiſiroit, repréſente l'aſpect de cette Glacière. Ces vagues, durcies par les hyvers, ſont, les unes d'un blanc ſale, les autres d'un blanc éclatant, coupées par des fentes obliques qui paroiſſent d'un bleu clair & tranſparent. L'eau coule en murmurant dans ces fentes, dont il en eſt de très-pro-

fondes. De temps en temps il s'en fait de nouvelles, & alors un grand bruit les annonce. Cette vallée est formée par de hautes montagnes qui se terminent en pointes ou aiguilles qui toutes ont différens noms. Quelques-unes de ces aiguilles, par leur configuration, ont la forme d'obélisques & de magnifiques pyramides. A l'extrêmité de cette vallée, est un amphithéâtre de montagnes fort hautes qui la terminent ; au-dessus de ces montagnes, on croiroit voir une gallerie ornée de statues, rangées avec une sorte de symétrie. C'est-là qu'on trouve ordinairement le cristal, environné d'une terre ou mousse verte. Il n'a pas la forme d'un dé, comme celui de l'Amérique, mais d'un prisme à sept ou huit faces, & toujours terminé en pointes. Des rocs se détachent quelquefois de ces aiguilles, & tombent après bien des bonds sur la glace. M. *Bourrit* y vit une avalanche de neige réduite en nuage par un coup de vent. *Avalanche* est le nom qu'on donne dans le pays à ces chûtes subites de neiges qui se déta-

chent des montagnes. L'auteur nous en trace une idée terrible. Ces avalanches ſe précipitent du haut des monts, particulièrement au Printemps. Ce ſont des neiges que de grands vents accumulent, & que les parties ſaillantes des rochers retiennent ; mais, lorſqu'après s'être augmentées ſucceſſivement, ſoit en étendue, ſoit en hauteur, elles ſurpaſſent les ſurfaces qui leur avoient ſervi de baſes, elles ſe détachent par leur propre poids, & s'écroulent avec un fracas épouvantable, entraînant dans leur chûte tout ce qui ſe trouve ſur leur chemin. Rien de plus magnifique, au rapport de M. *Bourrit*, & de plus effrayant à la fois, que de voir ſe précipiter ces *avalanches* que l'air & les vents qu'elles excitent rendent encore plus terribles. C'eſt un torrent auquel rien ne réſiſte ; on diroit auſſi une fumée & des maſſes de vapeurs qui, s'élançant en tourbillons vers le Ciel, l'obſcurciſſent & le cachent. Malheur alors aux habitations trop voiſines de ces chûtes ; elles ſont entraînées ou enſevelies, & avec elles les hommes & les beſtiaux.

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, le détail de l'excursion que l'intrépide Voyageur fit dans cette vallée de Glace de *Montanvert*. » Ce fut, dit-il, » trois quarts d'heure après le soleil » levé que nous descendîmes sur la » glace. A peine avions-nous marché » quelque temps, que nous nous vî- » mes arrêtés par des fentes qui tra- » versent la vallée dans sa largeur : » nous en passâmes plusieurs assez gaî- » ment ; mais nous en trouvâmes qu'il » nous étoit impossible de franchir, » ni même de regarder sans effroi. » Nos guides, accoutumés à les » voir, étoient aussi plus hardis ; mu- » nis d'un bâton de sept à huit pieds » de long, ils sautoient avec dexté- » rité, & nous aidoient à en faire de » même ; mais nous rencontrions « quelquefois de ces fentes plus larges » & plus profondes, où ces gens » avoient besoin de toutes leurs pré- » cautions. Celle qu'ils employoient » le plus ordinairement étoit de met- » tre leur bâton sous le bras gauche, » ayant le plus long bout en arrière, » afin que, s'ils n'atteignoient pas l'au-

» tre côté de la glace, ils restassent au
» moins suspendus. On frémit à l'i-
» dée seule que cet accident puisse
» leur arriver; heureusement nous ne
» le vîmes pas. Nous eûmes le bon-
» heur d'avancer dans la vallée; l'exer-
» cice nous rendoit toujours plus les-
» tes & plus habiles, en même-temps
» que nous devenions plus courageux;
» & nous en avions besoin à chaque
» moment. Ce fut sur-tout à l'aspect
» d'une fente d'environ 80 pieds de
» profondeur, que nous éprouvâmes
» le plus de peines. Nous fûmes arrê-
» tés près d'une demi-heure sur ses
» bords par nos craintes & la diffi-
» culté de la franchir. Un guide &
» mon compagnon la traversèrent en-
» fin les premiers; je n'osai les suivre,
» & pour l'éviter il m'en coûta de
» grands détours. Ce pas heureuse-
» ment franchi, nous pensions n'en
» plus rencontrer d'aussi dangereux,
» lorsque tout-à-coup nous fûmes ar-
» rêtés par des amas de glaces & des
» abîmes, dont à peine on apperce-
» voit le fonds. Nous atteignîmes ce-
» pendant le dessus d'un de ces amas,

» ne prévoyant point l'espèce de dif-
» culté qui nous y attendoit ; c'étoit
» un intervalle extrêmement profond
» qui l'isoloit, de toutes parts, des au-
» tres grouppes de glaces. Nous res-
» tâmes comme immobiles à cet as-
» pect, & au danger que nous cour-
» rions. Dans le silence que nous ob-
» servions, nos regards se prome-
» noient avidement sur tous les ob-
» jets qui nous environnoient ; nous
» n'en laissions échapper aucun ; nous
» mesurions des yeux leur étendue,
» leur forme & les prises qu'ils pou-
» voient nous offrir. A force d'atten-
» tion, nous remarquâmes enfin un
» trou percé dans la glace, semblable
» à une mine qu'on auroit travaillée.
» Nous vîmes où il aboutissoit & nous
» prîmes confiance. Il y avoit cepen-
» dant du danger à nous y fier ; la
» voûte étoit étendue, elle pouvoit,
» au moindre choc, au moindre bruit
» même, s'affaisser, se rompre par le
» milieu, & nous écraser. Nous nous
» glissâmes donc doucement sous
» cette glace, & ce fût de cette ma-
» nière que nous pûmes la passer.

» Nous n'eûmes bientôt plus d'aussi
» grands dangers à courir. Arrivés
» près des rochers qui s'étoient ébou-
» lés sur la glace, nous nous occupâ-
» mes à y chercher des cristaux dont
» les fragmens des rochers sont pleins.
» Nous distinguions aussi les fours ou
» cristallières sur le haut des monta-
» gnes. Plus nous avancions & plus
» nous avions d'objets à admirer.
» Nous ressentions une sorte d'hor-
» reur à l'aspect de ce lac éternelle-
» ment gelé, de ces crevasses énor-
» mes de glaces, de ces abîmes si pro-
» fonds, de ces monceaux de rochers
» qui s'étoient détachés des aiguilles
» & avoient roulé dans la vallée, de
» ces montagnes qui nous environ-
» noient & dont la vétusté nous im-
» primoit une sorte de respect, enfin
» de l'idée de nous voir dans des lieux
» si étranges, si extraordinaires, où
» regnoit un vaste silence, & au mi-
» lieu de mille dangers. En avançant,
» la vallée s'élargissoit, & la glace
» devenoit plus unie; cependant nous
» marchions depuis quatre heures de
» temps, & nous n'avions pas at-

» teint encore l'endroit où la vallée
» se divise en deux branches; nous y
» parvînmes enfin. Quel spectacle que
» celui qui frappa alors notre vue!
» C'est bien ici que, surpris, éton-
» nés, ravis d'admiration, nous ne
» pouvions exprimer ce que nous
» voyions que par des acclamations
» redoublées; c'étoit une vallée spa-
» cieuse de glace unie, d'où l'on
» voyoit s'élever une montagne toute
» de glace, taillée en forme de mar-
» ches, & dont la cime nous donnoit
» l'idée du trône de quelque Divinité.
» Elle se présentoit encore sous la fi-
» gure d'une cascade magnifique, telle
» qu'il est presqu'impossible d'en ima-
» giner. Le soleil, qui l'éclairoit, ré-
» pandoit un éclat qui se réfléchissoit
» de toutes parts; c'étoit une espèce
» de foyer qui dardoit ses rayons à
» une distance immense, un vaste mi-
» roir où les objets se peignoient
» avec des mêlanges de couleurs dont
» les nuances ravissoient les yeux; &
» cette merveille extraordinaire étoit
» couronnée de montagnes revêtues
» d'un vernis d'une glace transparente

» comme le criſtal : ſpectacle ſublime, » qu'embelliſſoit encore le contraſte » d'une montagne voiſine, d'une cou» leur foncée, dégradée du haut en » bas, entrecoupée de rivières de » neige, de torrens qui ſerpentent, » & ſur leſquels le ſoleil jettoit un » éclat éblouiſſant ; le tout enfin étoit » terminé par des montagnes de criſ» tal, & d'autres dont les couleurs » ſont extrêmement variées. «

Les Marmotes & les Chamois ſont preſque les ſeuls animaux qu'on rencontre ſur le ſommet de ces montagnes de glaces. L'expédient dont on ſe ſert pour prendre vivans les jeunes Chamois, eſt aſſez ſingulier. Quand un Chaſſeur a tué une femelle, il la redreſſe ſur ſes jambes comme ſi elle vivoit, &, ſe cachant enſuite ſous le ventre de l'animal mort, il attend avec patience que le petit, qui cherche ſa mere, revienne ; c'eſt alors que le jeune Chamois eſt ſaiſi ; mais il n'eſt preſque pas poſſible de plier cet animal au joug de l'eſclavage domeſtique. La Nature ſemble l'avoir créé pour la liberté & l'indépendance,

&, dès qu'il est assez fort, il tend constamment à s'échapper dans les montagnes. L'auteur dit qu'on rencontre encore dans les gorges de la vallée de glace de *Montanvert*, des troupeaux de Chèvres qu'on mène paître & engraisser pendant six semaines le long des montagnes, où on les abandonne huit à douze jours de suite sans conducteurs & sans les visiter. Il en est de même des troupeaux de Vaches, qu'on y laisse autant de temps, au bout duquel on leur fait changer de pâturage. Là, ces troupeaux n'ont d'ennemis à craindre que les orages, les *avalanches* & autres accidens de ces montagnes. C'est, dit M. *Bourrit*, un spectacle singulier de les voir traverser la vallée de glace, sauter les fentes, grimper à travers les rochers, se faire un passage dans des lieux qui paroissent inaccessibles, sur des penchans rapides, & voir faire tout cela au gros bétail comme au petit. Il arrive quelquefois que les plus hardis payent de leur vie leur témérité; alors la perte n'est pas pour le propriétaire en particulier; elle retombe sur la Commune. Les

Les murs de glace qui soutiennent le Glacier des *Bossons*, est encore un des points de vue qui paroissent avoir le plus frappé d'étonnement le Voyageur Génevois. « Ce sont, dit-il, des » masses de glaces qui s'élèvent perpendiculairement comme les murs » d'une Citadelle, revêtus de fortes » tours, & qui peuvent avoir environ trois ou quatre cens pieds de » haut. Les extrêmités de ces énormes glaces étoient transparentes de » la même manière que les extrêmités » de nos doigts nous le paroissent devant la lumière. Nous admirâmes, » sur-tout, un trou, percé en ovale au » milieu du mur, au travers duquel » le Ciel se laissoit découvrir, & d'où » l'on voit encore, à certains points » du jour, le Soleil, dont les rayons, » réunis comme dans un foyer, sont » dardés en forme de gerbes jusqu'au » bas de la Vallée ».

L'auteur termine sa Relation par celle du voyage que M. le Comte *du Luc* fit avec son frère au Glacier de *Buet*, situé à quelques journées de

Genève, & où aucun homme, avant eux, n'étoit monté. Après avoir marché & gravi pendant plusieurs jours, avec des peines incroyables, ils arrivèrent enfin sur la cîme de cette montagne. Le silence le plus profond regnoit dans ces lieux; on sentoit qu'ils n'étoient pas faits pour des êtres vivans; ils étoient aussi inconnus au guide qu'à ceux qu'il guidoit; les Chamois mêmes n'y viennent pas, & par conséquent aucun Chasseur n'y étoit monté. Ils n'étoient cependant pas absolument dépeuplés; les voyageurs y virent beaucoup de ces moucherons, que les Naturalistes nomment *Tipules*. Ils y trouvèrent quelques abeilles; mais elles étoient mortes. Elles viennent sur les rochers voisins sucer les fleurs du *Génépi*, & elles y sont quelquefois surprises par les orages qui les transportent sur le Glacier, où elles meurent.

Le Comte *du Luc* & son frère se trouvèrent sur une immense étendue de neige, dont rien n'altéroit la blancheur; ils ne voyoient absolument

que cette neige & le Ciel, vers lequel elle se terminoit de toutes parts, semblable à ces nuages argentés qu'on voit se soutenir majestueusement dans un air pur. Il leur sembloit qu'ils étoient réellement suspendus dans l'air sur un de ces nuages. Il leur restoit encore à gravir sur le sommet du Glacier ; dès qu'ils l'eurent atteint & qu'ils élevèrent la vue, ils eurent à découvert l'immense chaîne des Alpes, dans une étendue de plus de cinquante lieues. De quelque côté qu'ils tournassent leurs regards, tout l'horison étoit couvert de montagnes. Ses bornes à l'Occident n'étoient que l'épaisseur de l'air ; car ils dominoient assez la chaîne du *Jura*, distante de treize à quatorze lieues, pour découvrir au-delà les plaines de la Franche Comté & de la Bourgogne ; si l'air eût été assez transparent au Sud Ouest, leur vue s'étendoit jusqu'au *Mont-Cenis* ; & au Nord-Est jusqu'au *S. Gothard*. Ils dominoient enfin de beaucoup toutes les gorges des Alpes, & il n'y avoit que quelques-uns de leurs pics

qui s'élevassent au-dessus d'eux. Les détails, autant que l'ensemble de ce point de vue, auroient excité l'admiration de l'homme le plus indifférent. Ils sentirent qu'un seul coup d'œil sur l'immense quantité de glaces & de neiges qui couvrent les Alpes, suffit pour tranquilliser le Spectateur sur la durée du *Rhône*, du *Rhin*, du *Pô* & du *Danube* : c'est dans ces montagnes qu'est leur réservoir, & il peut fournir pendant plusieurs années de sécheresse. Ils comparoient, sans qu'il fût besoin de calcul, les écoulemens avec les sources ; dans toute cette étendue, où ils découvroient le *Rhône*, il ne leur paroissoit qu'un ruisseau, à cause de la distance ; mais cette même distance n'affoiblissoit point l'idée d'immensité qu'ils attachoient à ces amas de glaces & de neiges qu'ils avoient sous les yeux. Le seul *Mont-Blanc*, qui s'élevoit au-dessus de ces Vallées, leur paroissoit capable de fournir, pendant très-long-temps, des eaux suffisantes pour le cours d'un fleuve, tant il étoit chargé de glaces depuis

son pied jusqu'à son sommet. Ils ont trouvé que sa hauteur étoit de 2203 toises au dessus du lac de Genève.

Tout le côté de l'horison, vers le *Mont-Blanc*, offroit aux deux Voyageurs la plus sensible image de l'hyver; il réveilloit toutes les idées que donnent les relations du *Spitzberg* & de la nouvelle *Zemble*; en un mot, il ne présentoit à leurs yeux que des tas de glaces, au travers desquelles s'élevoient en obélisques des pics arides, de trois à quatre cens pieds haut, tandis que, par-tout ailleurs, les montagnes étaloient la variété des productions dont elles sont susceptibles. Au pied même de ces glaces on voyoit des pâturages & des moissons. L'attention des deux Voyageurs fut tout-à-coup ramenée sur eux-mêmes, lorsqu'ils découvrirent qu'ils n'étoient soutenus que par une masse de neige glacée, qui étoit saillante sur un précipice affreux. Leur premier mouvement fut une retraite précipitée; mais, ayant ensuite réfléchi que l'addition de leur poids à cette masse prodigieuse,

qui se soutenoit là sûrement depuis bien des siècles, étoit absolument nulle pour produire l'effet de la détacher, ils cessèrent de craindre, & revinrent sur ce terrible Belvéder. La montagne, de ce côté, étoit prodigieusement escarpée, & la saillie de la glace les portoit en avant sur le précipice, tellement que, s'ils avoient lâché un cordeau, depuis le lieu où ils étoient, il auroit fallu qu'il eût été long de plus de cinq cens pieds, pour qu'il atteignît quelqu'une des pointes de roches dont cette face étoit hérissée; & leur vue ne s'arrêtoit, au bas, que dans une Vallée dont l'abaissement étoit, peut-être, de cinq mille pas.

En descendant de ce Glacier, & lorsqu'on commençoit à rencontrer de l'herbe, M. le Comte *du Luc* & son frère entendirent, tout-à-coup, partir de divers endroits des cris perçans, semblables à des coups de sifflet, qui, s'ils avoient été dans un bois de la plaine, leur auroient fait craindre d'être tombés dans une embuscade de

voleurs. Mais là, c'étoient eux-mêmes qui inspiroient la crainte. Les premières Marmottes qui les avoient apperçus, en avoient averti leurs camarades par ces cris, & ils les virent courir çà & là pour se réfugier dans leurs trous. Ces coups de sifflet se répéterent plusieurs fois, pendant qu'ils traversoient la région de ces animaux.

La lecture de cette Relation, Monsieur, m'a paru très-attachante; elle offre sans cesse à l'imagination du Lecteur des tableaux d'une nature, pour ainsi dire, nouvelle, & inconnue aux habitans des plaines. On souscrit dès-à-présent chez l'auteur, à Genève, pour l'ouvrage entier, c'est-à-dire pour la description & les vingt-une *Vues*, gravées à l'eau forte, qui l'accompagneront. La Souscription est de 24 liv. Je sçais qu'on peut souscrire aussi chez quelques Libraires de Paris; mais je ne me rappelle pas leurs noms. je les prie de se faire connoître; je les indiquerai dans mon premier N°.

Je suis, &c.

A Paris ce 14 *Juin* 1774.

LETTRE XII.

Zénothémis Anecdote Marseilloise, par M. d'Arnaud; Broch. in-8°. de plus de 100 pages, avec des Gravures. A Paris, chez le Jay, Libraire, rue Saint Jacques.

MR. *d'Arnaud* continue, Monsieur, avec succès, une Collection aussi agréable à lire qu'utile pour les moeurs. L'Anecdote que je vous annonce est précédée d'un Extrait de l'Histoire de Marseille, depuis sa fondation jusqu'à sa prise par *Jules-César*. C'est un abrégé qui contient tout ce qu'on doit apprendre de la naissance & des progrès d'une République, l'égale, en quelque sorte, d'Athènes & de Rome. Les Marseillois doivent de la reconnoissance à M. *d'Arnaud*; ce Précis est un monument élevé à leur gloire; le morceau suivant vous donnera, Monsieur, une idée de cette excellente Introduction à l'Anecdote

de *Zénothémis*. « Marſeille étoit arri-
» vée au plus haut degré de la puiſ-
» ſance légitime & de la gloire véri-
» table ; les ſecouſſes du bouleverſe-
» ment qui renverſa la République
» Romaine & lui donna une nouvelle
» forme, ſe firent reſſentir à Marſeille,
» & entraînèrent ſa chûte. Les diffé-
» rends de *Céſar* & de *Pompée* de-
» voient régler la deſtinée du monde.
» On doit bien s'attendre que Mar-
» ſeille, attachée à la juſtice & à
» l'honneur, ſe rangea du parti de
» *Caton*; la harangue ſublime que,
» dans cette occaſion, ſes habitans
» firent à *Céſar*, nous a été conſervée
» dans le Poëme de la *Pharſale*. En-
» fin, après des miracles de fidélité
» & de bravoure, victime des trois
» plus cruels fléaux, de la guerre, de
» la famine & de la peſte, les Mar-
» ſeillois ſuivirent le ſort de leurs
» Alliés : ils ſe ſoumirent au plus cé-
» lèbre & au moins odieux, peut-
» être, des Tyrans ; ils perdirent la
» ſuprême puiſſance : le commerce,
» les vertus, les arts leur reſtèrent ;

» un long écoulement de siècles & le
» changement de domination n'ont
» pu leur ravir ces possessions, les
» seules qui soient immuables, & sur
» lesquelles la tyrannie & le temps
» n'ayent point d'empire ; Marseille
» en jouit encore, &, dans sa situa-
» tion présente, elle n'a point à re-
» gretter son ancienne splendeur ».

Marseille n'avoit perdu que les apparences du pouvoir ; il lui étoit resté la véritable autorité, celle qui commande à l'esprit, qui impose des loix par les usages, par les mœurs, par la façon de penser. Les Chinois, subjugués par les Tartares, n'en sont pas moins leurs conquérans réels, puisque les vainqueurs ont pris les coutumes, les habillemens, la langue & l'existence morale des vaincus. *Ménécrate* & *Zénothémis* étoient les citoyens les plus vertueux & les plus honorables de la République de Marseille ; ils occupoient les premières places dans ce Sénat, que Rome elle-même admiroit, & dont l'éloge est parvenu jusqu'à nous. *Zénothémis* & *Ménécrate* étoient

unis par une amitié dont notre ſiècle n'offre aucun exemple. Le premier, plus jeune, n'étoit pas moins ſenſible aux douceurs d'un pur attachement que *Ménécrate*, dont les années avoient perfectionné les ſentimens & la ſageſſe. *Zénothémis* ſe ſépare pour quelque temps, & avec regret, de ſon ami ; des affaires domeſtiques l'appelloient à Nîmes, une des Colonies de Marſeille. « Mon cher *Zénothémis*, (lui » dit le Sénateur en le preſſant de » hâter ſon retour) votre amitié m'eſt » devenue un bien auſſi néceſſaire » qu'il m'eſt précieux ; vous m'avez » fait éprouver que l'ame avoit des » beſoins, & vous ſçavez les ſatis» faire tous ; l'amour paternel ne ſuf» fit point à mon cœur ; vous ſeul » me conſolez de cet ennui attaché à » la repréſentation & aux ſoins du » Miniſtère public. *Zénothémis*, les » hommes ſont des créatures ingra» tes qu'il eſt impoſſible d'apprivoi» ſer ; leur méchanceté réſiſte à tous » les bienfaits ; je les connois & je les » ſers ; je conviendrai avec vous que

» la vertu se récompense par elle-» même : mais qu'il y a d'instans où » notre ame, fatiguée de cette no-» blesse désintéressée, demande un » prix plus à la portée de nos sens ! » C'est dans votre amitié que j'ai » trouvé ce prix si flatteur ; votre » société m'inspire, m'échauffe, me » fait supporter le pesant fardeau de » mes travaux, de mes devoirs, » m'excite à rechercher de nouveaux » applaudissemens. Revenez bien vîte, » mon ami ; je ne sçais, mais vous » ne m'avez jamais été plus cher ; no-» tre séparation produit au fond de » mon cœur une tristesse qui me sur-» prend moi-même, puisque je dois » vous revoir incessamment. Adieu, » ayez un peu plus de fermeté que » moi. *Zénothémis*, devons-nous res-» sembler aux autres hommes, & » la foiblesse seroit-elle le partage du » sentiment ? » *Ménécrate* tombe dans les bras de son ami ; il ne sçauroit s'en séparer ; ils se quittent enfin, après s'être renouvellé plusieurs fois les assurances d'une amitié inviolable.

Le fils d'un Marseillois distingué est soupçonné d'un meurtre ; il est arrêté, & l'instruction de l'affaire commise à *Ménécrate*. Le Juge céde à l'homme. Touché des larmes d'une famille entière qui vient embrasser ses genoux, *Ménécrate* a la foiblesse d'absoudre le Criminel. Les ennemis du Magistrat (car il avoit trop de vertu & de bonheur pour n'être point envié) se réunissant aux parens du mort, portent leurs plaintes au Sénat. Révision du procès : le coupable subit son châtiment, & *Ménécrate*, accusé de s'être laissé corrompre, se voit obligé de rendre compte de sa conduite : « Arrêtez, dit-il à un de ses Accusa-» teurs, qui prononce le mot de *pré-» sens*. Epargnez à ce corps auguste, » ainsi qu'à moi, l'horreur d'entendre » une imputation d'un nouveau genre » pour des hommes tels que nous ; il » a pu m'échapper une faute, digne, » sans contredit, de punition ; j'ai » trahi les Loix, mon devoir. Mais » oser me soupçonner d'une bassesse ! » Une vie irréprochable de soixante

» ans prendra ma défenſe. Interrogez-
» la bien, cette vie, trop longue, hé-
» las, pour mon bonheur : il n'y a
» point de jour dans ces ſoixante an-
» nées qui ne vous réponde que je
» ſuis incapable de commettre......
» dois je nommer un crime ſi honteux,
» ſi aviliſſant ? C'en eſt un, Sénateurs,
» je le répète, de me juſtifier contre
» une accuſation inouie pour vous &
» pour moi. Si c'eſt votre déciſion,
» qu'on me donne la mort, ſans s'ef-
» forcer de ſouiller mon honneur : je
» vous abandonne ma fortune, mon
» exiſtence ; en me condamnant, vous
» ne pouvez m'ôter votre eſtime, elle
» me ſera toujours due ; je l'empor-
» terai malgré mes ennemis, malgré
» vous-mêmes, dans le tombeau, &
» ma mémoire en jouira encore. « La brigue l'emporte ; le malheureux Sénateur eſt dépouillé de ſes dignités, de ſes biens, & l'on punit une foibleſſe, peut-être pardonnable, avec toute la rigueur dont on auroit ſévi contre un crime. *Zénothémis*, inſtruit des malheurs de ſon ami, vole dans

ses bras ; c'est ici que se déploye le plus touchant, le plus beau caractère de l'amitié. On voit avec plaisir s'épancher l'ame de l'auteur si connu par sa sensibilité. *Ménécrate* se fût donné la mort ; l'amour qu'il avoit pour sa fille lui fait supporter la vie. Elle alloit épouser *Eudimaque* fils de *Mysias*, qui, voyant la disgrace de *Ménécrate*, retire sa promesse ; le mariage est rompu. Désespoir de l'infortuné père de *Cydipe* ; elle est moins frappée que lui de cet événement ; il y avoit longtemps qu'elle avoit conçu une passion secrette pour *Zénothémis*. Sa sagesse, sa soumission aux ordres paternels, (car M. d'*Arnaud* n'oublie jamais ces bienséances qui sont des vertus) avoient empêché cet amour d'éclater. Le jeune Marseillois de son côté devoit épouser *Agathée* nièce d'*Hermogène*. Voici encore un caractère admirable ; c'est la vertu même dans les sentimens les plus sublimes. Cette *Agathée* adore *Zénothémis* ; mais elle ressent le chagrin de *Ménécrate* qui voit sa fille rejettée & déshono-

rée. On doit se rappeller que, suivant les moeurs de l'Antiquité, un père ne connoissoit pas de malheur plus grand que de voir sa postérité languir dans le célibat ; un Vieillard cherchoit à revivre dans ses petits-enfans ; la Nature alors n'avoit pas été infectée de tous ces livres de prétendue philosophie qui renversent l'ordre moral, & même le physique. *Agathée* partage la douleur de *Zénothémis* accablé du triste sort de son ami ; l'ame de cette fille courageuse se pénètre d'un héroïsme qui peut-être, aux yeux de notre siècle si peu fait pour les vertus, choquera la vraisemblance ; elle se résout au plus rigoureux sacrifice ; elle invite son Amant, ainsi que *Ménécrate* & sa fille, à un festin que donne *Hermogène* son oncle à ses amis. Elle se lève au milieu du repas, prend une coupe, fait sa prière aux Dieux & oblige *Zénothémis* à faire serment sur cette coupe qu'il donnera sa main à *Cydipe*. Cet effort de vertu surnaturel coute la vie à cette Héroïne qui meurt entourée de ses amis, & en

leur faisant un discours noble & touchant, dont voici la fin. » Je ne sçais » si l'orgueil m'égare, ou si les Dieux » m'élèvent jusqu'à eux en ce mo» ment : j'éprouve qu'il y a une satis» faction inexprimable à mourir pour » la vertu ; oui, j'expire pour elle. Ne » troublez point un plaisir si doux, si » pur ; cachez encore vos douleurs ; » Adieu, *Zénothémis* ; adieu, respecta» ble *Ménécrate*, & vous . . . . qui » devez m'aimer. Je sens la mort s'ap» procher ; je revivrai parmi vous ; » parlez souvent ensemble de la mal» heureuse *Agathée*. Jamais cœur hu» main n'a été plus sensible, n'a plus » aimé. . . . Seroit-il anéanti ? Non, il » ne cessera point d'exister ; les Dieux » sont trop justes, trop bienfaisans » pour ne pas rendre mes sentimens » éternels ; ils transportent mon ame » au séjour céleste ; je vais les con» templer ces Dieux dans toute leur » splendeur ; ils récompensent nos » combats ; la vertu obtient son prix. «

Zénothémis, mari de *Cydipe* & jouissant du bonheur du Sage, n'en est pas moins accablé de la mort

d'*Agathée*. La fureur de l'envie & de la calomnie se réveille contre *Ménécrate;* la Justice reprend son procès. Ce vieillard alloit expirer sous les derniers coups du malheur; son innocence éclate; on est charmé de le voir rentrer au Sénat. Le plaidoyer de *Zénothémis*, en faveur de son ami, est très-éloquent. *Ménécrate* finit tranquillement sa vie au sein de sa famille. *Zénothémis* goute la satisfaction que procure la pratique de la vertu; il mérite le titre *du plus sensible des hommes*. Il ordonne, par son Testament, que ses cendres soient réunies à celles d'*Agathée*.

Rien de mieux conçu, Monsieur, ni de mieux écrit que cet ouvrage de M. d'*Arnaud*. Que de semblables productions font aimer la vertu, & qu'elles sont bien faites pour obtenir tous les suffrages! C'est par le sentiment que cet auteur instruit; il échauffe l'ame pour entraîner l'esprit, & je ne suis pas étonné de l'éloge qu'a fait de lui un homme de génie, auquel il appartient de juger les talens: *Nos Gens de Lettres*, a-t-il dit, *écrivent avec leur*

main ou leur tête ; M. d'Arnaud écrit avec son cœur. Une autre justice qu'on doit lui rendre, c'est qu'il ne ressemble pas à bien des hommes de Lettres qui cachent les sources où ils puisent. Il nous apprend dans une note, qu'il a emprunté le sujet de *Zénothémis* d'un *Dialogue de Lucien* sur l'amitié. Les Interlocuteurs sont *Toxaris* & *Mnésippe*, l'un Scythe & l'autre Grec. Mais *Zénothémis*, dans l'ouvrage de *Lucien*, n'occupe qu'une page & demie.

Je vous ai, Monsieur, annoncé l'édition *in-12* des *Epreuves du Sentiment* ; c'est le titre général des ouvrages composés dans ce genre par M. *d'Arnaud. Zénothémis* termine le troisième volume de cette édition *in-12*, qui est faite avec beaucoup de soin, & qu'on a mise à la portée des personnes qui trouveroient la belle édition *in-8°*. trop chère. On ne la vend (l'édition *in-12*) que 7 liv. 10 sols, à raison de 2 liv. 10 s. chaque volume. On continuera d'imprimer, dans le même format, les autres ouvrages de M. *d'Arnaud*. Il se prépare à donner

une Collection de *Nouvelles Historiques*. La première a déja paru ; elle est intitulée *Salisbury*. Ce nouveau Recueil n'empêchera pas que M. *d'Arnaud* ne continue ses *Epreuves du Sentiment*.

Jacobi Vanierii, Prædium Rusticum. Nova Editio cæteris emendatior. Parisiis, ex Typographiâ Jos. Barbou, viâ Mathurinensium : c'est à-dire, *la Maison Rustique de Jacques Vanière ; nouvelle édition plus correcte que toutes les précédentes. A Paris, de l'Imprimerie de Joseph Barbou, rue des Mathurins ; un volume petit in-8°, de près de 400 pages.*

Je ne m'arrêterai pas, Monsieur, à vous faire l'éloge de cet excellent ouvrage du P. *Vanière* : il a mérité, dès qu'il a paru, les applaudissemens de tous les connoisseurs ; ils l'ont jugé sur-tout recommandable pour la lati-

nité du ſtyle & la variété des expreſſions, pour la douceur & l'harmonie des vers. Ce ſont par-tout des payſages riants dans leſquels l'auteur n'omet rien de ce qui concerne la Maiſon Ruſtique. La fortune de ce Poëme eſt donc aſſurée depuis long-temps. De toutes les éditions qu'on en a faites, celle que je vous annonce eſt, ſans contredit, la plus correcte & la plus belle. Le papier en eſt ſuperbe, le caractère très-beau, & l'ouvrage eſt exécuté avec un ſoin & une propreté qui font un plaiſir inexprimable à la vue. On ne peut qu'applaudir à l'Imprimeur d'avoir employé ſon talent ſur ce Poëme accompli & preſque comparable aux *Géorgiques de Virgile.* De pareils ouvrages figurent très-bien avec ſa belle Collection des anciens auteurs latins, dont nous avons cinquante volumes.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur le genre du mot ÉBÈNE.

VOUS dites, Monſieur, dans le N° 8 de vos Feuilles de cette année, Tome II, page 197, que M. *de Voltaire* a fait un ſolécíſme en mettant *Ébène* au *maſculin*, *tout l'Ébène ébréché*. Pluſieurs perſonnes, étonnées de cette aſſertion, ont cherché dans l'*Encyclopédie*, & trouvé qu'*Ébène* eſt *maſculin*. Ainſi M^rs^. *Diderot*, d'*Alembert* & *Voltaire* ſe trouvent du même avis ſur cet article. On vous prie, Monſieur, d'apprendre au Public ce qui vous détermine à penſer autrement que ces trois célèbres perſonnages au ſujet du genre d'*Ébène* que vous aſſurez être *féminin*. On vous en ſera ſenſiblement obligé. J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE.

J'ai dit qu'*Ébène* eſt féminin, & j'ai pour garants de cette déciſion : 1° le *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe* ; autorité que ne doivent point récuſer Mrs de *Voltaire* & d'*Alembert*, membres de cette Académie. Ce *Dictionnaire*, au mot *Ébène*, le fait féminin, & donne pour exemple, *de l'Ébène noire*. En faiſant obſerver qu'il y a diverſes ſortes d'*Ébène*, on y cite l'*Ébène griſe*, l'*Ébène verte*. 2° le *Dictionnaire de Trévoux*, qui dit : » *la* » *meilleure Ébène* eſt *celle* qui eſt *noire*, » qui eſt *maſſive*, aſtringente & d'un » goût aigu & piquant. *Elle* rend un » parfum agréable, quand on *la* met » ſur les charbons, ſans incommoder » par ſa fumée. Si on *la* préſente au » feu étant *fraîche*, *elle* s'allume inconti» tinent à cauſe de ſa graiſſe ; mais,

» quelque *sèche* qu'*elle* soit, *elle* va tou-
» jours au fond de l'eau. Si on *la* frotte
» contre une pierre, *elle* devient *rousse*.
» ... *Agricola* dit qu'il y a *une* Ébène
» *minérale* qu'on trouve dan la terre.
3°. l'excellent *Traité de l'Orthographe Françoise en forme de Dictionnaire, enrichi de Notes critiques & de Remarques sur le genre des noms, &c; par Félix Faucon.* 4° tous les Dictionnaires absolument, excepté celui de l'*Encyclopédie* très-fautif sur cet article, comme sur tant d'autes. 5° *Vaugelas* remarque qu'*Ébène* est *toujours féminin*, & que ceux qui travaillent en *Ébène* le font indifféremment *masculin ou féminin*. Mais ce ne sont pas des Ouvriers qui décident du genre des noms; on les entend dire tous les jours *une belle Hôtel*, de *belles Ouvrages*, &c, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 *Juin* 1774.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Parnasse des Dames; Tomes III, IV & V. A Paris chez Ruault Libraire, rue de la Harpe; in-8° d'environ 240 pages chacun, avec des Gravures.

CET ouvrage, comme je vous l'ai dit, Monsieur, en vous parlant des deux premiers volumes, est un Recueil des Poësies de toutes les femmes qui se sont distinguées dans cet Art depuis la naissance du monde jusqu'à présent. L'Editeur, M. *de Sauvigny*, nous donne des traductions des Pièces de vers écrites en d'autres langues que la nôtre. C'est dommage qu'il se soit imposé la loi de faire paroître dix volumes; car les Poësies des fem-

mes, pour peu qu'il eût voulu y mettre du choix, ne lui fournissoient pas à beaucoup près tant de matière. Il a été obligé de recueillir beaucoup d'ouvrages très-médiocres & même au-dessous du médiocre. Voici la raison qu'il en donne dans un *Avertissement.* Il dit qu'il mettra sous les yeux du Lecteur des fragmens d'une très-mauvaise apologie des femmes, parce qu'*il faut de la variété dans un Recueil.* Avec de pareilles raisons, l'auteur d'un choix de Poësies seroit autorisé à réimprimer des vers de *Cotin* & de *la H**** à côté des plus jolies Pièces de *Chaulieu*, de *Voltaire*, de *Gresset*,&c; il seroit dispensé de mettre du goût dans sa collection, pourvû qu'il y mît cette singulière espèce de *variété.*

Les Poësies de Mesdames *des Roches*, de Poitiers, ouvrent le troisième volume de cette collection. *Madeleine Neveu*, femme d'*André Fradonet*, S^r. *des Roches*, & *Catherine* sa fille, se firent connoître vers le milieu du 16e. siècle; elles passoient pour être sçavantes, sages & vertueuses. Madame *des Roches*, devenue veuve après

quinze ans de mariage, s'étoit attachée à cultiver l'éducation de sa fille qui devint sa rivale & son amie la plus tendre. Celle-ci, recherchée par un grand nombre de beaux-esprits, refusa constamment de se marier par tendresse pour sa mère. Elles désiroient également de ne pas se survivre; elles moururent le même jour & de la même maladie à Poitiers en 1587. Leurs Poësies pouvoient paroître bonnes dans le temps où elles vivoient & dans la Province qu'elles habitoient; aujourd'hui la lecture en est fort insipide.

La vie & les ouvrages de *Marie de Romieu*, de *Jeanne d'Albret* Reine de Navarre, de *Georgette de Montenay*, de *Marseille d'Altoviti*, d'*Anne de Marquets* Religieuse, d'*Anne* & de *Catherine de Parthenay*, de *Modeste Dupuis* Vénitienne, d'*Isabelle Audréiny* née à Padoue, d'*Olimpia-Fulvia Morata* de Ferrare qui a fait des vers en Grec, d'*Hortense Stribillini* son amie, de *Lucie Bertava*, d'*Hélène Riccoboni*, de *Caroline Drogwald*, d'*Amélie F**** Allemande, &c, ne présentent dans

ce volume rien d'assez intéressant pour vous être rapporté. Je n'ai lû avec plaisir, parmi toutes ces Poësies de femmes, que la traduction d'une lettre en vers élégiaques latins écrite par *Hippolyte Taurella* de Mantoue à *Balthasar Castillon* son mari, qui alors étoit à Rome auprès du Pape *Léon X* en qualité d'Envoyé du Duc de Mantoue. Cette lettre poëtique est pleine de sentimens exprimés d'une manière vive & passionnée. Après lui avoir dit qu'il jouit de toutes les délices du séjour de Rome: » Hélas! continue-» t-elle, que ma vie solitaire est dif-» férente de la vôtre! Ce n'est pas que » je sois insensible à toutes les dou-» ceurs que vous goûtez; mais sans » vous le jour m'est presqu'odieux. Le » soin de la parure ne me touche plus. » Les jeux & les fêtes publiques où » le Peuple court en foule, les tour-» nois & les combats n'ont plus rien » qui me soit agréable; votre portrait » de la main de ce divin *Raphaël*, qui » vous reproduit avec tant d'art & de » vérité, est mon unique consolation. » C'est avec ce portrait que je m'en-

» trètiens. J'adresse à cette image » muette toutes les caresses & tou- » tes les douceurs que je voudrois » vous prodiguer. Illusion chère à ma » tendresse ! À tes regards, à ton sou- » ris, je crois que tu vas me parler, » je crois entendre le son mélodieux » de ta voix. Ton fils même, ce gage » précieux de notre amour, te recon- » noît, & ne voit point cette pein- » ture, sans que sa langue enfantine » ne te nomme. Voilà ce qui soulage » un peu ma douleur, ce qui m'abrége » la longueur de ces jours que votre » absence me rend si tristes. « *Hippolyte Taurella* mourut dans la première fleur de la jeunesse ; elle sçavoit le Grec & le Latin, & composoit facilement dans cette dernière Langue.

L'abrégé de la vie de Mademoiselle *de Gournay* fille adoptive de *Montaigne*, est assez curieuse; mais la plûpart des particularités en sont connues. On sçait que cette Demoiselle, qui étoit d'une famille illustre, après la mort de son père, voulut en adopter un, & que, parmi les hommes célèbres qui florissoient alors, elle choi-

fit *Montaigne*, dont les *Essais* l'avoient pénétrée d'admiration. Elle chercha à le connoître, réussit à s'en faire aimer & estimer. *Montaigne* la reconnut enfin pour sa fille d'alliance. Mad^e la Vicomtesse de *Gamaches*, la véritable fille de *Montaigne*, prit pour elle les mêmes sentimens, & traita constamment de sœur Mll^e *de Gournay*. On sçait aussi que cette fille sçavante donna une édition des *Essais* qu'elle orna d'une très-belle *Préface* de sa composition. Mais ce qui est moins connu, c'est son attachement pour les vieux mots dont elle se déclara la protectrice. » Quand M^rs de l'Académie Fran-
» çoise entreprirent d'épurer notre
» Langue de tous les termes surannés,
» elle réclama fortement en leur fa-
» veur, & refusa de céder à l'autorité
» de ce corps littéraire. Elle ne se con-
» tenta pas de semer ses ouvrages de
» ces mêmes expressions vieillies, elle
» voulut les y consacrer à perpétuité.
» Dans la crainte qu'une main témé-
» raire n'y portât la réformation,
» voici comme elle s'est exprimée à
» la tête de ses Œuvres : Si ce Livre

» me ſurvit, je défends à toute per-
» ſonne, telle qu'elle ſoit, d'y ajouter,
» diminuer, ni changer jamais aucune
» choſe, ſoit au mot ou en la ſubſ-
» tance, ſous peine, à ceux qui l'en-
» treprendront, d'être tenus pour dé-
» teſtables aux yeux des gens d'hon-
» neur comme violateurs d'un ſépul-
» cre innocent. Les inſolences, voire
» les meurtres de réputation que je
» vois tous les jours en pareil cas en
» cet impertinent ſiècle, me portent
» à lâcher cette imprécation. « Cette
affectation de mots ſurannés a nui à
ſes ouvrages, d'ailleurs remplis d'ex-
cellentes choſes.

Mademoiſelle *de Gournay*, avec
des qualités très-eſtimables, étoit
vive, impétueuſe & d'une humeur
un peu colère. On écrivit con-
tr'elle; on la calomnia; on la traita
de perſonne hautaine, dépenſière,
acariâtre, infatuée de la chimère du
grand œuvre, & même de fille de mau-
vaiſe vie. » Sur cette dernière impu-
» tation, le Cardinal *du Perron* la dé-
» fendoit plaiſamment & malignement
» à la fois. *Oh! pour cet article*, diſoit-

» il, *elle n'a qu'à se faire peindre au-*
» *devant de ses œuvres, & l'accusation*
» *tombera :* « mot qui fait assez comprendre qu'elle n'avoit pas reçu de la Nature autant de beauté que d'esprit. Tous ses écrits forment deux volumes qui ont été publiés après sa mort, tantôt sous le titre de l'*Ombre de Mademoiselle de Gournay*, tantôt sous celui d'*Avis & Présens*. Ils contiennent des Dissertations sur différens sujets, quelques Traductions en vers & en prose, le *Proumenoir de Montaigne*, petite histoire romanesque heureusement imaginée, & quelques Epigrammes ou Madrigaux. L'auteur du *Parnasse des Dames* rapporte trois ou quatre de ces petites Pièces. Voici celle qui m'a paru la plus agréable ; c'est un Madrigal sur un enfant qui sembloit épris de la Reine Régente :

A voir le petit *Alcidon*,
Au sein de la Reine adorée,
Vous diriez que c'est *Cupidon*
Entre les bras de *Cithérée*,
N'étoit que l'enfant de *Cypris*,
Prend nos cœurs & rit de nos larmes,

Et celui-ci, lui-même pris,
S'est blessé de ses propres armes.

Mademoiselle *de Gournay* mourut à Paris âgée de plus de 80 ans. Sa mémoire fut honorée par de pompeuses Epitaphes.

Après son article vient celui de Mademoiselle *Descartes*, nièce du célèbre Philosophe de ce nom. Elle vêcut en Province ; on ne sçait presque rien de sa vie privée. On a dit à son sujet que l'esprit du grand *Descartes* étoit tombé en quenouille ; elle a laissé peu d'ouvrages ; mais ils sont pleins d'esprit & de délicatesse. Le principal est une relation de la mort de son oncle, en vers & en prose. Comme *Descartes* étoit à l'extrêmité, elle suppose un entretien entre lui & M. *Chanut* Ambassadeur de France en Suède, son intime ami ; cet entretien, qui n'est peut-être pas assez connu, est plein d'idées philosophiques, bien dignes du grand homme qu'on y fait parler. *Descartes*, voyant M. *Chanut* fondant en larmes, l'appelle & lui tendant la main :

» Êtes-vous étonné de voir mourir des hom-
» mes ?
» Mon frère, avez-vous donc oublié qui nous
» sommes ?
» Eh ! que fais-je aujourd'hui, qu'obéir à
» mon sort,
» Et remplir un destin qui me doit à la mort ?
» Consentez que je rende à cette heure der-
» nière
» Ce que je dus alors que je vis la lumière.
» Payons de bonne grace, & n'est-ce pas
» assez,
» Pour en être content, que dix lustres passés ?
» C'est par la vertu seule & non par la durée,
» Que la vie ici-bas doit être mesurée :
» Eh ! j'aurois donc vêcu bien inutilement,
» Si je n'avois appris à mourir un moment.

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse ;
Je vois ce que je perds, & j'y songe sans cesse.
Mais me trouverez-vous raisonnable en ce
point ?
Je me pleure moi-même, & ne vous pleure
point.

Votre carrière est belle, elle est digne d'envie :
Comme un grand Conquérant au sortir de la vie,
Vous laissez l'Univers rempli de votre nom :
Combien de Rois au monde auront moins de renom !
Vous ne mourrez pas tout: de l'oubli garantie,
Toujours vivra de vous une illustre partie.
Tant que l'homme voudra sa raison cultiver,
Vos écrits de la mort sçauront se préserver :
Mais c'est moi que je plains ; seul, triste, inconsolable,
Comment réparerai-je une perte semblable ?

DESCARTES.

L'absence sera courte, & nous nous rejoindrons :
Au céleste séjour nous nous retrouverons.

Le dernier article du troisième volume offre quelques Poësies d'une Madame *de Platbuisson* femme sur laquelle l'Editeur n'a pu découvrir aucune particularité & dont il n'auroit dû recueillir que ce Madrigal.

Où peut-on trouver des Amans
Qui nous soient à jamais fidèles ?

Je n'en sçais que dans les Romans ;
Ou dans les nids des Tourterelles.

M. *de Sauvigny* assure que *Vertron* n'a fait aucune mention ni du lieu où cette Dame est née, ni de celui où elle est morte ; ce qui lui fournit l'occasion de parler de ce *Vertron* qui, lié avec toutes les femmes d'esprit de son temps, les célébra de tout son pouvoir, rassembla même leurs petites productions dans *sa Nouvelle Pandore* ou *Recueil de Pièces Academiques*, en ajoutant un mauvais quâtrain de sa façon pour chacune de ses Hèroïnes. Sur la fin de ses jours, il ne soutint pas de si glorieux travaux ; il se maria, devint jaloux, & enveloppa le sexe entier dans la mauvaise opinion qu'il eut de sa femme. Alors, touché d'un sincère repentir, il se crut obligé de faire une rétractation publique de tous ses éloges. Il mourut heureusement avant l'exécution d'un projet si coupable.

Les principaux ouvrages du quatrième Volume sont un Poëme de *Judith*, de Mademoiselle *de Calage* ; une traduction de la *Scanderbéide*,

Poëme d'une Napolitaine nommée *Marguerite Sarrocchia* ; celle d'un autre Poëme de *Joseph*, de Madame *Rowe* célèbre Angloise, & d'une Héroïde d'*Alexandre* à *Epheſtion*, de la Comtesse de *Winſchelſa*. Toutes ces Pièces ont du mérite, mais n'amuseront pas, à beaucoup près, le plus grand nombre des Lecteurs. On verra, avec plus de curiosité, une satyre contre *Pope*, par la fameuse *Miladi Montaigue*. Elle avoit été liée avec lui. On ignore la première cause de leur brouillerie ; mais on attribue à *Pope* un mot bien grossier au sujet de cette Dame. *Miladi Montaigue*, pendant l'ambassade de son mari à la Porte, avoit eu la curiosité de voir le Serrail. Le bruit courut que le Grand-Seigneur l'y avoit reçue lui-même, & qu'elle avoit eu les honneurs du mouchoir. Ce bruit fit fortune à Londres ; on accusa *Pope* d'en être l'auteur. Un ami de l'Ambassadrice s'en étant plaint à lui-même, voici comme il s'en défendit : *Dieu me garde d'avoir jamais imaginé que Miladi Montaigue ait couché avec le Grand-Seigneur ; tout au plus*

avec quelques-uns de ses Janissaires. Qu'on juge du ressentiment de *Miladi*, à qui cette réponse fut rapportée. *Pope* publia, quelque temps après, une imitation de la première Satyre du second Livre d'*Horace*, & y inséra deux Vers dont on fit l'application à *Miladi Montaigue.* Alors elle ne garda plus de mesure ; elle se servit des mêmes armes : elle fit imprimer une satyre contre *Pope*, la plus cruelle, peut-être, qu'on ait jamais écrite en aucune Langue. Cette sanglante diatribe montre à quel degré de fureur peut se porter une femme outragée. Après lui avoir dit que, s'il échappe à la vengeance, c'est par le mépris qu'il inspire, elle poursuit ainsi : « Quand un porc-épi, plein de colère » & de malice, lance de son dos gonflé un dard innocent, le Spectateur » le regarde froidement, & sourit de » la fureur du petit monstre. C'est ton » image : à l'abri de ton impuissance, » tu frappes sans faire de mal, & » nous rions de ta foiblesse. *Qui ne » riroit de la forfanterie de ce vil insecte*

» *qu'un souffle de vent fait frissonner*, » & qui ose défier & insulter tout le » genre humain ?

» Est-ce donc là ce qui devoit en » imposer aux hommes, *& faire trem-* » *bler ceux qui échappent à la loi ?* Est-» ce là ces traits de ridicule qui de-» voient passer à la postérité ? Sont-» ce là *ces chants immortels ?*

» Tu devras ton salut à ta sottise ; » mais, tandis que cette armure défen-» dra ton foible corps, tu n'auras que » peu de Lecteurs, comme tu n'as » que peu d'amis. Ceux qui, révoltés » de ton caractère, aimoient ton art, » qui goutoient ton esprit & détes-» toient ton cœur, qui fuyoient ton » commerce, se contentoient de te » lire, & méprisoient la prose de » celui dont ils estimoient les vers, » ceux-là même reviendront de leur » prévention ; ils rejetteront tes écrits » comme ta société, & ne voudront » pas plus ouvrir leurs yeux à tes ou-» vrages, que leur porte à ta per-» sonne.

» Et garde toi d'attaquer la justice » des hommes, quand tu te verras

» ainſi délaiſſé & proſcrit de la ſociété;
» pour être coupable de meurtre aux
» yeux de la loi, il faut tuer; mais,
» aux yeux de l'équité, il ſuffit de le
» vouloir. Ainſi, lorſque, d'une main
» lâche & perfide, tu frappes nos
» noms & tâches d'aſſaſſiner au moins
» notre mémoire, que ton ſort ſoit
» celui du premier des aſſaſſins; que
» ton crime ne ſoit jamais oublié ni
» pardonné; que les hommes te haïſ-
» ſent comme tu les hais; &, portant
» en tous lieux l'emblême de ton eſprit
» tortu, imprimé ſur ton dos de la
» propre main de Dieu, monſtre ſem-
» blable à *Caïn*, ſois errant comme
» lui, & maudit par toute la terre ».

L'article de la Comteſſe *de la Suze* commence le cinquième Volume. Je vous citerai deux traits de ſa vie, moins rebattus que les autres. Le premier, c'eſt que cette femme ſe paroît pour compoſer, comme une autre ſe pare pour plaire. Quelquefois, au rapport de *Ninon de l'Enclos*, ſon amie, on la trouvoit ſuperbement habillée dès le matin; &, quand on s'étonnoit de la voir ainſi ſous les ar-

mes, *c'est que j'ai écrit*, répondoit-elle, voulant faire entendre qu'une toilette faite, en pareil cas, avoit quelque chose de plus solemnel. Personne n'ignore qu'elle fit offrir vingt-cinq mille écus à son mari, pour qu'il consentît à la dissolution de leur mariage : ce qu'il accepta. Il courut dans ce temps une réfléxion maligne à ce sujet : on dit que *Madame de la Suze avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, puisqu'avec un peu de patience, au lieu de vingt-cinq mille qu'elle avoit donnés à son mari, elle les eût reçus de lui pour s'en débarrasser.* Quoique ses Elégies ne soient plus guères lues aujourd'hui, il en est quelques-unes où il y a de véritables beautés, sur-tout la premiière de celles qu'a réimprimées M. *de Sauvigny*, & qui se trouve dans tous les anciens Recueils de Vers. Il ressuscite aussi quelques Madrigaux de la même Muse, parmi lesquels il y en a d'assez spirituels & de très-justes ; celui-ci, par exemple, qui est vrai à présent, comme du temps de Madame *de la Suze* :

Il n'eſt point aujourd'hui de Belle raiſonnable
Qui ſe fâche de voir adorer ſes appas ;
Et lorſque ſa rigueur fait quelque miſérable,
Ce n'eſt pas que l'Amour ne lui ſoit agréable,
C'eſt que l'Amant ne lui plaît pas.

Cèt autre, adreſſé à une jeune Perſonne, n'eſt pas moins ingénieux :

Quand *Damis* éclate en murmures
Vous lui parlez avec aigreur :
Iris, c'eſt faire une faveur
Que de répondre des injures.

La Vie & les Poëſies de Mademoiſelle *Scudéri* ſont encore plus connues que celles de Madame *de la Suze*. Cette illuſtre fille jouit de la plus haute conſidération. Les Souverains recommandoient aux Princes, leurs enfans, qui venoient en France, de ne pas s'en retourner ſans avoir vu Mademoiſelle *de Scudéri*. La Reine *Chriſtine* fit de vains efforts pour l'attirer à Rome auprès d'elle. Les Princes & les Princeſſes de la Famille Royale ne dédaignoient pas de la prévenir, & MADAME lui diſoit quelquefois : *c'eſt moi qui ſuis l'amant dans notre com-*

merce; c'est moi qui vous cherche avec mystère. Le Cardinal *Mazarin* lui laissa une pension par son Testament. Elle en eut deux autres, l'une du Chancelier *Boucherat* sur le Sceau, l'autre de *Louis XIV*, accordée à la sollicitation de Madame *de Maintenon.* Ce Monarque l'honora d'une audience particulière, dans laquelle il la combla des complimens les plus flatteurs sur ses vertus & ses talens. Elle vêçut jusqu'à l'âge de 94 ans. Deux Eglises se disputèrent l'honneur de lui donner, sans intérêt, la sépulture, l'Hôtel des Enfans-Rouges où elle avoit souhaité d'être enterrée, & S. Nicolas-des-Champs, sa Paroisse depuis plus de cinquante ans. Le Cardinal *de Noailles* décida en faveur de la dernière, où elle fut inhumée le 3. Juin 1701. Les Vers de cette Fille célèbre, que Mr *de Sauvigny* nous redonne dans son *Parnasse*, sont connus de tous les Lecteurs.

Mademoiselle *de la Vigne* est une des femmes les plus sçavantes & les plus spirituelles, dont les ouvrages contribuent à orner cette Collection.

Elle étoit fille d'un Médecin de Vernon, habile dans son Art & bel-esprit lui-même. Il avoit un fils d'un génie assez borné, & disoit : *quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils, & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.* Mademoiselle *de la Vigne* fut amie de Mademoiselle *de Scudéri*, & Membre de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Elle mourut en 1684, de la pierre & de ses continuelles études. Le peu de Vers qu'elle a laissés ont de la grace & des tournures agréables. Je ne vous citerai que quelques-unes des jolies Stances qu'elle adressa à une Dame, qui étoit en deuil d'un oncle fort riche, dont elle avoit hérité. Elles ont pour titre l'*Eloge du Noir*.

La nuit, par son contraste, offre aux yeux de l'Amour,
Des plus tendres couleurs le piquant assemblage.
C'est ainsi que l'Astre du jour,
Nous paroît plus brillant quand il perce un nuage.
Le Noir de la beauté redouble la splendeur :

Son éclat s'entretient ſous ſon ombre épaiſſie :
La blonde en a moins de fadeur,
Et la piquante brune en paroît éclaircie.
C'eſt la couleur du deuil, me dites-vous,
Comteſſe :
Je vous le paſſe volontiers;
Mais ſi le Noir habille la triſteſſe,
Il pare bien les héritiers.

Il n'eſt perſonne qui n'ait lu & relu les Poëſies de Madame *Deshoulières* & de ſa fille. Madame *Deshoulières* eſt ſans contredit, de toutes les femmes Françoiſes, celle qui a le mieux écrit en Vers. M. *de Sauvigny* nous donne ſa Vie, qui eſt, à peu près, la même que celle qui ſe trouve à la tête de ſes Œuvres, à l'exception qu'on apprend ici que le grand *Condé* fut au nombre de ſes adorateurs, & que la vertu de Madame *Deshoulières* réſiſta à ce Héros comme à tous ceux qui lui adreſſèrent leurs hommages. Le choix des Poëſies de cette femme célèbre, que l'Editeur place dans ſa Collection, eſt fait avec goût, à l'exception de deux ou trois pièces, entr'autres, de la Chanſon ſur l'Abbé *Teſtu*, badinage

un peu trop gai qu'il pouvoit se dispenser de réimprimer.

Mademoiselle *Chéron* tient un rang distingué entre les personnes qui ont fait honneur à son sexe. Peinture, Gravure, Poësie, Musique : elle eut tous les talens. Son père, Peintre en émail à Meaux, lui apprit les principes de son Art, & eut le plaisir de se voir bientôt surpasser par son Elève. L'Académie de Peinture voulut la recevoir parmi ses Membres. Elle fit des tableaux d'Histoire estimés. On conserve d'elle des dessins, d'après l'antique, qui passent pour être très-beaux ; mais le genre où elle excella fut celui des Portraits. C'est à elle que nous sommes redevables du seul qui nous reste de Madame *Deshoulières*. Ses Poësies ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Elle mit, avec succès, plusieurs Psaumes en Vers. Le grand *Rousseau* admiroit particulierement son Cantique d'*Habacuc*, que M. *de Sauvigny* a placé dans ce Recueil, ainsi que quelques Psaumes, & le petit Poëme des *Cerises renversées*, où il y a de l'esprit & de jolis dé-

tails, & qui fit élire son auteur de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Mademoiselle *Chéron* touchoit agréablement le luth & le clavecin; sa maison étoit le rendez-vous de presque tous les Gens de Lettres de son temps. Elle obtint & mérita une pension de *Louis XIV*. Elle étoit née Calviniste. Sa mère la convertit & lui fit faire abjuration entre les mains du Curé de S. Sulpice. Elle mourut à Paris en 1711, âgée de 63 ans.

Le reste de ce Volume est consacré à une Mll^e *de S. André* dont on nous donne une pièce de Vers assez mal écrite, intitulée *l'Hyver de Versailles*; à Mll^e *de Louvencourt*; l'Editeur nous vante beaucoup ses Cantates; cependant leur principal mérite devoit consister à être mises en musique par le célèbre *Clérambault*; car, après celles de *Rousseau*, elles se font lire bien difficilement; enfin, à une D^e *de Liencourt* & à Mademoiselle *de la Chaise*, dont les ouvrages n'ont rien de remarquable.

Manufacture de Porcelaine.

La célèbre Manufacture de Porcelaine ci-devant établie à Vaux, s'est rapprochée de cette Capitale ; son laboratoire est actuellement au Fauxbourg S. Denis. Les ouvrages qui en sortent peuvent le disputer, pour la blancheur, l'élégance, la peinture & la variété, à tous ceux que produisent les Manufactures les plus renommées. Cette Porcelaine a l'avantage d'être à l'épreuve du feu le plus ardent & de l'eau la plus bouillante; ensorte que les personnes qui s'en servent, n'ont à craindre ni qu'elle se fende, ni même qu'elle noircisse ; elle conserve toujours la solidité de sa pâte & l'éclat de son vernis. Un article qui mérite considération, est que les prix des différens vases qu'on y fabrique, sont beaucoup au-dessous de ceux de toutes les Manufactures connues.

Les Entrepreneurs, pour la commodité du Public, ont établi un Magazin, rue *Plâtrière* à côté de la grande Poste. Les prix sont les mêmes qu'au Fauxbourg S. *Denis.* On y assortit quelqu'espèce de Porcelaine que ce soit, & tout service quelconque. On y trouve de plus la facilité de pouvoir faire racommoder une pièce qu'on y aura achetée & qui aura reçu quelqu'échec, soit pieds de caffetieres, anses, couvercles cassés, &c. On répare le dommage sans en laisser la trace la plus légére. On exécute, d'après les dessins que l'on présente, toute espèce de service soit de table, soit de toilette, soit d'ornement. Je suis, &c.

A Paris ce 18 Juin 1774.

LETTRE

LETTRE XIV.

Lettres Édifiantes & Curieuses écrites des Missions Etrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus. Tome XXXII de 400 pages. A Paris, chez de Hansy le jeune, Libraire rue Saint Jacques.

SI les détails piquans que présente le XXXI[e] Recueil de ces *Lettres* vous ont satisfait, Monsieur, vous ne le serez pas moins de ceux qui se trouvent répandus dans celui-ci. Ce nouveau volume est composé de six *Lettres*. La première, écrite de *Macao*, nous offre un tableau attendrissant de l'état de la Chrétienté de la Chine en 1754. L'Evêque de *Mauricastres* venoit de couronner par le martyre une Mission de trente années; sa mort, comme celle des Confesseurs de la Foi dans les premiers siècles de l'Eglise, fut utile à la conversion de

plusieurs Infidèles. En voici un exemple que rapporte le Missionnaire : aussi-tôt que l'Evêque de *Mauricastres* fut condamné, les Chrétiens de l'endroit, qui vouloient recueillir quelques-unes de ses Reliques, convinrent avec un Gentil, moyennant une somme d'argent, qu'il iroit répandre des cendres sur le lieu où ce saint Prélat devoit être décollé, afin de pouvoir recueillir son sang. Cet Idolâtre, homme intéressé, ne demanda pas mieux, & s'acquitta parfaitement de sa commission. Mais, au moment où il ramassoit la cendre teinte du sang du Martyr, il s'opéra dans son cœur une révolution qui le convertit subitement à la foi. Sur le champ cet infidèle courut à sa maison pénétré de vénération pour le sacré dépôt qu'il portoit, répandit de cette cendre ensanglantée sur la tête de sa femme & sur celle de ses enfans, & les exhorta, par le discours le plus pathétique, à croire en *Jesus-Christ*. Ses exhortations ne furent pas infructueuses ; à peine fut-il baptisé, qu'il procura la même grace à toute sa famille. Quelque

temps après, ayant appris qu'un Missionnaire de sa Nation avoit été saisi & jetté dans un cachot à quelques lieues de-là ; il se rendit incontinent à la porte de sa prison, & dit aux Gardes qui vouloient l'écarter : *Pourquoi voulez-vous m'empêcher de voir le Père ? Je vous déclare que je suis Chrétien, & reconnoissant des services sans nombre que j'ai reçus des Missionnaires ; je voudrois pouvoir le leur témoigner, en soulageant ceux qui se trouvent dans la misère, & c'est ce que j'ai intention de faire aujourd'hui.* Ce trait de franchise & de simplicité toucha tellement les Soldats, qu'ils l'introduisirent dans la prison du Confesseur, auquel il donna du linge & des habits dont il sçavoit qu'il avoit besoin.

Voici un autre exemple d'une conversion non moins singulière. On sçait que les Japonois font fouler aux pieds le Crucifix à tous ceux qui veulent entrer dans leur isle. Un Chinois y ayant abordé, on lui en fit, comme aux autres, la proposition. L'Idolâtre surpris demanda sur le champ de qui étoit le portrait sur lequel on lui or-

donnoit de marcher? On lui répondit que c'étoit celui de l'*Homme de Manille* *. C'est ansi que les Japonois appellent *Jesus-Christ*, parce que l'opinion commune parmi eux, est que le premier Missionnaire qui est entré dans leur pays étoit de *Manille*. Le Chinois, indigné du mépris qu'on avoit pour cet *Homme de Manille*, ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement : *mais cet homme, dont vous voulez que je foule aux pieds l'image, ne m'a jamais rien fait : pourquoi voulez-vous que je l'outrage? C'est une injustice que je ne puis commettre.* Il ne voulut point consentir à ce qu'on exigeoit de lui ; il aima mieux retourner à son vaisseau, que de faire ce que les Hollandois font tous les jours pour obtenir la liberté de commercer avec ces Insulaires. De retour à la Chine, le Gentil raconta par hazard à quelques Chrétiens ce qui lui étoit arrivé. Ceux-ci, charmés de ses dispositions, lui expliquèrent ce que c'étoit que cet *Homme de Manille* dont on avoit voulu

* Pays de l'Inde, assez voisin du Japon; il appartient aux Espagnols.

lui faire fouler aux pieds le portrait. Ce fut une occasion pour eux de l'instruire des principaux points de la Religion Chrétienne. L'Idolâtre fut si touché de l'exposé qu'ils lui en firent, que bientôt après il alla trouver un Missionnaire, & lui demanda le Baptême.

La Chrétienté du Royaume de Cochinchine est encore moins tranquille que celle de l'Empire. La Religion y étoit assez libre depuis vingt-cinq ans. On y comptoit environ soixante Eglises où l'on célébroit l'Office divin aussi publiquement que dans les Etats les plus Catholiques ; mais depuis quelque temps la Religion Chrétienne y est défendue. Le Roi, à l'instigation de ses Ministres, y a établi, comme au Japon, l'épreuve de fouler aux pieds l'image de *Jesus-Christ* en croix. Tous les Missionnaires ont été renvoyés à *Macao* après deux mois de la plus dure prison. Les Mandarins des Villes ont également cité à leurs Tribunaux tous ceux qui leur étoient soumis, tant Chrétiens qu'Idolâtres, pour leur faire fouler aux pieds le Cruci-

six. Les Gentils ne balancèrent pas ; pour les Chrétiens, ils se sont montrés la plûpart dignes du nom qu'ils portoient. Plusieurs d'entr'eux, craignant de mollir, se sont enfui dans les montagnes, pour ne pas s'exposer au danger de commettre une lâcheté. De ce nombre ont été vingt ou trente Vierges qui vivoient en communauté, & dont les fonctions étoient à peu-près les mêmes que celles des Sœurs-Grises de France. Les autres ont comparu devant les Mandarins. La plûpart ont rejetté avec horreur l'affreuse proposition qu'on leur faisoit ; ils furent tous condamnés aux Eléphans : punition qui consiste à couper tous les jours, quelque temps qu'il fasse, de l'herbe pour la nourriture de ces animaux. Telle fut la peine des hommes ; quant aux femmes, on leur a donné à chacune un certain nombre de coups de bâton sur le dos ; après quoi on les a renvoyées libres.

Parmi ces Chrétiens, il se trouva quelques Apostats, entr'autres un Mandarin, qui, à la première proposition, marcha sur le Crucifix. Le Roi,

étonné de sa prompte obéissance, conçut dès-lors de ce Magistrat, l'idée la plus désavantageuse. Ce Prince même lui dit d'un air menaçant : *Vous êtes un méchant, & vous méritez doublement ma colère. Si je vous regarde comme Chrétien, vous êtes un Infidèle qui outragez bassement le Dieu que vous adorez, & je ne trouverois point de supplices assez longs pour vous, si vous traitiez ainsi les Dieux de mon Royaume. Si je vous regarde comme Sujet, vous avez désobéi à votre Prince, en embrassant une Religion qu'il a proscrite ; ainsi, de quelque côté que je vous envisage, vous ne méritez que châtimens. Retirez-vous donc de moi, & allez subir la peine à laquelle je vous condamne.* Dès que le Roi eut cessé de parler, ce lâche Mandarin fut chargé de fers, & ses biens confisqués.

La seconde Lettre de ce Recueil est un Journal du voyage d'un Missionnaire au *Pérou* fait en 1754. » Je » n'ai point oublié, écrit le Père » *Morghen* à M. le Marquis *de Reybac*, » les brillans tableaux que vous m'a» vez fait autrefois de ce Pays ; mais

» j'ose vous assurer qu'ils sont peu » conformes à la vérité, & que les » Voyageurs, qui vous en ont suggéré » l'idée, se sont moins embarrassés de » dire le vrai, que de charmer l'esprit de leurs Lecteurs. Au reste, je » ne prétends pas que le *Pérou* soit un » de ces Pays ingrats & sauvages qui » n'ont rien d'agréable pour les Etrangers ; on y trouve certainement » une grande partie des choses qui » peuvent attirer des Voyageurs, curieux de singularités ; mais on pourroit rabattre beaucoup de l'idée » qu'on s'en est formée en Europe. « *Lima*, au rapport de ce Missionnaire, n'est point cette superbe Ville, si vantée par les Espagnols, & qu'ils appellent *Ciudad de los Reyes* (*la Ville des Rois.*) Les environs de *Lima* sont arides, & produisent peu de verdure. Ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème du bled, & il n'y croîtroit pas, s'il ne s'élevoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre ; car il n'y pleut jamais. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage ; le toît en est plat & fait en ter-

pour célèbrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, & jouent sur leurs flutes des airs si lugubres & si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vû des effets frappans de cette musique. Dans le temps que le Père *Borghen* passoit dans cette contrée, deux Indiens, attendris par le son des instrumens, se précipitèrent du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur Prince & lui rendre, dans l'autre monde, les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique, qui se renouvelle souvent, éternise dans l'esprit des Indiens le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

Il y a, dans la Province de *Chinca*, un animal que les Indiens appellent *Guanapo*, & les Espagnols *Carniéro de la tierra*; c'est une espèce de mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du *chameau*. Sa laine est précieuse, & infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux comme de bêtes de somme, & leur

tingué ; on y voit seulement l'histoire des Indiens & de leurs *Incas*, de la main des Peintres de *Cusco*, qui passent pour les plus habiles du Pays. Le goût de ces Peintres est absolument gothique ; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire.

Il subsiste dans *Lima* un usage singulier qui regarde les Esclaves. Les Magistrats, pour alléger le poids de leurs fers, & adoucir un peu leur esclavage, les divisent en tribus, dont chacune a son Roi que la Ville entretient, & auquel elle donne la liberté. Ce phantôme de Roi rend la Justice aux Esclaves de sa tribu, & ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les Criminels à perdre la vie. Lorsqu'un de ces Rois vient à mourir, la Ville lui fait des obsèques magnifiques ; on l'enterre la couronne en tête ; & les premiers Magistrats sont invités au convoi. Les Esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes

dans une salle, où ils dansent & s'enyvrent, & les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, & forment des danses lugubres autour de son corps ; elles chantent tour-à-tour des vers à sa louange, & accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique & leur poësie. Quoique tous ces Esclaves soient Chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leurs pays, & l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement soupçonneux. Cette cérémonie dure toute la nuit, & ne finit que par l'élection d'un nouveau Roi. Si le sort tombe sur un Esclave, la Ville rend à son Maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, & donne une femme au Roi, s'il n'est pas encore marié, de sorte que lui & ses enfans sont libres, & peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les Magistrats retiennent dans le devoir les Esclaves du Pays, qui joignent à leurs vices

rendit dans son-Royaume, accompagné d'une vingtaine de ses compatriotes, dont il avoit formé sa Cour; mais son regne ne fut pas de longue dûrée. Ces François se comporterent si mal à l'égard de leurs bienfaiteurs, que les Insulaires, fatigués des insultes qu'eux & leurs femmes en recevoient, les massacrèrent tous en un jour.

Il est très-commun dans le *Bengale* de voir les Idolâtres malades se vouer au *Gange*, qu'ils regardent comme une Divinité. Quelques jours avant l'arrivée du Missionnaire qui écrit cette Lettre, un homme riche, âgé de soixante ans, fut attaqué d'une maladie grave, causée par ses débauches en tout genre. Comme les Médecins désespéroient de lui rendre la santé, le malade se voua au *Gange*, & se fit porter sur le rivage. Là on le lava à plusieurs reprises, on lui fit avaler beaucoup d'eau, enfin on le plongea dans le fleuve. Cpendant, au lieu de diminuer, la maladie augmenta, & bientôt cet homme fut à l'extrêmité. Alors on lui mit de la boue

du *Gange* dans la bouche, dans les narines & dans les oreilles ; ce malheureux se débattoit & prioit qu'on le laissât mourir en paix ; mais on ne fit aucun cas de sa demande qui blessoit l'usage, & ses plus proches parens le tinrent étroitement serré, jusqu'à ce qu'il eut expiré. Voilà ce qu'on appelle, dans ce pays, une mort précieuse aux yeux des Dieux de la Nation. Les Brames font accroire à ces peuples, qu'en étouffant ainsi leurs malades sur les bords du *Gange*, ils tirent d'une espèce d'enfer, qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres depuis quatre générations, & empêchent leurs descendans d'y tomber pendant trente autres générations.

On voit, près de *Chandernagor*, une grande Pagode ou Temple, dédiée au Dieu *Jagrenat*. Cette Divinité est placée sur un autel assez élevé. Elle avoit autrefois deux yeux d'un éclat si éblouissant, qu'on n'osoit l'envisager. C'étoient deux pierres précieuses, d'un prix inestimable. Un Anglois en arracha une, il y a quelques années, & rendit le Dieu bor-

gne. Les François ont tenté souvent de le rendre aveugle; mais il est actuellement si bien gardé, qu'ils ont perdu l'espérance de réussir. Le bruit court, dans le pays, que le Profanateur Anglois a vendu l'œil du Dieu *Jagrenat* au Roi de France, qui le porte en certains jours de cérémonie.

Vous lirez avec intérêt, Monsieur, la quatrième Lettre, qui contient un précis des usages & des cérémonies des Chinois dans leurs mariages. Les détails qu'elle renferme sont beaucoup plus étendus que tous ceux qu'on nous a donnés jusqu'ici. La Lettre suivante offre la description de quelques Villes de Perse, & de quelques usages singuliers qui n'avoient été que légèrement effleurés dans les récits des Voyageurs. Elle contient aussi l'histoire de la conversion d'un Brame, & un entretien curieux du Missionnaire, auteur de cette Lettre, avec un Derviche. Enfin la sixième pièce est une Relation touchante de la persécution suscitée à un Madarin de police de la Chine, appellé *Ma Joseph.* On trouve déja, dans le

XXIXe Recueil, une Lettre du Père *Bourgeois*, où il eſt fait mention de cette perſécution; mais les détails y ſont ſi abrégés, que l'Editeur a cru devoir rapporter une Relation poſtérieure, qui eſt beaucoup plus détaillée.

L'Editeur ſe plaint, dans un *Avertiſſement*, que ſes précédens Recueils ont eſſuyé quelques critiques; qu'on lui a ſur-tout reproché d'en avoir peu ſoigné le ſtyle, & même d'y avoir fait regner quelquefois un ton profane, peu digne des Miſſionnaires & de la gravité de ces *Lettres*. Ces reproches, Monſieur, m'ont paru mal fondés; le ſtyle dont ſont écrits ces nouveaux Volumes, réunit la correction, la nobleſſe, & cette ſimplicité touchante qui convient aux récits d'un Miſſionnaire, qui cherche moins à plaire par des tournures brillantes qu'à édifier ſes Lecteurs par l'hiſtoire de ſes travaux. Loin de décourager le nouvel Editeur par une cenſure injuſte & déplacée, on doit l'engager, au contraire, à ſe procurer aſſez de pièces & de matériaux pour pou-

voir continuer à nous donner la suite de cet excellent Ouvrage, aussi utile aux Lettres qu'intéressant pour la Religion.

Recueil de Dissertations Physico-Chimiques, présentées à différentes Académies; par M. de Machy, des Académies de Berlin & de Rouen, & de celle des Curieux de la Nature, Démonstrateur de Chimie au Jardin des Apothicaires, & Maître Apothicaire de Paris; un volume in-8° de 500 pages. A Paris, chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoise.

CES *Dissertations* sont déja connues des Sociétés sçavantes auxquelles elles ont été présentées; mais, comme elles n'ont pu la plûpart être insérées dans leurs Mémoires, M. *de Machy* s'est déterminé à les rendre publiques. Il a cru devoir suivre

l'exemple de plusieurs Sçavans célèbres, qui, quoique Membres des premières Académies du Royaume, ont pris le parti de publier séparément le Recueil de leurs observations & de leurs découvertes. Ces *Dissertations*, au nombre de seize, ont pour objet des matières dont l'analyse seroit à la portée de peu de Lecteurs; je n'en extrairai qu'une observation que le hasard a fait faire à l'auteur, d'un nouveau phénomène de l'Electricité. « On » avoit, dit-il, mis sécher devant ma » cheminée quelques aunes de cet » ouvrage de femmes, connu sous le » nom de *Tulle*, *Filet*, *Point de Toulouse*, &c. Le filet qu'on venoit de » blanchir étoit étendu par bandes, » pendantes sur une tringle de fer qui » traverse le devant de cette cheminée dans sa largeur, & qu'on pourroit appeller *garde-enfant*. Chaque » bande étoit distribuée de manière » à pendre de six à sept pouces, & » espacée d'environ un demi-pouce. » Le feu de la cheminée n'étoit ni trop » lent, ni trop vif. A peine l'évapo» ration de l'eau qui mouilloit le filet

» commença-t-elle à être ſenſible, que
» j'apperçus un mouvement marqué
» & aſſez prompt entre les bandes de
» filet, qui juſqu'alors étoient de-
» meurées immobiles. Mon premier
» ſoupçon fut que ce mouvement étoit
» dû à l'atmoſphère de ma ſalle, qui
» ſe précipitoit dans mon foyer pour
» remplacer celui que le feu dilatoit
» continuellement, & chaſſoit par le
» tuyau de la cheminée. Mais, dans ce
» cas, les bandes de filet auroient dû
» avoir leur mouvement dirigé vers
» le foyer; j'appercevois au-contraire
» que cette direction étoit latérale &
» ſe portoit de droite à gauche de la
» part de quelques bandes, tandis que
» d'autres ſe mouvoient de gauche à
» droite : d'où réſultoit l'adhérence
» de quelques-unes de ces bandes, &
» la ceſſation ſubite de tout mouve-
» ment de leur part; mouvement qui
» recommençoit auſſitôt que les ban-
» des attachées venoient à ſe deſſé-
» cher. Il arrivoit qu'en préſentant
» une lame de métal entre deux ban-
» des qui tendoient à s'approcher, le
» mouvement s'accéleroit ſenſible-

» ment, & que les deux bandes se ve-
» noient précipiter, pour ainsi dire,
» sur ma lame, & sur le champ étoient
» repoussées avec vîtesse. Je me ser-
» vois d'une spatule d'argent que je
» porte toujours sur moi.

« On sent bien que ma première
» précaution, à la vue de ce phéno-
» mène, a été de mettre obstacle à
» ce que l'air froid de la salle ne vînt
» déranger mon appareil électrique.
» J'entourai exactement le tout avec
» ma robe de chambre, en m'arran-
» geant de manière que mon corps
» lui-même servît, avec ce vête-
» ment, à remplir le but que je me
» proposois. L'effet & les phéno-
» mènes que je viens d'exposer eu-
» rent toujours lieu les deux fois que
» je m'amusai à répéter cette expé-
» rience, c'est-à-dire, que toujours
» les bandes de filet furent mues laté-
» ralement, & de sens contraires en-
» tr'elles, s'unissant & se séparant à
» plusieurs reprises, s'attachant à ma
» spatule, & ne cessant enfin cette
» attraction & cette répulsion, que
» lorsque le total fut absolument sec ».

L'auteur voulut voir ſi ce phénomène, produit uniquement par l'évaporation d'un fluide, ſeroit plus marqué en employant une chaleur plus conſidérable; mais alors le courant de l'air de la ſalle, dans la cheminée, avoit lieu malgré toutes ſes précautions, & troubloit le mouvement latéral des bandes, qui cependant n'en étoit pas moins perceptible. Il eſſaya d'augmenter cet effet électrique, en mouillant ſon filet avec des liqueurs plus évaporables; mais ni l'œther, ni l'eſprit-de-vin, ni l'eau-de-vie, encore moins l'eau diſtillée, ne lui firent voir aucune propriété plus marquée pour produire, en s'évaporant, le mouvement dont il s'agit: « A des bandes » de filet j'ai ſubſtitué du petit ruban » blanc, celui qu'on appelle *ruban de* » *Hollande*. L'effet fut beaucoup moins » ſenſible qu'avec le filet; & cet effet » parut diminuer preſque en propor- » tion du tiſſu ſerré, & de la largeur » du ruban que je mettois ſécher. J'ai » mis un écheveau de fil, connu ſous » le nom de *fil de Bretagne*, & je le » ſuſpendis tout mouillé à la tringle » de

» de ma cheminée. A peine la chaleur » s'y fit elle sentir, que tous les brins » de fil s'éparpillèrent, chacun en sens » contraire, & plusieurs continuèrent » ensuite à se mouvoir en s'appro- » chant & en se repoussant. Mais les » mouvemens furent trop compliqués » dans cette expérience, ainsi que » celle de l'écheveau de soie, que je » substituai à celui de fil. Lorsque je » les arrangeois isolément le long de » la tringle, leur trop grande légèreté » empêchoit qu'on ne pût distinguer » nettement le mouvement électri- » que; mais la lame de métal & mon » doigt les attiroient, & ils se re- » poussoient très-sensiblement. L'ac- » tion de s'évaporer de dessus un tissu » léger de fil ou de soie (car j'ai suc- » cessivement employé l'un & l'au- » tre), cette action, dis-je, suffit » donc, ou pour rendre l'eau élec- » trisable, ou pour lui donner la pro- » priété de rendre électriques les corps » qu'elle mouille, & de dessus les- » quels elle s'échappe par l'évapora- » tion ». M. de *Machy* demande si ce ne seroit pas ainsi que les nuages sont

électriques. Il n'entre dans le détail d'aucune explication; il se borne à rapporter le fait, & laisse la question à décider aux Physiciens, spécialement occupés de ces sortes de recherches.

Ce volume renferme, Monsieur, un grand nombre d'autres expériences dignes d'intéresser les amateurs de la Chimie. Il est terminé par une Table des principales combinaisons chimiques, rédigée par l'auteur, & comparée à celles de M^rs. *Geoffroy*, *Grosse*, *Gellert*, *Rüdiger*, &c, & à celle de *l'Encyclopédie*, qu'il regarde comme très-fautive & très-défectueuse. On a déja fait cette remarque, & l'on ne sçauroit trop la répéter en faveur de ceux qui veulent s'instruire & qui s'intéressent aux progrès des Arts; c'est que les Lecteurs de toutes les professions, de tous les états, de tous les genres, qui cherchent dans ce beau Dictionnaire les articles analogues à la partie qu'ils cultivent, n'y trouvent, en général, qu'un verbiage assommant, des plagiats mal-adroits, des erreurs sans nombre, & rejettent le Livre avec indignation. Je suis, &c.

A Paris ce 20 Juin 1774.

LETTRE XV.

*Héro & Léandre, Poëme de Musée; on y a joint la traduction de plusieurs Idylles de Théocrite, par M. M***. C**. A Paris, chez le Boucher, Quai des Augustins; in-8° de 104 pages, avec une belle Gravûre.*

CETTE Brochure, Monsieur, forme la suite de la *Nouvelle Traduction d'Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus*, &c, dont je vous ai parlé l'année dernière avec éloge; elle est du même auteur. Quelques Ecrivains ont attribué le Poëme Grec de *Héro & Léandre* à *Musée*, disciple d'*Orphée*. Il paroît prouvé aujourd'hui qu'il n'est pas d'une antiquité si reculée, & qu'il a dû être composé vers le quatrième siècle de l'Empire par *Musée* le Grammairien. Quoi qu'il en soit, ce morceau est très-précieux pour la Littérature, & méritoit d'être autrement

connu que par la Traduction en Vers qu'en a donnée *Clément Marot*. L'aventure de *Héro* & de *Léandre* a fourni une infinité d'ouvrages, Opéra, Cantates, Héroïdes, Romances, &c ; il est encore incertain si elle est véritablement arrivée, ou si c'est une fiction. M. *de la Nauze* remarque que *Strabon* fait une mention expresse de la Tour *de Héro*, & conclut qu'un monument public, tel que celui-là, étoit un témoignage authentique de la vérité de cette Histoire, qui, d'ailleurs, ne passe en rien les bornes de la vraisemblance. On trouve un grand nombre de Médailles où sont gravés aussi les noms & les aventures de *Héro* & de *Léandre*. Les Médailles représentent quelquefois des événemens fabuleux, quand ils regardent l'ancienne Mythologie consacrée par la Religion ; mais il est probable qu'on ne gravoit ainsi les faits particuliers que lorsqu'on les croyoit vrais & qu'on vouloit en perpétuer la mémoire. Un autre Sçavant, nommé *Mahudel*, est d'un sentiment tout opposé ; ses motifs sont détaillés dans des *Réfléxions Critiques*, insérées

dans le septième Volume *de l'Académie des Inscriptions*. Il prétend que Sestos & Abydos sont éloignés d'environ trente stades ; que ces deux Ports ne sont pas situés vis-à-vis l'un de l'autre ; que ceux qui veulent passer d'Abydos à Sestos, cotoyent d'abord le rivage l'espace de cent neuf stades, & qu'ensuite ils traversent obliquement le canal, pour éviter le courant de l'eau ; que ce trajet étoit difficile pour les bâtimens mêmes, à cause des courans & des vents contraires ; qu'en comptant l'allée & le retour, ce trajet auroit été de plus d'une lieue & demie, & qu'il seroit à peu près impossible, même à un homme fort & robuste, de renouveller cette course à la nage dans l'espace de deux ou trois heures, les nuits d'été n'ayant pas dû laisser plus de temps à *Léandre* pour se dérober aux yeux des hommes. L'Editeur répond à tout cela: que de tels calculs ne sont pas faits pour des Amans, & qu'un jeune homme plein de passion affronte souvent, & quelquefois surmonte tous les dangers & tous les obstacles.

Le Poëme de *Musée* n'a guères qu'une vingtaine de pages. Les pensées en sont naturelles & gracieuses, & la passion de l'amour y est traitée avec beaucoup d'énergie. Je ne vous citerai que la fin du Poëme qui vous fera connoître le Poëte Grec, autant que cela est possible par une Traduction. *Léandre* & *Héro* s'unissent par un Hymen clandestin. » On ne dansa point » à ces nôces : on ne chanta point » d'Hymnes près du lit nuptial : aucun » Poëte ne célébra par un Epithalame » cette belle union ; le lit ne fut point » éclairé par des flambeaux ; les jeû» nes gens ne formèrent aucune danse » légère, & les parens respectables ne » chantèrent point à cet Hyménée : » la couche nuptiale fut préparée dans » le silence ; le voile de la nuit » fut le seul ornement de la jeune » épouse, & l'on ne fit point retentir » ces mots : *io Hymen ! io Hyménée !* » Les ténèbres seules favorisèrent ces » deux amans, & jamais l'Aurore ne » vit *Léandre* couché dans ce lit si cé» lèbre. Tous les matins cet époux » s'en retournoit avant le jour vers les

» murs d'*Abydos*, le cœur toujours » rempli du desir insatiable de revo- » ler bientôt à ses amours nocturnes.

» *Héro*, vêtue d'une longue robe, » sçavoit tromper ses parens ; le jour » c'étoit une chaste Prêtresse, & la » nuit elle se livroit aux plaisirs de » l'Hymen.

» Souvent ces deux jeunes époux » souhaitèrent que le Soleil, en com- » mençant sa carrière, fût sur le point » de la finir. Ils avoient l'art de cacher » toute la violence de leur passion, » afin de goûter sans crainte pendant » la nuit les délices de l'Amour ; mais » leur bonheur s'éclipsa bientôt, & » leur Hymen dura peu de temps ; » leur sort dépendoit en effet d'un élé- » ment trop orageux ! « *Léandre* avoit fait tout l'été à la nage le trajet qui le séparoit de son amante, & toutes les nuits *Héro* allumoit le fanal qui lui servoit de guide. « Quand la » saison rigoureuse de l'hyver est ar- » rivée, les vents impétueux gron- » dent horriblement, agitent, soulè- » vent les flots, bouleversent les mers

» jusques dans leurs plus profonds
» abymes, apportent les nuages &
» les tempêtes, & déployent toute
» leur rage sur l'Océan. Le Nauton-
» nier prudent met alors ses vaisseaux
» en sûreté dans le Port : mais la
» crainte de la mer, follement irritée,
» ne put te retenir, intrépide & amou-
» reux *Léandre* ! Les vagues en cour-
» roux ne purent t'intimider, lorsque
» le flambeau perfide & cruel t'offrit
» du haut de la Tour sa lumière ac-
» coutumée, & te rappella l'heure de
» tes plaisirs !

» L'infortunée *Héro* auroit bien dû
» se priver de *Léandre* pendant la sai-
» son des noirs frimats, & ne point
» allumer le signal qui alloit détruire
» pour toujours une union de si courte
» dûrée ! Mais l'Amour & le Destin
» l'entraînoient impérieusement vers
» sa perte. Trompée par ces deux
» Divinités aveugles, ce n'est plus,
» hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle
» présente, c'est une torche funèbre.

» La nuit avoit ramené les ténèbres :
» les vents déchaînés soufflent avec
» impétuosité, s'entrechoquent dans

» les airs, fondent tous ensemble
» sur le rivage de la mer, & le font
» retentir au loin de leurs sifflemens
» horribles. *Léandre*, encouragé par
» l'espérance de se réunir bientôt à sa
» tendre Epouse, s'élance dans la
» mer, est porté, roule sur le dos
» des vagues mugissantes. Les flots
» sont poussés par des flots qui leur
» succèdent, & forment des monta-
» gnes humides. Bientôt l'onde tur-
» bulente s'élève jusqu'aux Cieux:
» la terre tremble de toutes parts:
» *Zéphir*, l'affreux *Borée*, tous les *Aqui-*
» *lons* fougueux se livrent des combats
» terribles sur la plaine liquide, &
» y font sentir les effets de leur fu-
» reur: un bruit effrayant & épou-
» vantable sort du gouffre profond &
» retentissant de la mer agitée.

» *Léandre* souffre horriblement pen-
» dant cette furieuse tempête. Il
» adresse souvent ses prières à *Vénus*
» née au sein des ondes, & à *Neptune*
» le Souverain des flots. Il n'oublie
» pas *Borée*: il lui rappelle le souve-
» nir de la Nymphe *Orithye*. Vaines
» prières! Aucune de ces Divinités

» ne le secourut dans cet instant fatal ;
» & l'Amour lui-même ne détourna
» pas les ciseaux de la Parque.

» *Léandre*, brisé par le choc redou-
» blé des vagues accumulées, flotte à
» leur gré, & devient leur triste jouet.
» Ses pieds lassés perdent leur force,
» ses bras épuisés par leur mouve-
» ment continuel, restent immobi-
» les. Les flots de cette mer indomp-
» table entrent dans sa bouche en-
» tr'ouverte : il avale malgré lui une
» eau funeste, & , pour comble d'in-
» fortune, le souffle cruel des *Aquilons*
» éteint le flambeau perfide, tranche
» & détruit en même-temps la vie &
» les amours du malheureux *Léandre*.

» *Héro*, les yeux fixés sur les flots,
» semble diriger encore la course de
» son Amant. Son ame inquiète est en
» proie aux plus cruels soupçons.
» L'Aurore commence enfin à paroî-
» tre : *Héro* n'apperçoit point son
» époux. Elle porte çà & là ses regards
» avides sur la vaste étendue de la
» mer, pour découvrir si *Léandre*,
» privé de la lumière du flambeau,
» n'erre point sur les ondes. O spec-

» tacle douloureux ! Cette Amante » désolée, voit au pied de la Tour son » cher époux inanimé, & déchiré par » les pointes des rochers. A cette vue, » elle met en pièces le voile brillant » qui couvre son sein d'albâtre, jette » un cri aigu, & se précipite aussitôt » dans la mer. Ainsi périt *Héro* après » la mort déplorable de son époux ; & » le plus grand des malheurs réunit » enfin pour toujours ces deux Amans » fidèles. «

L'Editeur a placé à la suite de ce Poëme un extrait de la Traduction en vers de *Marot*, où l'on rencontre quelques détails pleins de grace & de naïveté, & la Cantate de Mlle. de *Louvencourt* sur le même sujet, morceau qui, malgré les éloges de l'*Avertissement*, m'a paru assez médiocre, & beaucoup trop abondant en épithètes fades & rebattues, comme *ardens soupirs*, *mer inhumaine & barbare*, *injustice cruelle du sort*, *nœuds éternels*, *funeste aveuglement*, *rigueurs inhumaines*, &c.

La partie la plus considérable de cette Brochure est une Traduction

d'une douzaine d'Idylles de *Théocrite*, précédée d'une vie de ce père de la Poëſie Paſtorale. Tout ce qu'on y apprend au ſujet de ce Poëte, c'eſt qu'il étoit né à Syracuſe, Ville de Sicile, environ 270 avant l'Ere Chrétienne, qu'il étoit contemporain de *Ménandre*, le fameux Poëte Comique; qu'il vêcut à la Cour de *Ptolomée Philadelphe*, Roi d'Egypte; qu'étant de retour dans ſa patrie, il eut l'imprudence de publier des Satyres contre *Hiéron*, tyran de Syracuſe, & que ce Prince s'en vengea en le faiſant périr. Le reſte de cette vie eſt employé à mettre ſous les yeux du Lecteur les ſentimens très-judicieux de l'Abbé *Desfontaines*, de *Longepierre* & de M. l'Abbé *Batteux*, ſur la Poëſie Paſtorale, & en particulier ſur *Théocrite*, qui eſt généralement regardé comme le premier & le plus parfait modèle en ce genre. Parmi les Idylles dont on trouve ici la traduction, il en eſt une, ſur-tout, qui paroîtra dans tous les temps, aux bons eſprits & aux ames ſenſibles, un chef d'œuvre d'énergie & de pathétique. C'eſt une Ma-

gicienne, nommée *Simèthe*, qui employe toutes les ressources de son art pour ramener son amant volage ; ensuite elle raconte comment son amour a pris naissance ; c'étoit à une Fête de *Diane*. Sa Nourrice l'entraîne à cette Fête. Au milieu du chemin elle apperçoit *Delphis* & *Eudamippe*. « Ils mar-
» choient ensemble ; le tendre duvet
» de leurs joues ressembloit au pâle
» souci, & leur peau étoit plus écla-
» tante que le disque de la Lune.......
» Dès que je le vis, ma raison se trou-
» bla ; mon cœur fut cruellement tour-
» menté : ma beauté perdit tous ses
» charmes ; interdite, éperdue, je ne
» pris plus d'intérêt à cette fête, & j'i-
» gnore comment je m'en retournai :
» une fièvre brûlante me consumoit :
» je restai couchée dans mon lit dix
» jours & dix nuits.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Une pâleur mortelle se répandit
» sur tout mon corps : mes cheveux
» tombèrent : j'étois d'une maigreur
» épouvantable. Quels mouvemens

» ne me suis-je point donnés alors !
» Quelle Magicienne n'ai-je pas con-
» sultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus
» aucun adoucissement, & le temps
» fuyoit d'une aile rapide.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Je découvris enfin la vérité à
» *Thestylis*. Trouve, lui dis-je, un re-
» mède à mon cruel tourment ! In-
» fortunée que je suis, *Delphis* pos-
» sède mon ame toute entière ! Rends
» toi auprès de la *Palestre* de *Tima-*
» *gète* : tâche d'y appercevoir *Delphis* ;
» il se trouve tous les jours dans cet
» endroit qu'il aime beaucoup.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Quand tu le verras seul, fais-lui
» quelque signe, & dis-lui, *Simèthe*
» *vous demande*. Amène-le ensuite
» avec toi. *Thestylis* part à ces mots &
» revient accompagnée du charmant
» *Delphis*. Dès que je l'apperçus fran-
» chir d'un pied léger le seuil de cette
» porte. . . . . . .

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Soudain je devins plus froide que
» la glace. Une sueur pareille à la ro-
» sée du matin inondoit mon visage :
» ma langue embarrassée gardoit le si-
» lence : je n'aurois pu même faire
» entendre les sons mal articulés que
» balbutient en songe les enfans, lors-
» qu'ils appellent leur tendre mère.
» J'étois glacée, pétrifiée.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Le cruel me regarde, baisse les
» yeux, s'assied auprès de moi, & m'a-
» dresse ces paroles : *Simèthe*, quand
» tu m'as fait dire de venir, tu n'as
» prévenu mon desir qu'autant que
» je devançai dernièrement à la course
» le beau *Philinus*.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Je serois venu certainement cette
» nuit avec quelques amis, j'en jure
» par mon ardent amour. Je t'aurois

» *apporté des* pommes de *Bacchus* ;
» *une couronne* de peuplier blanc con-
» *sacré à Hercule*, & ornée de bande-
» *lettes* de pourpre, m'auroit ceint la
» *tête.*

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Combien j'aurois été enchanté
» d'être reçu favorablement ! On me
» vante parmi tous les autres jeunes
» gens à cause de ma légèreté & de ma
» beauté. Si j'eusse cueilli alors un bai-
» ser sur ta belle bouche, je serois
» resté tranquille ; mais si tu m'avois
» au-contraire refusé avec dédain, &
» que ta porte m'eût été fermée, j'au-
» rois employé dans l'instant le fer &
» le feu pour l'ouvrir.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» J'avoue maintenant que j'ai des
» graces à rendre à *Vénus*, & ensuite
» à toi, *Simèthe.* Après *Vénus*, c'est
» toi qui m'as arraché à ma flamme
» dévorante : tu m'as appellé dans ta
» maison, lorsque j'étois presqu'en-

» tiérementnt consumé : car l'Amour
» allume souvent des feux plus brû-
» lans que ceux de *Vulcain.*

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» L'Amour par ses fureurs insensées
» fait abandonner à une jeune fille la
» maison paternelle, & le lit nuptial
» à l'épouse. Ainsi parla *Delphis*, &
» moi, trop foible & trop crédule, je
» le prends par la main ; je l'incline
» mollement sur mon lit ; soudain nos
» corps unis s'embrasent mutuelle-
» ment : nos visages brillent d'une
» plus vive ardeur, & nos soupirs
» confondus forment un murmure vo-
» luptueux. Enfin, pour ne te rien
» dire d'inutile, ô Lune favorable,
» nous avons mis le comble à nos de-
» sirs, en nous livrant aux plus vifs
» transports de l'Amour. Depuis cet
» instant heureux jusqu'à ces jours der-
» niers, nous n'avions pas eu lieu de
» nous plaindre l'un de l'autre. La
» mère de *Philiste*, ma joueuse de
» flûte, & de *Mélisse*, est venue me
» trouver ce matin, lorsque les che-

» vaux du Soleil montoient sur l'ho-
» rizon, & ramenoient du sein de l'o-
» céan l'aurore aux doigts de rose.
» Au milieu de plusieurs discours que
» m'a tenus cette femme, elle m'a fait
» entendre que *Delphis* étoit amou-
» reux; qu'elle ne connoissoit point
» l'objet de son nouveau martyre;
» mais que cet inconstant a bu à plu-
» sieurs reprises à l'Amante qui le cap-
» tive aujourd'hui; qu'il s'est enfui
» avec précipitation, & que sa maison
» est ornée & remplie de guirlandes
» de fleurs. Voilà tout ce que m'a ra-
» conté cette Nourrice; elle est très-
» véridique. En effet, avant cette épo-
» que funeste, il venoit me voir plu-
» sieurs fois chaque jour, & laissoit
» souvent chez moi son vase d'airain*.
» Mais il y a déja douze jours que je
» n'ai vû l'ingrat; m'auroit-il oubliée!
» Trouveroit-il ailleurs des plaisirs!
» Je vais employer contre lui tous
» mes charmes; &, s'il se plaît à aug-

* *Delphis* étoit Athlète, & tous ceux de cette profession avoient une sorte de vase de peau ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils se frottoient.

» menter mon tourment, je le préci-
» piterai dans les Enfers. Tels ſont les
» Philtres puiſſans que je conſerve dans
» une corbeille, & dont un Aſſyrien
» m'a enſeigné l'uſage. Adieu, Lune
» adorable; pouſſe tes chevaux vers
» l'océan! Pour moi je ſupporterai ma
» douleur, comme je l'ai fait juſqu'à
» ce moment. Adieu, Lune brillante!
» Adieu, Aſtres étincellans, qui ac-
» compagnez le char de la nuit au mi-
» lieu du calme & du ſilenee. «

Longepierre rapporte qu'il avoit entendu dire à *Racine*, au ſujet de cette Idylle, qu'*il n'avoit rien vû de plus vif, ni de plus beau dans toute l'Antiquité*. En effet, il n'eſt pas étonnant que de tels ouvrages ayent mis *Théocrite* à la tête de tous les Poëtes Bucoliques. *Fontenelle*, dans ſon Diſcours ſur l'Eglogue, paroît n'y être pas aſſez ſenſible à des beautés auſſi ſupérieures; & d'un autre côté il eſt choqué trop vivement de certains détails qui, du temps du Poëte Grec, pouvoient n'être que naturels, & qui, relativement à nos mœurs, ſont

très-grossiers. Je ne sçais cependant si, du vivant de *Théocrite*, on goûtoit fort ces deux couplets d'une chanson de Moissonneurs :

» Jeunes Bergers que le sort d'une » Grenouille est digne d'envie ! Elle » ne dépend de personne pour se dé» saltérer ; elle a toujours de l'eau en » abondance.

» Avare, crainte de te couper les » doigts en voulant nous partager un » pois, il seroit plus prudent de faire » cuire une quantité suffisante de len» tilles. «

Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de passer à *Théocrite* ces détails peu agréables en faveur de l'admirable simplicité de cet ancien Poëte, & de la foule des peintures naturelles, vives & gracieuses que nous offrent la plupart de ses Idylles.

Je suis, &c.

A Paris 22 *Juin* 1774.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE TROISIÉME VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.

